



3 Libris Ser.^{ma} Electricis
Abelaida x

CONSTITUTION

LE PRAY AAS

Tableau de CERTIFICAT
pour l'admission au service militaire



PASSE
pour le service militaire
le 15 Mars 1915
à Paris
M. L. L.

Ph. Pr. 263.

Philos. Ethicae partes. 1893.

R

IONATHAS,

O V

LE VRAY AMY.

*Par le Sieur de CERIZIERS,
Aumosnier de Monseigneur le
Duc d'Orleans.*



A PARIS,
Chez la Veuve JEAN CAMUSAT,
ET
PIERRE LE PETIT, rue saint Jacques,
à la Toison d'Or.

M. DC. XLV.
AVEC PRIVILEGE DV ROY

IONATHAS

O V

LE VRAI AMY

Par le Sieur de CERIZIER,
Amateur de Montagne,
Duc d'Orléans.



A PARIS,

Chez le Citoyen JEAN CAMUSAT,

ET

Pierre le Petit, Libraire,

à la Toison d'Or.

M. DE XLV.

RECUEIL DE POÉSIES



A MONSEIGNEVR
L'EMINENTISSIME
CARDINAL
MAZARIN.

MONSEIGNEVR,

*Ce qui m'a fait écrire cet
Ouvrage, m'oblige à vous le
dedier ; & i'ose dire sans*

à v

EPISTRE.

*presomption, que ie ne vous
chercherois pas pour Prote-
cteur de ma plume, si ie ne
vous esperois fauorable à
mon desir. La gloire que
i'ay d'estre François, & les
preuues que vous donnez à
tous ceux de ma Nation de
les aymen, ne declarent pas
moins la discretion de mon
choix, qu'elles iustifient la
hardiesse de mon sentiment.
Et à rien point mentir,
quelque hauteur qui vous
eleue au dessus de la bassesse*

ÉPISTRE.

qui m'opprime, si vous n'a-
uiez dequoy me charmer,
vous n'auriez pas dequoy
m'esbloüir. Vostre bonté a-
git plus fortement sur mon
cœur, que vostre Majesté
sur mon esprit ; ie reuere
dauantage la douceur qui
nous flatte, que la sagesse
qui nous conseille. J'apprens
des deux Princes que ie
produis à la France, de ne
plaire qu'à Dieu, & à ne
seruir que des Roys : Vo-
stre Eminence tient presque
à iij

EPISTRE.

tout de ceux-cy par la grandeur de son courage, beaucoup de celui-là par la magnificence de ses biens faits. Souffrez donc que de l'un des bouts de l'Italie, où les triomphes de vos Césars ne m'inspirent rien que de genereux, ma plume vous rende un hommage, qu'elle ne doit deferer qu'à vostre Vertu. Pourveu que cette offre vous agrée, ie tascheray de concevoir quelque chose au dessus de moy, pour

EPISTRE.

*estre digne de vous. De mon
effort i'espere une grace ,
que ie vous demande ; &
ie la possede, si vous me per-
mettez d'estre*

MONSEIGNEVR,

Vostre tres-humble, tres-
obeïssant, & tres-fidele
seruiteur,

DE CERIZIERS.

EPIS TRE

est digne de vous. De mon
effort & d'effort avec vous
que je vous remercie ; &
se la possibilité, je vous en
mercie d'être

MONSIEUR

Votre très-humble, très-
obéissant, & très-fidèle
serviteur

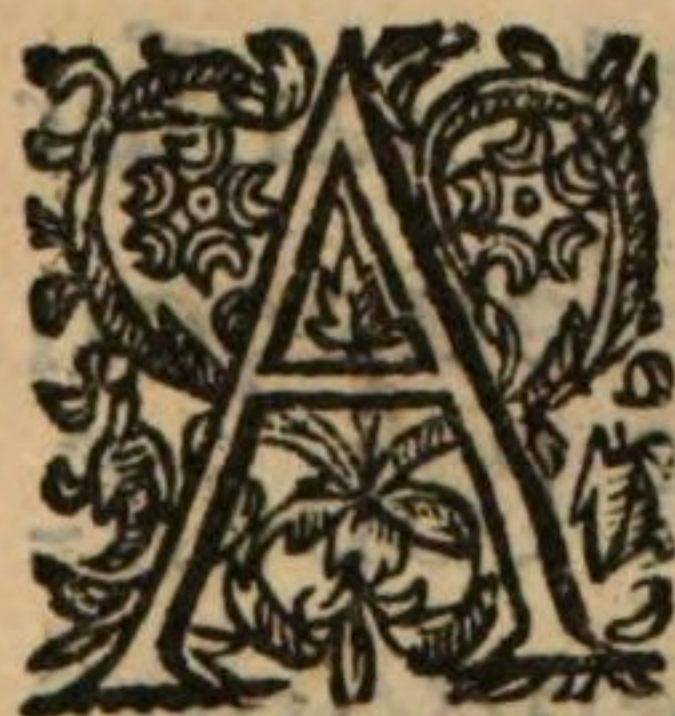
DE GERMAIN



IONATHAS,

O V

LE VRAY AMY.



MINTHE, vous
me commandez
de discourir de
l'Amitié, & de
vous en montrer le parfait
exemple : j'obeïs à vostre
desir, sans considerer mes
forces, sçachant tres-bien
qu'une faute que ie fais

I.
Dessein
de cet
ouvrage.

A

par le respect que ie vous
dois, ne souffrira iamais la
peine que sa temerité luy
ordonne. Je pourrois iu-
stement emprunter l'ex-
cuse de Lelie à Sceúole, qui
sur le mesme sujet luy auoit
fait la mesme priere; i'ay-
me mieux pourtant vous
donner vne preuue de ma
sousmission, que de laisser
à la posterité vn soupçon
de ma modestie: si l'obeis-
sance que nous rendons à
nos Amis ne merite leur
approbation, elle sollicite
nostre grace. Je tiens à fa-
ueur de faire voir mon im-
puissance, parce qu'elle

montre vostre pouuoir :
ma perte me vaut vne con-
queste , puis que rien ne
me perit, qui ne vous soit
acquis. Vous me deman-
dez , ce que vous deman-
dez , en vertu de la chose
mesme que vous deman-
dez ; de sorte que ie me
vois reduit, ou bien à vous
entretenir de l'amitié , ou
bien à confesser que i'en en
ay point. Cét artifice me
plaist, cher Aminthe, car
en fin c'est forcer avecque
douceur , & contraindre
de bonne grace. Vne ty-
rannie qui ne s'exerce que
par l'Amour & sur le cœur,

exige autant de reuerence d'un Amy , qu'elle luy produit de joye. N'en disons pas dauantage , pour excuser ou louer ma complaisance ; vous commandez, j'obeïs, ces deux mots me iustificient. Mais auant que de vous communiquer mes sentimens sur ce delicieux & agreable sujet, permettez que ie vous en declare l'œconomie. Vn Auteur qui descouure nettement son dessein, contraint celuy qui le voit de l'approuuer ; la lumiere qui surprend son entendement, persuade sa volonté.

ou le vray Amy. 5

Le cœur ne resiste plus,
quand l'esprit est gagné:
c'est vn Souuerain qui ca-
pitule, & qui se rend pour
son Vassal. Voicy donc ce
que vous verrez dans ce
Traité; I. La nature de l'a-
mitié; II. Les causes qui la
font naistre, & qui la con-
seruent; III. Ses condi-
tions ou ses qualitez; IV.
En dernier lieu, Les acci-
dens qui la ruinent. Ces
quatre Parties seront mes-
lées de certaines curiosi-
tez, qui ne donneront pas
moins de plaisir au Le-
cteur, que d'esclaircisse-
ment à l'ouurage. Vous re-

6 *Jonathas,*

connoissant pour Maistre,
vous ne pouuez estre mon
Disciple; & partant ie vous
marqueray tout cela plu-
tost dans l'exemple d'au-
truy, que dans mes ensei-
gnemens. Je chosis celuy
de Daud & de Jonathas le
plus beau couple d'Amis
qui ait iamais paru; parce
que dans ceux de Castor &
de Pollux, d'Oreste & de
Pilade, de Hercule & de
Thesée, de Damon & de
Pithias, de Dandamis &
d'Amizoque, de Ciceron
& d'Atticus, il y a de la fa-
ble ou de la folie. Daud
auoit vn cœur, qui esgaloit

la capacité de la mer; & si l'Amour qui a dilaté celuy de Ionathas le mesure, nous le trouuerons plus grand que le Globe du monde. Iamais le fils d'Isai n'a cédé qu'au fils de Saül, ou à son amour; c'est le seul Geant qui l'avaincu. Quoy qu'il ait parfaitement aymé, il se rend à cét illustre Aduersaire, qui ne l'a combatu qu'avecque des fleurs & des feux. Ouy, Ionathas a eu plus d'ardeur & de flammes que Daud, puis qu'il l'a aymé contre le commandement de son pere, & contre l'interest

8 *Ionathas,*
de sa fortune: il a fallu vain-
cre son sang & son ambi-
tion; la victoire de la natu-
re & le mespris d'une cou-
ronne prouvent que Iona-
thas est le vray Amy. Li-
sons son Histoire, & nous y
verrons tous les traits qui
le montrent, & les parties
qui le composent. En voi-
cy l'abregé.

II.
Histoire de
Ionathas,
fondement
de ce des-
sein.

*A peine Goliath eut inte-
ressé le Dieu d'Israël dans le
mespris de son Peuple, que
David luy apprit à ne plus
mesurer les hommes que par
le cœur. La victoire des Ours
& des Lyons servit de prelu-
de à celle de cet orgueilleux*

ou le vray Amy. 9

Colosse, dont la mort luy acquit l'amour & l'estime de sa Nation, & à sa Nation le repos que pas un de ses Braves n'auoit pû luy donner. L'esclat d'une si brillante gloire le montra à tout l'Vniuers, & l'en fit adorer. Entre ceux qui rendirent plus d'hommage à sa vertu, fut le fils du Prince qui le persécutoit. Le Sceptre ne desdaigne pas de s'allier à la houlette, quand celuy qui le porte voit de la vertu dans la personne qui la tient. Ionathas ayma David, & comme l'Escripture parle, son ame fut collée à la sienne. La ressem-

blance d'humeur & de mérite les unit si parfaitement, que ny l'inegalité des fortunes, ny le commandement de Saül ne les peut diuifer. Quoy que ce fils eut beaucoup de respect pour son pere, il en eut dauantage pour la vertu. Saül qui ne pouuoit recompenser la valeur d'un homme, qui venoit de defaire un Geant, & dans ce Geant une armée, tascha cent fois de le perdre, cent fois Ionathas le sauua; cét ardent Amy luy fit tousiours part de ses biens, & la prit dans ses maux: rien ne le peut contraindre de l'abandonner, ou de le mes-

ou le vray Amy. II
connoistre. Quand ses hardis
conseils auoient remis ce mal-
heureux en grace, il en triom-
phoit d'aise ; quand son zele
n'auoit rien auancé, il en
souffiroit de douleur. Pour
tesmoigner en quelle conside-
ration luy estoit sa personne,
il l'honora de ses habits &
de son espée. Neantmoins la
grande preuve de son amour
fut de luy ceder sa couronne,
protestant que c'estoit à Iona-
thas d'obeïr, à David de
commander. Ce fut une hau-
te sagesse de connoistre la vo-
lonté de Dieu, une heroïque
vertu de s'y soumettre. Bien
moins que la perte d'un Em-

pire a reuolté les hommes
contre l'Empyrée ; la mesme
disgrace qui a choqué leur
fortune , a ruiné leur respect.

Ionathas approuue la cheute
de sa maison , parce qu'elle
releue celle de David. Ce n'e-
stoit pas assez à ce genereux
Prince d'aymer dauantage
ce pauvre Persecuté que son
sceptre, il le cherit plus que sa
vie, l'assurant de bouche et
de cœur qu'il souhaittoit de
mourir, pour le faire regner.

De quel regret fut il touché,
lors que la rage de Saül obli-
gea cet incomparable Gendre
de fuir ? son ame qui auoit
tousiours esté collée à la sien-

ou le vray Amy. 13

ne, fut si sensiblement blessée,
que ses yeux s'en plaignirent.

Quelle merueille que nous
soupirions quand on nous
tranche la moitié de nous
mesmes, si nous souffrons lors
qu'on nous effleure la peau?
Mais enfin, brave Ionathas,
tu descends volontiers dans
le tombeau, parce qu'il sert de
base au throsne de David.
Qui peut donc nier que tu ne
sois le vray Amy, qui ne doit
dire avecque ton frere, que tu
es plus aymable que les fem-
mes, qui pourtant forcent les
hommes d'aymer.

Le saint Esprit assure
que Ionathas auoit des

III.
I. Partie de
la nature de
l'Amitié.

Description
de l'amour
par ses ef-
fets.

*Diligebat ut
animam
suam.*

tendresses & de l'amour
pour Daud; & qu'il le che-
rissoit cōme son ame. Qu'est-
ce que l'amour ? C'est à
l'esgard de soy-mesme, de
son objet, & des obstacles
qui le trauerfent, vne juste
colere, vne vertueuse ja-
lousie, vne loüable haine,
& vn mouuement perpe-
tuel de l'Amant à l'Aymé.
C'est vn feu qui nourrit,
vne langueur qui anime,
vne foiblesse qui fortifie,
& vn aueuglement qui
esclaire. C'est vne douce
amertume, vne charitable
cruauté, vne delicieuse
tristesse, & vne tranquille

fureur. Qu'est-ce que l'amour ? vne fièvre qui ne relasche iamais, vn mal caduc qui transporte tousjours, vne hydropisie de l'ame qui ne se desaltere point, vne jaunisse qui s'attache à l'esprit. C'est le plus importun, mais le moins fascheux ; le plus cruel, mais le plus aymable ; le plus seuer, mais le plus obligéant Tyran du cœur. Il persecute avecque plaisir, il tourmente sans douleur, il flate, quoy qu'il regne, il menace, bien qu'il craigne. C'est vne flamme qui brusle sans consumer,

vn torrent qui court sans
se tarir, vn foudre qui frap-
pe sans nuire. L'amour est
auare & prodigue; auare,
puis qu'il refuse tout à ce-
luy qui ayme; prodigue,
puis qu'il n'espargne rien à
celuy qui est aymé! O que
cette belle infirmité est di-
gne de nos prieres & de
nos vœux, & que ceux qui
en sont diuinement saisis,
souffrent d'agreables dou-
leurs. L'amour donne la
fièvre à celuy qui ne la pas,
le contraint de trembler
des frissons de son Voisin,
& l'apauurit de sa misere.
Il languit de ses foibleſſes,
il

il souspire ses maux, il pleure ses ennuis, il suë de ses peines, & sans s'incommoder il se charge de toutes ses incommoditez. Semblable à ce charitable oiseau, qui d'un regard plein de pitié prend la mauuaise couleur de ceux qu'il regarde. L'amour sechoit Daud de l'embonpoint des pecheurs, brusloit S. Paul de leur glace, & vouloit damner Moïse pour leur salut. C'est luy qui couchoit le glorieux Xavier dans le liët des agonizans, qui nourrissoit son courage de pus & d'ordu-

res. Que ce feu est ardent & vigoureux, quand il est sacré ; qu'il est chaud & précipité, quand il est prophane. Il est ardent, puis que la mer n'a pas assez d'eaux pour attiedir ses flammes ; vigoureux, puis que les abysses de tout l'Océan ne sont ny assez larges, ny assez profondes pour l'arrester. Il penetre dans les solitudes, il grimpe les rochers, il vole sur les montagnes, il se jette dans des gouffres. C'est trop qu'il y ait vne ame aux extremittez des deux Indes, pour le faire courir.

La Chine n'est pas assez
esloignée , ny le Canada
assez affreux , pour retenir
ses courses ; d'un seul de ses
pas il mesure toute l'esten-
due des mers & des fo-
rests , qui separent les Bar-
bares de nous. Il fait d'un
Apostre vne fiesche , que
Dieu pousse d'un mot aux
deux bouts de la terre. Sa
crainte ne voit ny les An-
tropophages de l'Ameri-
que, ny les Lyons de la Ly-
bie; il n'apprehende pas les
hommes qui le veulent
perdre , ny les bestes qui
taschent de le deuorer. Les
rouës & les gibets seruent

d'attire à ses desirs ; la mort même n'a rien dans son visage d'offemens qui fasse peur à l'amour ; bien davantage, par vne inclination toute propre à son humeur , ce qui paroist terrible à toute la Nature , deuiant agreable à ses yeux. Voila ce que c'est que l'Amour, dans ce que fait l'Amour ; soit qu'il regarde le Createur , soit qu'il se termine à la Creature.

IV.
Definition
de l'Amour.

*Agglutinata
est anima*

L'esprit de l'homme le décrit ainsi , celui de Dieu luy donne vn autre nom. *L'ame de Ionathas*

est collée à celle de David. *Jonatha ami
ma David.*

Croyons ce diuin Maistre,
il se connoist, croyons-le,
& par ce qu'il est Amour,
& par ce qu'il est Verité.
L'Amour est vn escoule-
ment du cœur vers la per-
sonne, qu'il iuge digne de
ses soins & de son estime;
il ne se dissipe pas pour-
tant (quoy qu'il s'espan-
che) d'autant qu'il ne sort
de son principe, que pour
y attirer ce qui le tire. Il
est escoulemēt pour cher-
cher son objet , cole pour
s'y joindre & le ferrer: Par
ce mouuement il fait le
miraculeux cercle , que

luy donne l'Arcopagite,
ne se quittant qu'afin de
reuenir à foy, & d'y reue-
nir avecque la precieuse
conqueste qui l'auoit pre-
mierement gagné. Pour
asseurer ce thresor, il sy-
nit à luy, & se faisant
des attaches indissolubles
quoy qu'inuisibles il se lie
à ce qu'il ayme, ou pour
mieux dire il sy cole a-
uecque vne gomme qui
n'a pas moins de force
que de douceur. Ah Dieu
qu'un pauvre cœur souf-
fre d'estranges conuul-
sions, quand l'infidelité
ou quelque autre acci-

dent luy arrache ce qu'il
cherit. A mesme qu'on
luy oste son objet, on luy
oste sa vie, puis que l'ame
est moins où elle anime,
que là où elle ayme. L'a-
uoüe que la mort qu'il
souffre, ne tue que son
plaisir, luy laissant assez
de vie pour sentir la rage
de se voir, ou deceu dans
son choix, ou mesprisé
dans sa recherche. Ne par-
lons pas encore des mala-
dies ny des funerailles de
cette passion, que j'ap-
pelle Amour, quand ie l'a
confidere comme vn ef-
coulement de l'Amant

vers l'Aymé, & Amitié
lors que les inclinations
de l'Aymé retournent sur
l'Amant. L'Amitié n'est
qu'une aliance & une con-
federation reciproque de
deux personnes, qui con-
sentent & qui conspirent
à vouloir & ne vouloir pas
les mesmes choses. Et par
ce qu'il n'y a iamaïs de
guerre ny de diuision en-
tre ces ames fortunées, on
dit qu'elles sont collées, &
que ne pouuans estre vne,
elles sont vnies. L'Amour
des hommes imite celuy
de Dieu, & comme celuy
là pris pour la troisieme

personne de l'auguste Tri-
nité Amour subsistant &
infini lie le Pere & le Fils
dans vne seule volonté;
de mesme cét eslan de nos
cœurs n'a point d'autre
fin, que de porter & de
reünir à vne mesme in-
tention les choses qu'il
trouue separées dans leur
estre. Qu'on lise l'Histoire
de ces deux Amis', l'on y
trouuera cét accord mu-
tuel de pensées & cette li-
gue perpetuelle de desirs
qui les a tousiours assem-
blez.

L'Amour est donc le
principe qui produit l'A-

v.
Difference
del'Amour

& de l'Ami-
tié.

mitié, l'un est source, l'autre ruisseau, celui-là cause, celle-cy effet. Neantmoins ces deux choses ont de notables differences, quoy que la Fille ressemble au Pere, ils ont beaucoup de traits qui les distinguent. L'Amour est vne passion qui dure peu, l'Amitié vne habitude qui a beaucoup de durée : celui-là paroist comme vn de ces feux que la nuit allume pour vn moment, celle-cy comme vn des flambeaux eternels qui esclairent tousiours. Bien souuent la mort de l'A-

mour suit & touche sa naissance ; celle de l'Amitié ne le finit qu'après de longues années : quoy qu'elle soit issue d'un enfant qui l'est toujours, elle devient robuste, & atteint l'age parfait, l'Amour naist tout d'un coup, & quelquefois par surprise, l'Amitié ne se forme que par un usage réglé & dans un commerce constant d'interests & de fortunes. Le cœur se rend à la beauté sans dispute, il ne reçoit l'Amitié qu'après un sérieux examen & de longues pratiques. Ce

premier est la production
d'un iour, d'un moment,
d'un regard; le second
l'oeuvre d'un siecle, de
beaucoup d'années, d'une
profonde contemplation
& de mille seruices. Vne
autre consideration des-
couure l'excellence & la
dignité de l'Amitié au
dessus de l'Amour; les A-
nimaux ont de l'amour,
point d'amitié. Pour ay-
mer, il suffit d'estre sensi-
ble; pour aymer recipro-
quement, il faut estre rai-
sonnable: l'un demande le
sens, l'autre le iugement.
Acheuons tout en un mot;

l'Amitié va iusques à Dieu,
l'Amour descend iusques
aux Brutes.

De ce discours on pour-
roit croire, que l'Amour
pourroit estre sans Ami-
tié ; neantmoins on dit
que c'est vn flambeau qui
en allume vn autre, & que
le moyen infailible pour
estre aymé, c'est d'aymer.
On veut qu'il y ait neces-
sité au moins de vouloir
du bien à ceux qui nous
en font. Il est vrai que l'A-
mour est vn feu qui en
produit vn autre, mais il
faut qu'il rencontre du
souffre & de la matiere ca-

VI.

Si l'Amour
peut estre
sans l'Ami-
tié.

pable de ses impressions. Par fois il trouue des glaces & du froid qui l'estouffent, & qui ne s'échauffent pas; il prend sa mort, où il tasche de donner la vie. Qui n'a l'expérience de cette verité? à peine connoist-on vne personne qui ne souffre des antipathies, & qui ne tasche inutilement de gagner des cœurs qui se deffendent. Il arriue mesme assez souvent, que ceux pour qui nous auons le plus d'ardeur, résistent avec plus d'auersion & de fuites. La lumière esclaire, & aueu-

gle l'œil ; elle le fauorise, si elle est modérée ; elle le blesse, si elle est excessiue. Vn Amour trop empresse destruit l'Amitié qu'il cherche. Deux ames si bien proportionnées que celles de Daud & Ionathas ne pouuoient estre sans amitié.

Qui voudroit bannir l'Amour de l'vniuers, en chercheroit le desordre & la ruine. C'est luy qui lie les Elemens, qui le composent ; luy qui retient les faillies, qui taschent de les dissoudre. L'harmonie du cœur plustost que celle de

VII.
Raisons de
la necessité
des Amis.

la harpe d'Orphée à ba-
sti les Villes & les Citez;
nous ferions encore des
bestes sauvages, si c'est
ingenieux Maistre ne nous
appriuoisoit; nous n'au-
rions point d'autre Palais
que les antres & les de-
serts, si ce grand Archite-
cte ne polissoit nos pier-
res & nos cailloux. Il ne
s'est pas contenté d'arre-
ster les hommes dans des
societez, qui les retirent
de la communauté des
Lyons & des Tygres, il a
persuadé les Mariages, qui
abbregent le Monde dans
vne famille. L'Amitié est
nécessaire,

neceffaire, l'Amour la produit. Eftes vous heureux, cherchez vn Amy , pour luy communiquer vofre fortune ; eftes vous miferable vous en auez befoin, pour adoucir vos ennuis : Le vray Amy eft le Medecin du cœur. Nous ne gouftons qu'imparfaitement noftre felicité , fi quelqu'un n'en ioüit avecque nous ; Dieu mefme ne croiroit pas poffeder fon bon-heur, s'il ne donnoit vn peu de fon Paradis à l'Ange & à l'homme. Il faut qu'on fçache , & qu'on fente qu'il eft con-

tent , pour qu'il le soit.
Que si la beatitude est defectueuse , quand elle est inconnüe , la douleur est insupportable , quand elle est secrette. Celuy qui l'a descouure , s'en descharge : aussi-tost qu'une blessure paroist, elle se ferme; l'œil qui la voit, la guerit. Timon passe pour le plus farouche monstre qui ait iamais esté, encore cherchoit-il quelqu'un sur lequel il peust vomir son venin : Alcibiade ne luy déplaisoit pas. L'Amitié est donc necessaire , ou pour la cōmunication des biens,

ou pour le soulagement
des maux. Vne autre rai-
son en montre les auanta-
ges. Les ieunes gens ont
des vices & des defauts,
qui les doit corriger? les
vieillars souffrent des pei-
nes & des incommodi-
tez, qui les peut soulager?
Celuy qui ayme parfaite-
ment, ne scauroit voir v-
ne imperfection, qu'il ne
combatte, ny vne foibles-
se, qu'il n'appuye. Et par-
tant i'approuue le conseil
de Xenophon, qui nous
ordonne de chasser vn A-
my, marquant par le mot
de chasse, que la rencon-

tre n'en est pas moins difficile, que la possession en est délicieuse. Je loüe pareillement Alexandre, de ce qu'il estimoit Achille plus heureux d'auoir obligé Patrocle à aymer, que d'auoir contraint Hector de fuir : c'est trop de la force, pour vaincre vn Adversaire ; peu de la vertu, pour meriter vn Amy.

VIII.

S'il vaut
mieux estre
aymé, qu'
honoré.

Qu'ils haïssent, pourueu qu'ils craignent (disoit autrefois vn Prince cruel) sans doute il iugeoit, que la crainte porte suffisamment vn sujet aux hommages, qu'il doit

à son Souuerain ; & que
c'est assez d'estre timide,
pour estre obeissant. Il se
trompoit ; la peur ne pro-
duit que la fuite des sup-
plices en ceux qui les souf-
frent, dans autruy que l'a-
uersion de ceux qui les
commandent. L'honneur
& le respect ont vne plus
noble extraction ; le meri-
te & l'excellence leur don-
nent la vie ; nous hono-
rons le merite , nous res-
pectons l'excellence. Il est
pourtant vray que nous
rendons ce tribut , par ce
que nous aymons & ad-
miron : l'amour & l'ad-

miration de la vertu font
naistre ces deux iumeaux
l'honneur & le respect.
Mais quant on pourroit
honnorer sans aymer ; ou
aymer sans honnorer , il
vaudroit mieux estre ay-
mé qu'honoré. L'amour
est vn bien plus vniuersel-
lemēt desirable que l'hon-
neur ; puis que nous ne
cherchons d'estre honno-
rez que des Grands & des
Sages , & que nous vou-
lons estre aimez de tout
le Monde. Nous deman-
dons l'honneur des Grands,
par ce que nous en regar-
dons le bien-fait ; cela est

mercenaire; nous souhaitons l'approbation des Sages, par ce que nous pretendons que leur iugement regle l'opinion des autres en nostre faueur; cette pretention n'a rien de noble. Au contraire nous desirons l'amour de tout le Monde, d'autant que nous ne pouuons souffrir d'estre hais de personne, & nous ne pouuons souffrir d'estre hais de personne, parce que la haïne marque vn defect, qui met en nous le iuste sujet d'un reproche; qui n'approuue ce sentiment? Auf-

si voyons-nous que les Roys, qui deffendent l'excez du respect à leurs fauoris, exigent celuy de leur affection. L'Amour vient de la vertu, le respect pour l'ordinaire de la puissance; or il vaut mieux estre digne d'amour que sujet de crainte; puis qu'on n'ayme que le bien, ou ce qui en peut faire; & qu'on ne redoute que ce qui est mal, ou qui tasche d'en produire. Le fils de Saül pouuoit pretendre d'estre honoré du fils d'Isai, l'un estoit Souuerain, l'autre Vassal; neantmoins il re-

fusoit ses honneurs, il demandoit son amour.

Saül estoit Pere & Roy de Ionathas: comme Pere il luy inspiroit la haine de Daudid, comme Roy il l'a luy commandoit. Son autorité s'ayda de l'artifice, luy representant qu'il perdoit son Empire, s'il conferuoit son amour. L'interest du moindre bien donne la fievre à l'Amitié, celui d'un Sceptre la mort. C'est vn grand germe de diuorce qu'une couronne; aussi-tost qu'elle tente nostre desir, elle ruine nostre fidelité. Que l'Amour soit

IX.
L'interest
ruine l'A-
mour.

ou ne soit pas aueugle, s'il ouvre les yeux pour se regarder, il perd son ardeur; il la perd, s'il la diuertit hors de son objet. Tandis qu'un homme sçaura un teston dans sa bourse qui soit à luy, il ne verra point d'amour dans son cœur qui appartienne aux autres. Le vrai caractère de l'Auare, ce qui le fait & qui le compose, c'est la propriété: elle tire tout de dehors, & l'apporte chez luy. Au contraire la forme de l'Amy s'attache à une autre matiere que la sienne; elle sort de son su-

jet, & fait vne loüable metempsycose qui le transporte tout hors de luy.

Ionathas refuse de suivre l'inclination de son Pere, par ce qu'elle manque d'equité; il ne peut obeïr à la volonté de son Prince, parce qu'elle est tyrannique. Toute l'autorité de l'homme sur l'homme vient de Dieu, quand il en abuse, il la perd: & comme la Loy ciuile dōne des Curateurs aux Prodiges, la diuine met des termes au pouuoir des Maistres. Vn Pere qui veut plus de son fils qu'il ne doit, luy apprend

X.

L'abus de
l'autorité
en fait la
dispence.

à desobeir: s'il commande
sans iustice, il commande
sans obligation; d'autant
que l'obligation est fille
legitime de l'autorité non
pas de la tyrannie; or per-
sonne n'a d'autorité con-
tre la raison. Il n'est que
Dieu seul de qui nous de-
uions receuoir les com-
mandemens sans examen,
puis qu'il n'y a que luy qui
ne puisse faillir en com-
mandant: ce qui nous as-
seure de l'equité du Mai-
stre, nous instruit du de-
voir du Seruiteur. La de-
pendance des homes n'est
pas vniuerselle à l'esgard

de l'homme , parce que nous auons tous la raison pour souueraine : de sorte que c'est nous solliciter à la rebellion , que de pretendre quelque chose de nous contre ses lumieres. La raison est beaucoup plus Reine des Monarques que des Esclâues ; qu'ils s'y rendent donc plus sujets que leurs Sujets , à mesme qu'Adam se reuolta contre Dieu , il dispensa les animaux de son seruice ; ce qui le rendit criminel , les fit libres. Princes ne voulez vous rien hazarder de vos droits , assurez

ceux de la raison. L'obeïssance que vous luy rendez vous fera regner : cette sujétion met le fondement de vostre Empire. On peut examiner les commandemens des hommes, puis qu'ils peuvent manquer de prudence & de iustice : on doit obeïr à Dieu sans discussion, puis qu'il est sage & saint : sa sagesse preuient les fautes, sa sainteté les empesche.

XI.
L'Amour
est vne
mort.

Saül commande le meurtre de Daud à son fils, ce fils luy a-t'il obeï ? C'est vne mort que l'Amour,

qui en donne oste la vie. Si la vie consiste en la presence de l'ame dans le sujet qu'elle anime, elle n'y est plus, quand elle ayme; d'autant qu'elle est dans ce qu'elle ayme. Son corps deuient son tombeau & sa prison; dans l'un elle pourrit de langueur, dans l'autre elle souspire d'ennuy. L'ame fait viure ce qu'elle fait agir; donc vn Amant n'a point de vie, puis qu'il n'a point d'action. Il souffre dans foy, il contemple dans son Amy: la souffrance & la contempla-

tion sont les deux oisiuites de l'esprit. Mais que l'ame soit presente au corps quant à la substance elle, ne l'est pas quant à son application : la chair qui l'a cache, l'enseuelit. Il est donc vray que Jonathas tua David, puis qu'il l'obligea d'aymer.

XII.
Puissance
de l'Amour
de l'homme
à l'endroit
de la femme,
& d'où
elle vient.

Ceux qui font ceder l'amour du beau sexe à celui du fort, disent par cette preference, qu'ils sont trop discrets Amants, & tres-ardens Amis. Il semble que cette coste qui fut prise au premier homme, pour la mettre dans
la

la femme, y ait porté son cœur; sans cesse cette partie de luy mesme l'appelle, & l'inuite contre la coutume des autres parties, qui cherchent leur tout, & le suiuent. Celle-cy comme plus noble où plus forte donne le mouuement au corps, ou il semble qu'elle doiue trouuer son repos. Ce qu'il y a de plus estrange; c'est que le Mariage qui reünit à l'homme ce fragment de sa substance; ne l'y arreste pas: il arriue que tous les objets le sollicitent, & le portent hors de soy; il

D

court criminellement à toutes les femmes, comme si toutes les femmes auoient quelque chose de luy. La vertu mesme secouruë des commandemens de Dieu & des conseils de la raison s'oppose à ce desordre, & tasche de l'empescher; mais au lieu de le faire sage par ses amis, elle le rend plus criminel par ses lumieres. Le mespris d'une chose si sainte noircit sa passion d'un reproche qui le marque de foiblesse & de lascheté. Je ferois donc de l'opinion de celuy, qui tenoit la

ou le vray Amy. 51

femme plus puissante au regard de l'homme, que le vin & la verité, puis que le vin ne l'ennyure pas tousiours, & que la verité ne le persuade presque iamais. *Le fils d'Isai auoit de l'amour pour celuy de Saül, puis qu'il luy estoit plus ay-mable, & qu'il en estoit plus aymé que les femmes.*

*Jonathas
amabilis su-
per amore
mulierum.*

L'exemple de Dauid de-
clare qu'on cherit quel-
quefois plus vn homme
qu'une femme; celuy de
Jonathas qu'on le peut au-
tant aimer que soy-mes-
me. Considerons en cet
endroit, si l'affection qu'on

XIII.

*Si l'on peut
aimer quel-
qu'un plus
que soy-
mesme.*

se doit , peut ceder à celle , qu'on a pour vn autre. L'Orateur auoüe dans son discours de l'Amitié , qu'il est bien feant de faire des choses pour vn Amy , que nous n'entreprendrions pas avec honneur pour nostre interest ; mais pour le cherir dauantage que nous , il proteste dans sa troisieme Tusculane , qu'il est autant impossible que peu desirable. Sage & vertueuse Cleone il me semble auoir ouy de vostre bouche , que vous auiez moins d'amour pour vous , que pour quatre per-

sonnes , & que vous conserueriez volontiers leur vie par la perte de la vostre : la mort est le grand effet de l'Amour & la plus esclatante preuue de son ardeur. Vous dites sur ce sujet, qu'une Mere a voulu perir pour faire regner son fils , qui deuoit estre son Bourreau ; que la femme d'Admete a fait pour son mary, ce que celle-cy a desiré pour son fils ; que cette genereuse folie qui fait la douziésme passion du François , expose tous les iours le plus beau sang du Monde pour le moin-

dre interest d'un Amy.
Vous adjoustez que la charité qui est l'amour diuin, a bien d'autres faillies puis que saint Pol veut estre anatheme pour ses freres, & que Moïse demande à Dieu d'estre effacé du livre de vie, pourueu qu'il pardonne à son Peuple. La raison qui est tousiours de si bonne intelligence avecque nous, fauorise vostre sentiment; car si l'Amour naist de l'estime, ne faut-il pas conclure, pouuant & deuant quelquefois plus estimer vn autre que nous mesmes, que nous pou-

uons & deuons aussi l'ay-
mer dauantage. Vous haïs-
sez la complaisance lasche
ie le scay ; & partant vous
me permettez de vous
contredire. Je ne vous
condamne pas de men-
songe, ie vous accuse seu-
lement d'erreur : sans dou-
te vous croyez parler con-
formement à vostre pen-
sée , mais vostre langue
n'explique pas bien vo-
stre cœur ; au lieu de nous
montrer vostre veritable
sentiment , elle nous en
suppose vn autre. Pensez
vous que cette Mere pas-
sionnée estimast sa mort

necessaire pour faire regner son fils? Ce petit enfant que nous appellons Amour amplifie aussi bien que l'Eloquence: cette façon de parler est vne de ses plus belles hiperboles. Croyons neantmoins que cette parole soit naïfue: Agrippine regardoit quelque chose dans la couronne de Neron, qu'elle cherissoit plus que sa vie; c'estoit d'estre la mere d'un Empereur: de sorte qu'elle ne s'aymoit pas moins que son fils, mais elle desiroit plus sa propre gloire que sa propre vie; elle

comparoit deux choses
qui luy appartenoient, &
en preferoit l'une à l'au-
tre. Disons aussi, que ces
faux Braues du duel cou-
roient pesamment sur le
pré, s'ils croyoient avec-
que certitude y demeurer:
& quand ils y verroient la
mort assurée, ils peuuent
plus aymen leur reputa-
tion que leur vie: aussi ils
se considerent moins vi-
uans que glorieux. Pour
l'exemple de saint Pol &
de Moïse, il n'appartient
pas à tout le Monde d'en
iuger, les Sçauans sont
d'accord, qu'ils ne parlent

ny de la grace ny de leur salut, mais de quelque autre chose qui leur importoit moins & à Dieu que l'éternité de leurs Amis: Mais nous pouuons davantage estimer vn Estranger que nous mesmes? il y a vne estime de merite, il y en a vne de desir; nous deuons quelquefois celle-là à nostre prochain, iamaïs celle-cy. Et certes Dieu qui nous a instruits de la charité de nos Freres, met sa perfection dans l'égalité non pas dans l'excès de nostre propre amour; si bien que ceux

qui pensent que nous pou-
uons dauantage cherir vn
Pere ou vn Frere que no-
stre vie , ne veulent rien
autre, sinon que nous nous
aymions plus nous mes-
mes , que nous ne nous
aymons nous mesmes; lu-
gez si cela se peut.

Dauid ne fut pas aueu-
gle dans le choix de son
Amy ne pouuant sans in-
justice refuser son cœur à
Ionathas; en ce commer-
ce de l'Amitié qui reçoit,
doit donner. Mais dans
lequel des deux y a-t'il
plus de merite , vaut-il
mieux aimer qu'estre ay-

XIV.

Si l'Amitié
cōsiste plus
à aimer qu'
à estre ay-
mé , & le-
quel on doit
preferer.

mé? D'abord ie voy moins
de bonne fortune, plus de
gloire dans l'un que dans
l'autre. Examinons cecy.
Un Pere & une Mere cher-
chent davantage de tes-
moigner de l'amour à leurs
Enfans, qu'ils ne souhai-
tent d'en estre aymez: rien
ne les empesche de se re-
pandre sur ces cheres moi-
ties d'eux mesmes, beau-
coup de choses les conso-
lent de leurs mespris. L'a-
mour que nous portons à
quelqu'un, est la plus no-
ble action de nostre cœur;
celuy qu'on nous porte,
est sa souffrance: il y a

ou le vray Amy. 61

plus de gloire à agir, qu'à souffrir; donc il y en a plus à aymer qu'à estre aymé. Pour ces raisons le Philosophe approuue cette consequence, mais quoy que ie respecte son sentiment, ie ne sçaurois le suiure, Aristote m'est beaucoup moins que S. Augustin; ie croy avec luy la condition de saint Iean preferable à celle de saint Pierre; le premier est aymé de Iesus-Christ, le second l'ayme. L'Amour actif témoigne que nous connoissons la vertu; le passif que nous l'a possedons.

Celuy qui ayme , rend vn
hommage au merite ; ce-
luy qui est aymé , le re-
çoit : rendre & receuoir
vn hommage sont deux
termes fort differens ; l'un
nous declare Souuerains,
l'autre Vassaux. Auoüant
mesme qu'on se trompast,
quand on nous ayme, cet-
te erreur nous seroit auan-
tageuse ; mais si nous nous
trompons en aymant, elle
est reprochable. En ce-
cy la faute d'autrui nous
suppose vertueux, la no-
stre nous publie stupides
ou meschans, stupides si
nous prenons le mal pour

le bien, meschans si nous
l'honorons. A l'esgard de
Dieu nostre amour est vne
chaleur qui nous dispose
à sa grace, le sien nous la
donne: celui-là nous ex-
cite, celui-cy nous iusti-
fie.

La beauté qui surprend
l'œil, commande le cœur;
c'est-là qu'elle establist vne
Monarchie qu'Alexandre
& tous les autres Conque-
rans n'ont iamais pû for-
cer. Daud estoit beau, Io-
nathas auoit tout ce qui
peut faire aymen; neant-
moins ce qui parut en eux
ne triompha pas d'eux.

Xv.
Amour de
bienveil-
lance &
d'estime;
leur diff-
rence.

Platon veut que l'Amour
soit fils de l'Abondance &
de la Pauvreté; sans doute
il parle de l'amour de bien-
veillance, que ie prends
pour cette pitoyable pas-
sion qui transporte le bien
de l'Amant dans l'objet
aimé. Prenez-le dans sa
source, suiuez-le dans son
terme, & vous verrez que
cette riche effusion de fa-
veurs, qu'il produit, mar-
que dans son principe vne
parfaite possession de ri-
chesses, & dans le sujet où
il s'arreste vne extreme in-
digence des mesmes com-
moditez. Pour quoy Dieu
nous

nous a-t'il aymez? il a vne
plenitude de biens, dont
nous souffrons le defaut;
cette Bonté souveraine n'a
rien veu en nous qui l'o-
bligéast à la magnificen-
ce que nostre misere, rien
en soy que ses richesses.
Voila d'où viennent tous
ces escoulemens sacrez de
grace & de gloire, qui
remplissent heureusement
la Creature; voila où se
terminent les fauorables
faillies de son diuin cœur.
Mais l'amour de l'homme
enuers l'homme a d'autres
parens & vne autre nais-
sance; car quoy qu'il ar-

riue souuent , que nos Amis soient assez pauvres pour receuoir du bien de nous , nous ne sommes pas assez riches pour leur en faire. Aussi le deuons nous appeller à la difference de celuy que Dieu nous porte, l'amour d'estime , qui pour cette raison ne peut naistre que de la perfection de son objet. L'entendement ne decouure pas les bonnes qualitez que nostre volonté rauie par ce doux charme qui luy est présenté , ne cherisse & ne poursuiue les beautez qui la sollici-

tent. Et partant l'estime de l'excellence met en nous & dans nos Amis le germe de cette amitié qui nous vnit reciproquement: l'esprit sert de matrice à cette noble production; mais si nostre estime le conçoit, le merite d'autrui l'engendre.

Pour aymer il faut estre bon & iudicieux; la bonté nous amollit à l'amour, le iugement nous l'imprime. Je ne puis croire que ceux qui n'ayment rien, ne voyent rien d'aymable; il faudroit manquer d'yeux, pour auoir ce sen-

XVI.

Le Meschân
ne peut rien
aymer, par
ce qu'il est
Meschant.

timent. Leur raison porte bien l'estime de la vertu dans leur cœur, mais ce doux charme y rencontre tant de fiel & de poison, qu'il y trouue sa ruine. Au lieu d'y produire l'hommage de son excellence, elle n'y cause que l'enuie de sa grandeur; deuant se dilater par la ioye il se creve de despit. Le Tygre ne sçauroit regarder le visage de l'homme sans rage, parce que sa douceur accuse sa cruauté; le Viciieux ne peut estimer la vertu, parce qu'elle condamne son deffaut.

Le premier principe de l'amour du Prochain c'est l'amour de nous mesme; nous approuuons chez luy ce que nous pensons auoir. Quand nostre inclination s'attache à quelqu'un on croit trouuer sa copie, s'il nous ressemble; parlons mieux; pense se voir soy-mesme: nous sommes ravis d'estre multipliez & d'auoir en quelque façon plus d'un estre. De-là qu'un Meschant apprenne à se haïr, puis qu'il ne possederien d'aymable; & qu'il ne peut aymer le Vertueux, puis qu'il n'a rien

qui luy ressemble. Cette maxime declare pareillement que la bonté de nature est necessaire à l'Amour, & que c'est comme la matiere premiere d'où sort cette excellente forme. Peut-estre que ceux qui asseurent que nos ames apportent leurs amours du Ciel, ne pretendent dire autre chose, sinon que l'homme n'acquiert pas toute son amitié, mais qu'elle naist en partie avecque luy, à raison de cette bonté de nature, qui nous vient de dehors.

Outre cette tendresse il est necessaire pour estre capable d'aymer, qu'on le soit de connoistre. Vn stupide qui ne descouure aucune bonne qualité dans vn objet n'y peut rien aymer; non pas qu'il n'y ait rien, mais parce qu'il n'y voit rien. Je ne sçai pourquoi la fable fait l'Amour aueugle, j'approuue d'auantage qu'il soit tout œil; s'il ne l'est pas, comme vn grand Personnage le veut, il en a mille au sentiment du plus grand des Macaires. Son commencement est tout lumineux, il naist

XVII.
L'Amour
n'est pas
aueugle.

parmi les splendeurs ou
des splendeurs, dont l'ex-
cellent merite se pare.
Ces rayons inuisibles qui
en sortent, produisent
dans nos esprits vn esti-
me d'où naist l'amour de
la vertu: de sorte que si
l'Amour ne reconnoist cét
esclat de merite pour Pe-
re il l'a pour ayeul, parce
qu'il produit l'estime qui
le fait naistre. Conside-
rons-le dans ses effets, il a
des yeux, puis qu'il regar-
de continuellement l'ob-
jet qui l'attache. Peut-
estre pretend-on insinuer,
qu'il ne voit que la per-

sonne qui le possède ; & qu'il est aveugle pour toutes les autres. Je n'ignore pas qu'il y a des amitez, qui ressembtent à ces Enfans trouvez, dont on ne sçait pas les Peres ; ie sçay qu'il y a des mariages clandestins des cœurs, qui se poussent sans se connoistre. Mais outre que cét escoulement de l'ame a des causes cachées, il est certain que les inclinations qui seduisent nostre raison, ne durent pas, & qu'il faut que la connoissance du merite les nourrisse, si quelque autre chose les

fait naistre. Les Animaux qui n'ont point de causes fixes dans la Nature , n'y ont point de durée : l'Amour est ephemere , s'il ne vient de l'estime : l'estime naist de l'esclat de la Vertu ; l'Amour a donc des yeux.

XVIII.
C'est plus
aux Grands
& aux Ri-
ches qu'aux
Pauvres
d'aymer.

Il est vray que le vray regarde seulement le merite de son objet ; pourueu qu'il y trouue les biens de l'ame , il n'y cherche pas ceux de la fortune. Les richesses ne produisent pour l'ordinaire que l'auarice , quand on les possede ; que l'inquietu-

de , quand on les cherche. Irus le plus miserable homme qui fut iamais, est aymable , s'il est vertueux ; il doit auoir le cœur des hommes, s'il en merite l'estime. Daudid estoit fils de Berger , Ionathas de Roy ; l'inegalité des conditions ne les empescha pas d'estre Amis. Je blasme cette cruelle Philosophie , qui me defend de croire, que les Peres ayent de l'amitié pour leurs Enfans , les Princes pour leurs Vassaux , & Dieu pour sa Creature. Quoy la pauureté & la

misere feront donc des motifs d'aersion? que le Philosophe die ce qu'il voudra, le Chrestien sçait que Dieu cherit les malheureux; & la raison apprend qu'il y a plus de gloire à aymer le Pauvre que le Riche. Vn amour qui cherche la grandeur, m'est suspect; ie crains qu'il ne regarde plustost son pouuoir, qu'il n'honore son excellence. La fortune & la vertu sont deux choses fort differentes, neantmoins on les prend presque tousiours l'vne pour l'autre; com-

bien y a-t'il de personnes
qui semblent adorer le me-
rite, qui ne considerent
que sa recompense. C'est
aux Princes d'aymer les
Petits, tant s'en faut qu'ils
les doiuent mespriser: l'A-
mour fait, ou veut du bien.
Les Riches le font, les Pau-
ures le veulent. Qui desi-
re vne grande fortune à
son Amy, le cherche puis-
sant pour l'auoir fauora-
ble; qui l'a luy procure,
tesmoigne qu'il se conten-
te de le voir heureux. Il
n'y a que Dieu qui puisse
purement & parfaitement
aymer, parce qu'il est le

seul , qui ne tire aucun avantage de son amour.

XIX.
L'Amitié
rend les
Amis es-
gaux.

Ne condamnons pas Aristote , l'Amitié ne regne qu'entre les esgaux ; si elle ne les trouue tels , elle les fait , car s'il est vrai que cette belle vertu consiste dans la communication des biens, la parfaite communication des biens sera la parfaite preuve de l'Amitié, qui n'appartient véritablement , qu'à celui qui se communique esgalement ? Et partant vn Ami n'ayant rien qui ne soit à celui qu'il aime ; quoy qu'il luy soit inferieur en

naissance , il luy est égal
en fortune. Qu'on n'assu-
re donc pas qu'un Prince
ne puisse aimer son sujet :
un Esclave se change en
Souverain , quand il est ay-
mé d'un Souverain ; l'A-
mour l'esleue dans son
throsne. Je laisse pourtant
à deviner , si cette égalité
vient de l'abaissement de
l'Amant , ou de l'exalta-
tion de l'Aymé. Si le Pau-
vre croist , il y a du bon-
heur de sa part ; si le Ri-
che se diminuë il y a bon-
té de la sienne. La fable
raconte que ces Diuinitez
qui contractoient amitié

avecque les Bergers, de-
uenoient Bergers; & la foy
nous enseigne que celuy
qui a sauué les hommes,
sest fait homme. Je n'en
puis douter, l'Amour fait
de plus estranges meta-
morphoses; aymons Dieu,
nous le sommes.

XX.

Les vrays
Amis sont
rars.

Cette maxime ne va pas
à la ruine de la prudence,
ie veux que l'on considere
tout ce qu'on ayme; mais
ie ne veux pas que l'on ay-
me tout ce que l'on con-
sidere. Je mesprise ces
cœurs qui se prostituent
à tous venans: ceux qui
ayment tout, n'ayment
rien,

ou le vray Amy. 81

rien ; ils prennent la legereté de la flamme , qu'ils conçoient legerement : ils s'ostent aussi-tost qu'ils se donnent. La Nature montre vn Phenix en cinq siecles ; à peine la vertu fait deux Amis en mille ans. Ce n'est pas que nous ne rencontrions assez d'hommes dans le Monde, c'est qu'il en est peu de vertueux : & quant il y en auroit beaucoup, ils ne se ressemblerent pas tous. Nos complexiōs sont aussi différentes que nos visages ; vn seul trait, ou vn peu plus ou moins de chaleur nous

distingue. Les Ames ont leurs traits & leurs temperaments. Or comme il faut de l'vnité dans les visages pour se ressembler, il faut de la conformité dans les mœurs pour s'entre-aimer. Qui ne se fait des vertus propres & particulieres ? cette propriété oblige chacun à préférer ce qu'il possède ; cette préférence diuise d'autant qu'elle separe. Que le iugement interuienne dans le choix des Amis , puis qu'il ne doit point y auoir d'amitié qu'entre les vertueux ; & que les vertueux

mesme ne se peuuent reciproquement aymer , si leurs vertus ne se ressemblent.

Sur ce principe quelques vns tiennent qu'on ne scauroit auoir beaucoup d'Amis ; de moy ie conclus (quoy que sur d'autres raisons) qu'on n'en peut auoir qu'un. N'est ce point comme le veut vn homme, qui sans doute n'auoit iamais aymé. Parce que nous ne deuons pas nous charger de beaucoup de soins , ce qui seroit ineuitable dans la pluralité d'Amis. Le propre effet de l'A-

XIX.
Si l'on peut
auoir plu-
sieurs Amis.

mour est de s'interesser
dans la fortune de ceux
qu'il cherit; si elle est mau-
uaise, nous aurions tous
les maux de tous ceux que
nous aymerions; ouy, mais
si elle est heureuse, nous
ne possederons pas moins
de felicité qu'ils en auront.
De sorte que si la confide-
ration des miseres que la
compassion nous amasse,
nous destourne de faire
plusieurs Amis celle de la
ioye qui nous vient de leur
prosperité, nous conseil-
le d'en auoir plusieurs. Et
puis qui ne sçait qu'il y a
du contentement à souf-

frir les infirmittez d'un Amy? chose estrange que la douleur qui l'afflige, nous oblige; non pas que nous soyons aises de le voir gémir, mais de ce que nous auons moyen en pleurant de le soulager. Que l'Amour est vne aymable Magie, puis qu'il change les Monstres, qui nous veulent déchirer en des Complaifans qui nous flatent. Ce qui me fait dire qu'on ne peut auoir qu'un Amy, c'est qu'on n'a qu'un cœur; quand nous aymons parfaitement, il ne nous reste plus rien de nous mesme,

parce que nous nous sommes entièrement donnez. Que si nous appartenons à vn autre, comme quoy nous pouuons nous reprendre? Platon appelle l'Amitié vne surabondance d'Amour; il parle dans mon sentiment, puis que nous ne pouuons surabonder qu'à l'esgard d'vn seul. Et puis quel temperament pourrons nous tenir entre deux Amis, dont les pensées & les interests seroient contraires? faudroit-il en trahir vn, pour demeurer fidelle à l'autre? ferions nous obliger de descou-

urir leurs secrets, & de les
tromper tous deux, de
crainte de n'en tromper
qu'un ? Celui qui ayme
se multiplie deuenant en
quelque façon la chose
qu'il ayme; n'est-il pas af-
sez difficile de se doubler,
sans pretendre de se tri-
pler, ou de se faire un plus
grand nombre. Il n'y a que
Dieu qui demeurant un,
puisse estre trois person-
nes; qui le voudroit imi-
ter deuiendrait un Cerbe-
re, peut-estre vne Hydre.
Seneque a tort de conclu-
re, que celui-là n'ayme pas
mesme vne personne, qui

n'en peut aymer plusieurs. Je deteste avecque Lucian dans son Toxaris l'adultere de ce cœur, qui ne s'arreste pas dans vn seul objet ; ie haïs autant avecque Plutarque les Amis generaux , qu'une femme prostituée.

XXII.
D'où naist
la jalouſie.

Voila ſi ie ne me trompe la ſource de la Jalouſie. Vn Mary ſçait que ſa femme luy doit plus d'Amour qu'au reſte du Monde ; il iuge , ſi elle le diuertit , qu'elle le meſpriſe. Cette preferance luy eſt injurieufe , car outre qu'elle luy rait vn bien , qu'il

possede, elle le declare indigne de le posseder. La moindre blessure oste la vie au cœur, le moindre partage son amour. La jalouſie est vn déreglement ou vn excés d'affection qui merite de la loüange & du blasme: c'est vn outrage qui plaist, & qui offense; puis qu'il naist & de l'estime que nous auons de la vertu de la personne que nous aymons, & de la défiance de sa fermeté. Nous obligeons, entant que nous témoignons desirer la bienveillance de ceux qui nous le doiuent;

nous desobligeons, en ce que nous les publions par nostre soupçon capables d'injustice.

XXIII.
Ceux qui
n'ont pas
beaucoup
de merite,
ont ordinai-
rement be-
aucoup de
Jalousie,

Confessons pourtant qu'il n'y a que les Sots, ou ceux qui meritent de l'estre, jaloux. Vn homme qui a la bonne opinion qu'il se doit à soy-mesme, n'apprehēdera iamais que sa femme le neglige; quant il la iugeroit assez foible pour s'echapper, il se tiendrait assez fort pour la retenir. S'il en vse autrement, il a plus de défiance de son propre merite que de sa fidelité; il dit

(quoy qu'il ne parle pas)
que son Riual possede des
qualitez qui luy manquent:
il commence de luy estre
inferieur quand il le craint.

Pour ces considerations
la Ialousie est vn vice dans
l'homme , vne vertu en
Dieu: vn vice dans l'hom-
me , dautant qu'elle luy
oste vn hommage qu'il se
doit à soy mesme; vne ver-
tu en Dieu , parce qu'elle
luy rend vn hōneur, qu'on
ne luy scauroit raurir. Dieu
se fait iustice, quant il veut
que sa creature le prefere
à tout autre ; misericorde,
quand il la contraint à ce

XXIV.

La Ialousie
merite de la
louange en
Dieu , du
blasme dans
l'homme.

deuoir. Son excellence infinie ne souffre pas qu'il entre en comparaiſon ; ſa bonté , que nous le comparions. En quoy pour ne rien diſſimuler , nous luy auons toute l'obligation ; puis qu'il ne perd rien de ſa grandeur par le parallele que nous en faiſons ; & que nous perdons le iugement quand nous entreprenons de le faire , la déſiance que ſa jalouſie teſmoigne de noſtre foibleſſe, ne nous offence pas, parce qu'il l'a connoiſt ; elle nous oblige, parce qu'elle l'appuye. C'eſt vn pre-

seruatif à nostre inconstance, qui changeroit tousjours d'objet, si elle n'en trouuoit vn qui la peust tousiours contenter. Dieu se declare misericordieux, quand il s'appelle Ialoux; puis qu'il nous rend fideles, par le soupçon que sa ialousie luy donne de nostre fidelité.

Il doit estre Ialoux de l'hōme s'il est bon; l'homme ne le peut-estre de luy, s'il est raisonnable. Nous auons en sa personne deux grandes précautions à cette foiblesse: son infinité fait que nous trouuons

xxvi.

L'homme
ne sçauroit
estre Ialoux
de Dieu.

tous dans cét objet de
quoy nous satisfaire ; la
constance que nous y a-
uons dequoy nous y af-
seurer. Nous le possedons
tous , parce qu'il est sim-
ple ; nous le possedons
toufiours , parce qu'il est
inuvariable. De ces deux
perfections naist dans les
Bien-heureux cette ioye ,
que chacuna du bon-heur
d'autrui. On ne scauroit
s'inquieter d'une iouissan-
ce , qui ne nous oste rien ;
on se resioiuit de celle, qui
nous assure tout. Autant
qu'il y a de Saints dans le
Ciel, autant y auons nous

de Gardiens de nostre thre-
sor: nous ne pouuons per-
dre, ce que tant de per-
sonnes tiennent avecque
nous & pour nous.

Aussi n'ayme-t'on par-
faitement que lors qu'on
desire l'affection de tout
le Monde à ses Amis. L'A-
mour naist de l'estime;
vouloir que quelqu'un ne
les ayme pas, c'est luy de-
fendre de les estimer. L'A-
mour fait du bien, qui
n'approuue que plusieurs
nous aiment, pretend que
nous soyons pauvres, dau-
tant de bien, que nous en
pouuons receuoir de leur

XXVI.
Notable in-
justice de la
Ialousie.

liberalité. Qui se donne à
vn Amy de la sorte luy
oste beaucoup ; il luy fait
vn present incommode ;
pour vn Bien-facteur qu'il
luy choisit , il en destour-
ne mille. Bien d'avantage
le cœur de l'homme ne
pouvant demeurer en é-
quilibre à l'esgard de la
bonté , quiconque veut
nous arrester à l'indiffe-
rence , nous pousse dans
le mespris ; du mespris on
passe aisément à la haine.
La raison est , qu'on ne
peut empescher l'estime
& l'amour qu'en suppri-
mant l'esclat du merite ;
cette

cette suppression ne se fait
qu'en desguisant la vertu :
celuy qui la desguise , la
trahit ; parce qu'il l'expo-
se sous vn masque qui la
fait haïr , à mesme qu'il la
fait craindre. Par cét ar-
tifice le Ialoux deuient le
Detracteur de ceux qu'il
ayme , puis que sans par-
ler il leur desrobe la bonne
opinion des autres , qu'il
rebute : il les banit d'au-
tant de lieux , qu'il leur
change d'esprits ; il leur
oste autant d'Empires ,
qu'il leur rait de cœurs.

Venons à l'origine de
l'Amour, & s'il se peut ti-

XXVII.
II Partie.
Causes de



l'Amour &
de l'Ami-
tié.

L'Abondā-
ce & le dé-
faut ne pro-
duisent pas
l'Amour.

rons-le vne seconde fois de
son cahos. Tout le Monde
le sent, peu de Personnes
le connoissent. Ceux qui
veulent avecque Platon
qu'il soit fils de l'Abon-
dance & du défaut, l'of-
fencent. Antonin ne peut
pardonner aux Poëtes d'a-
voir marié le Soleil avec-
que la Lune : quelle al-
liance de la lumiere aux
aux tenebres ? quelle so-
cieté de l'abondance &
du défaut ? accorder cet-
te naissance à l'Amour,
c'est la luy reprocher ; l'ho-
norer de la sorte, c'est le
flestir. C'est nier le prin-

cipal, & le premier des Amours, puis qu'il n'y a point de défaut dans l'Auguste Trinité, ou nécessairement nous auoüons vn Amour, qui acheue ce Trin-vn, que nous adorons. Or cét Amour estant de Dieu & Dieu mesme, il ne peut marquer aucune imperfection dans son principe.

On luy donne la ressemblance pour Mere, on le fait sans fondement. Si la ressemblance produisoit l'Amour, l'homme s'attacheroit plustost d'inclination à l'homme, qu'à la

XXXIII.
Il ne vient pas de la ressemblance.

femme: si la ressemblance produisoit l'Amour, nous n'en verrions point qui ne fust mutuel. L'homme ressemble moins à la femme qu'à l'homme: il ne luy est pourtant pas plus aimable, il n'en est pourtant pas plus aimé. Le sexe met vne difference entre eux, qui les declareroit d'une autre espece, si leur commerce ne conspiroit à la perpetuer. Il y a notable distinction entre l'homme & la femme; toutefois il y a de l'Amour, donc il est faux que l'Amour naisse de la ressemblance. S'il en

naïssoit , où trouuerions-
nous vn amour sans reci-
procité puis que nous res-
semblons à ce qui nous
ressemble. Celuy qui ay-
me son semblable , en est
aymé , s'il l'ayme parce
qu'il luy est semblable.

Peut-estre pretend-on
que cette ressemblance ne
soit pas superficielle ; peut-
estre veut-on qu'elle ait de
la profondeur , & qu'elle
passe dans le temperam-
ment du corps & dans les
mœurs de l'ame : Vn frere
ayme-t'il d'auantage son
frere qu'un estranger ? il le
deuroit par cette raison ,

XXIX.
Le Tempe-
rément y
contribuë
peu.

puis que la Nature leur donne plus de rapport pour la complexion de la chair, & la nourriture plus de conformité pour les qualitez de l'esprit. Neantmoins l'vnion des freres est encore plus rare, qu'elle n'est precieuse : il faut estre esloigné pour se chercher ; le mouuement du cœur demande de l'espace entre les deux termes, aussi bien que les courses du pié. Les Mariages entre parens sont ordinairement steriles, d'autant que leur fecondité vient de l'action; l'action ne s'anime qu'en-

tre les contraires: or il y a peu de contrariété dans les personnes où le mesme sang met & fait la mesme complexion. Et partant on peut croire que ce qui exclud la fecondité, doit esteindre l'Amour, puis que l'Amour est le principe de la fecondité principal effet de l'Amour.

Quelques Philosophes le tirent du Ciel, & le font descendre des Estoilles: ils assurent que certaines constellations impriment à l'ame certains caracteres d'amabilité, & que le mesme Astre qui nous esclaire,

XXX.

Ce n'est pas
vne influence
des A-
stres.

nous eschauffe. Pour cette raison (disent-ils) Philostrate & Hippoclides, qui sont nez & morts à mesme iour, ont constamment continué de s'aymer d'une pareille bienveillance. Une chaleur n'a peu s'esteindre pour l'un, sans languir & mourir pour l'autre. Que ce sentiment soit vray, on verra grand nombre d'Amis. Combien y a-t'il de personnes qui naissent & qui meurent à mesme temps ? ces Estoilles ont-elles la discretion de ne pas respendre leur faueur par tout où leur rayon des-

cend? les corps ont-ils plus de dureté les vns que les autres, au sortir du ventre qui les a conçus, pour en recevoir l'impression? il faut résoudre toutes ces difficultez, pour establir que l'Amour ait cette origine: le Soleil & les Astres produisent la lumiere, ils ne produisent point d'ardeur.

David est toujours en fuite, Ionathas ne le voit presque iamaïs; neantmoins la persecution qui l'esloigne de ses yeux ne le chasse pas de son cœur. Ceux-là se trompent donc,

XXXI.
La Société
ne produit
pas l'A-
mour.

& nous trompent aussi,
qui veulent que l'Amour
naisse de la Societé de vie;
vne grande & ordinaire fa-
miliarité engendre le mes-
pris, le mespris cause la
haine. Le loisir qu'on a de
se connoistre dans vne lon-
gue conuersation, donne
sujet d'auersion. Aussi-tost
que nous trouuons du def-
faut dans la personne que
nous aymons, nous y trou-
uons du poison qui tuë
nostre estime; l'Amour ne
peut subsister sans estime,
puis que l'estime le fait
naistre, l'entretient & le
nourrit. Les plus aigres

auersions ne se forment que dans ceux , dont la communauté est plus étroite. Il n'est que trop vray , que trop souuent la haine regne dans l'Empire de la charité. I'en ay dit la raison ; ceux qui ont moyen de se voir familièrement ont presque infailible necessité de se mépriser.

C'est vne belle passion que l'Amour, n'a-t'elle pas la beauté pour mere ? Ce sentiment est le plus commun , peut-estre le moins veritable. Je ne veux pas dire que nous cherissions

XXXII.
La beauté
n'est pas la
seule cause
de l'Amour.

la laideur, ce mal des yeux ne les frappe iamaïs, qu'il ne blesse le cœur; aussi-tost qu'il paroist, il rebutte. Ce que ie pretens, c'est que la beauté ne produit pas tousiours l'Amour, autrement la plus grande beauté produiroit le plus grand Amour. Combien en voyons nous qui s'attachent à des personnes qui n'ont rien d'excellent; leur choix se fait sans deliberation & sans iugement: le premier visage qui les surprend, les captiue. Ne croyons pas pourtant, parce qu'ils n'ayment rien

plus ardamment , qu'ils n'estiment rien plus aimable. Leur raison voit avec assez de lumiere, qu'il y a des objets plus parfaits, que ceux qui les possèdent ; toutefois ils demeurent attachez à des chaînes , qu'ils ne sçauroient ny voir ny rompre. Il arrive mesme trop souuent, que nous estudions avecque soin ce qui nous en deuroit diuertir sans douleur ; nous considerons leurs deffauts , pour detromper nostre iugement; nôtre œil prend medecine pour guerir nostre cœur.

S'il y a vne tache dans le visage qui nous pique, & que nous tachons de quitter nous la regardons continuellement, afin de nous en détourner. Bien d'avantage l'imaginatiõ voulant ayder ce dessein augmente le motif de l'auersion, que nous cherchons; & toutefois il y a des excuses dans nostre esprit, qui fauorisent ces imperfections, & qui nous condamnent d'erreur. Après mille protestatiõs de changement, nous retournons avec plus de fermeté que jamais à ces objets, qui

ou le vray Amy. III

nous enchantent. Ce n'est pas l'extreme beauté qui fait cette attache, c'est donc ie ne sçay quoy.

Pour cette raison d'autres assignent d'autres causes à l'Amour, vn Philosophe veut que le destin le produise, vn Chrestien de sa secte que ce soit Dieu. Ceux qui rapportent les effets que nous connoissons a des principes, qui nous sont inconnus, se deliurēt d'importunité, mais ils laissent les curieux dans l'ignorance. Le destin est vne chimere, il ne produit rien, puis qu'il n'est

XXXIII.

Dieu ne fait pas les amitez en nous sans nous.

rien : Dieu est vne Maje-
sté qui ne veut ny ne peut
rien faire de dangereux,
parce qu'il est bon. N'au-
roit-il pas mis dans l'hom-
me les causes de sa ruine;
s'il y auoit mis les semences
de ses mauuaises amours?
La rage, le desespoir, le
meurtre & l'infamie sont
trop souuent les funestes
fruits de cette plante, qui
croira qu'une souveraine
bonté la plante & culti-
ue.

XXXIV.

Amitiez na-
turelles en-
tre deux A-
nimaux.

Il est des Amitiez natu-
relles ie ne l'ignore pas, les
plantes ont des inclina-
tions, qu'elles ne peuuent
dissimu-

diffimuler ; les cailloux
mesmes ne sont pas insen-
sibles , ce feu que la Natu-
re y cache , c'est l'Amour
qu'elle y allume. L'aimant
cherit le fer , il le cherche
par son mouuement ; il
l'embrasse avecque son re-
pos ; ses inquietudes mar-
quent son desir , ses lan-
gueurs son extase. Les plus
stupides animaux ressen-
tent des sympathies qui
les forcēt d'aymer : le Cro-
codile n'a-t'il pas le petit
Trochile pour amy ; quoy
qu'il naisse pour la ruine
commune des autres bru-
tes , il semble ne nuire que

pour ses delices. Ne parlons que de ceux qui ont inclination pour l'homme, tous les Animaux le craignent, ils ne l'ayment pas tous. Depuis la premiere querelle qu'Adam eut avecque le serpent, sa haine se rend hereditaire à sa posterité, qui persecute la nostre. Mais nous auons des Protecteurs; le Lezard ne souffre pas que cet ennemy nous surprenne vne seconde fois; s'il voit que nous soyons endormis; & que nostre sommeil fauorise le dessein de ce traistre, il nous esueille,

passant sur nostre visage
iufqu'à ce que nous foyons
en garde. Pour recom-
pence de son seruice il ne
pretend que la liberté de
nous regarder ; il le fait
aussi long temps qu'il nous
peut fuiure dans nostre
chemin : son regard obli-
que ne declare pas moins
son amour que son respect.
Ie laisse aux Naturalistes le
soin de nous apprendre ces
amitez ; ie me contente
d'vne remarque qui nous
descouure vn secret de la
prouidence de Dieu à no-
stre esgard. De tous les A-
nimaux , ceux qui nous

ayment ont inimitié avec-
que ceux qui nous perfe-
cutent. Le Cheual a l'Ours
en auersion , parce qu'il
nous hait. L'Elephant cō-
bat le Dragon , qui nous
deuore ; L'Aigle a la mes-
me ardeur & la mesme de-
fense pour l'homme. Le
Chien oste la vie au Loup,
qui nous oste la voix ; par
la mort il l'empesche de
nous faire le mal , dont il
nous empesche de nous
plaindre par son regard.
Ce prouerbe est connu : le
Loup ma veu le premier.
Pas vn des Animaux n'es-
gale la passion du Daū-

phin, il nous protege contre le Crocodile, qui nous persecute de ses larmes & de ses souspirs. Ce monstre n'a qu'un endroit par où il puisse mourir, c'est amy le trouue, se haussant du fond de l'eau avecque vigueur il luy enfonce sous le ventre le dard qu'il porte sur le dos. Sans doute ces inclinations des brutes sont des presens que nous deuons à la bonté de Dieu, qui les pousse à nous cherir, pour les obliger à nous defendre. Mais certes toutes nos amitez ne viennent pas du Ciel, puis

qu'il en est qui l'offencent,
& qu'elles ne preuiennent
pas toutes le iugement li-
bre des objets où elles s'at-
tachent.

XXXV.
Origine ve-
ritable de
l'Amour &
de l'Ami-
tié.

Parlons donc de la Beau-
té, qui est la grace du
corps, de la mesme façon
que de la grace, qui est la
beauté de l'ame. Sans dou-
te l'Amour est vn de ses
enfans; mais comme la
grace n'est efficace sur nos
volontez, que par vne cer-
taine conformité de son
attrait avecque nostre hu-
meur; de mesme la beau-
té n'a point de force sur
nos cœurs, que par la sym-

pathie qu'on trouue entre la personne qui ayme & celle qui est aymée. L'Amour naist de la beauté, mais de la beauté conforme & conuenable à celuy dans qui la beauté fait naistre l'Amour. La plus grande lumiere n'est pas celle par qui nous voyons; si elle est excessiue elle est dangereuse: il faut qu'elle ait proportion avecque la puissance qu'elle ayde, & l'objet qu'elle montre; autrement son esclat esbloüit la veüe, & luy cache son objet. La beauté est à l'égard du cœur, ce que la

lumiere est à l'œil : iamaïs nous n'aymons que celle qui nous est proportionnée; toute proportion suppose l'égalité, ie ne dis pas de condition & de fortune, mais d'age, d'humeur, d'inclinations & de qualitez. Vn ieune hōme n'ayme pas ordinairement vn vieillard, le melancolique vn colere, le genereux vn lasche.

XXXVI.

S'il peut y
auoir Am-
tié entre
l'homme &
la femme.

Cette secrete égalité & cette ressemblance inuisible est tellemēt necessaire à l'Amour, que quelques Sauvages ne veulent pas qu'on puisse trouuer vne

veritable amitié entre l'homme & la femme. Pour estre capable d'aymer il faut estre iudicieux, constant, genereux & liberal; le iugement choisit les objets avecque deliberation, la constance nous y attache avecque fermeté, la generosité nous en assure sans soupçon, & la liberalité les gaigne sans resistance. La femme est bigearre à vouloir & ne vouloir pas la mesme chose, qu'elle veut & ne veut pas; son goust vacille, & doute de ce qui est bon; son esprit est volage, & ne s'arreste

iamais à ce qu'il a choisi ;
la défiance luy donne continuellement des ombres de la personne qu'elle chérit , son avarice soustrait la nourriture à son amour ; ses honteuses espargnes luy ostent les dons & les presens, qui l'entretiennent. Veritablement il n'est rien de plus contraire à la parfaite amitié, qu'une humeur bigearre, qu'une attache coulante, qu'une solitude ombrageuse ; il faut que la main s'ouvre, aussi-tost que le cœur se dilate. Si la femme auoit ces vices , elle seroit aussi

peu aymable qu'aymante;
mais prenons garde que
ceux qui les accusent, ne
les calomnient. Souuent
on blasme son ennemy du
defaut, qu'on luy desire.
Vn sot qui ne peut se fai-
re confiderer, a tousiours
assez de raison pour se fai-
re coire qu'il est confide-
rable; il ayme mieux at-
tribuer son imperfection
aux autres, que la recon-
noistre en sa personne. E-
xaminons sans passion si la
femme ne peut aymmer.

Ne la soustenons pas ca-
pable d'affection, parce
qu'elle est sujete à beau-

xxxvii.

La femme
n'ayme pas
l'hōme, par

ce qu'elle a
besoin de
luy.

coup de souffrances: ce se-
roit luy accorder vne ami-
tié de lierre, qui embras-
se la muraille, qui le sou-
stient. Vouloir que la fem-
me soit pleine de defaux,
dont elle cherche le reme-
de dans l'homme, c'est
vouloir que l'homme soit
Medecin: que pour les ne-
cessitez du corps & pour
les biens de l'ame elle ait
besoin de nous; qu'el-
le ne puisse viure sans no-
stre trauail; qu'elle ne doi-
ue bien viure que par no-
stre conseil, auoüerons-
nous pourtant si elle nous
ayme, qu'elle recompense

nostre seruice, auoüerons
nous qu'elle nous traite en
manoeuvres, & nous ren-
de vn salaire plustost qu'un
hommage? Cette opinion
qui semble declarer l'hom-
me maistre & protecteur
de ce moindre sexe, le dit
son esclau & son valet;
que la publier necessiteu-
se, c'est l'obliger en nostre
faueur, & vouloir en l'ex-
cusant d'un peu d'imper-
fection que nous ayons
beaucoup de vertu. Ari-
stote fait vn assez mauuis
Eloge de la femme, quand
il la compare à la matiere
qui desire l'ynion de sa for-

me , pour appuyer sa foiblesse , & pour remplir ses defaux ; c'est (comme i'ay dit) l'offencer à nostre prejudice , & la falir d'un reproche pour nous charger de mespris.

XXXVIII.

La femme
est plus capable d'Amour que
l'homme.

On ne peut donner de plus nobles causes à l'Amitié des femmes , que de les prendre dans nostre merite ; on luy en peut donner qui leur soient plus auantageuses , les marquant dans leur vertu. Si la femme ne cherit l'homme qu'à raison des rares qualitez qu'il possede, elle est iuste ; si elle l'ayme à cause de sa

propre bonté, elle est loüable. Il y a plus d'avantage de meriter la loüange que de rendre la iustice; parce qu'il n'y a que les gens de bien qui soient loüables, & que les demons mesmes peuuent estre iustes. Les femmes sōt capables d'aymer, puis qu'elles ont aymé; elles en sont plus capables que l'homme, puis qu'elles ont plus aymé que l'homme. Sainte Paulle cherissoit Saint Ierome, dont elle estoit cherie, Sainte Tecle a plus aymé saint Paul, qu'il ne l'aymoit. Les Lions & les

Tygres qui la vouloient deuorer , ne l'ont peu diuertir ; les brasiers qui ont tafché de la reduire en cendres , n'ont fait que l'allumer en flammes. Voicy la raison de cét auantage : les femmes font plus tendres que les hommes, donc elles font plus susceptibles d'impreffion ; elles font moins dissipées & répandues, donc elles font plus capables de focieté & d'union ; elles font plus vertueufes , donc elles font moins fujetes à la perfidie. Elles ont de la tendrefse pour receuoir impreffion,
de la

de la fermeté pour la retenir ; leur facilité à s'unir ne les dispose point à se dissoudre ; la vertu les attache, où l'inclination les attire. Je ne sçay d'où vient qu'on les accuse d'inconstance, puis qu'elles sont plus difficiles à gagner, & à perdre que nous : peu de choses les corrompent, quand on les sollicite ; rien ne les diuertit, quand elles se donnent. Je ne parle pas au blasme de leur sexe, si i'accorde qu'il a plus de fermeté mesme dans le vice que le nostre ; parce que d'ailleurs ie soustiens que

la femme s'y attache plus difficilement que l'homme. Elle tient des demons, que son choix est invariable; des Anges, qu'il est iudicieux. Pour vne qui s'abandonne au mal, mille s'appliquent au bien. Considerons icy la constance de son affection, sans en examiner la iustice; voyõs sa durée sans en chercher l'innocence. C'est assez, qu'elle soit incapable de varier, pour dire qu'elle ne l'est pas d'aymer. Qu'on me trouue vne plus ardente & plus ferme amitié que celle d'Eloise à l'endroit

d'Abailard? Qu'on me die
ce qui se peut ajouster à
cette protestation de son
amour, lors mesme qu'il
cōmença d'estre tout pur?
I'ateste le Ciel & la Terre,
si le Dieu que j'adore n'e-
stoit offencé du commer-
ce que ie quitte, qu'Eloise
aymeroit mieux estre l'es-
clauue d'Abailard que la
Reine de l'Vniuers: le par-
le avecque timidité, i'ay-
merois mieux estre sa mai-
stresse que la femme d'un
Empereur. Ne t'offence
pas de cette preference,
mon cher Amy, tout m'est
beaucoup moins qu'A-

baillard , Dieu seul , plus que luy seul. Il faut quelque chose d'infini pour obliger mon cœur à ce divorce; ie me trôpe, ce Dieu mesme qui est infini, m'oblige de l'aymer sans fin.

XXXIX.

L'Amitié de
l'homme &
de la femme
n'est pas
sans peril.

Si l'Amitié entre personnes de different sexe estoit criminelle, les Saints l'auroient fuyé; si elle n'estoit dangereuse, ils ne l'auroient pas descriée. Saint Chrysostome a des tendresses pour s'exprimer à son Olympia, qui marquent qu'il ne haïssoit pas toutes les femmes; Saint Augustin a des termes qui

declarent bien , qu'il les
faut toutes apprehender.
I'auouë qu'on peut mar-
cher auprès de ce piege,
sans s'y prendre; qu'on ap-
proche quelquefois de cét
écueil, sans s'y échoüer, &
qu'on ne perit pas tous-
jours dans cét agreable
naufrage. Mais après a-
voir veu Samson dormir
& mourir dans le sein de
Dalila; après que Daud a
trahi ses plus fideles Ser-
uiteurs , & que son fils a
quitté Dieu pour vne E-
gyptienne, on peut crain-
dre que ce commerce ne
soit aussi perilleux qu'il est

doux. Combien voit-on de sceptres brisez & de palmes flaiſtries parmy les fuſeaux & les quenouïlles ? Hercule n'a peu defendre d'une femme cette maſſue qui auoit ruiné tous les Monſtres de la Nature. Au commencement on ne ſe propoſe rien qui ne ſoit innocent ; à la fin on reconnoiſt que la chair acheue ce que l'eſprit auoit commencé. Adam ſeroit encore innocent , ſ'il n'auoit eſté amoureux : c'eſt le flambeau de l'Amour qui a fait le premier embrasement du Monde ; il

brusle mefme les chofes
confacrées ; il ne difcerne
pas le faint du prophane,
ou parce qu'il eft aueugle,
ou parce qu'il eft impie.
Cét efprit qui n'eft qu'a-
mour, dit pour nous ren-
dre l'Amour fufpect , que
l'injuftice de l'hōme vaut
mieux que la probité de
la femme ; ce n'eft pas que
Dieu foit moins honoré
de fa vertu que de la no-
ftre, c'eft que nous en fom-
mes pluftoft corrompus.
On ne fe deffend pas fans
peine d'un ennemy , qui
nous bleffe avec plaifir ; on
ne repouffe que foiblement

vne main , que nous ay-
dons à nous frapper. Le
sel se refout en eau auprès
de l'eau ; parce qu'il en est
composé ; pour cette rai-
son saint Thomas fuit l'ap-
proche de sa mere : l'hom-
me a moins de douceur
que la femme pour nous
attirer , plus d'austerité
pour nous rebuter. Je ne
sçay si nous ne pensons
point qu'il y eust de la
honte à vaincre vn aduer-
saire , qui ne sçauroit resi-
ster. Voicy vne autre rai-
son de leur force & de no-
stre foiblesse : l'homme est
imparfait depuis que la

femme est née de sa coste;
il croit s'acheuer, quand
il s'y reünit: l'Amour pro-
duit l'Amitié, souuent cet-
te fille enfante son pere.

A peine Ionathas eut
ouy que Daudid déchiroit
des Lions & des Ours; à
peine eut il veu qu'il ve-
noit de tuer vn Geant, que
son esprit fut rauy de l'ad-
miration de sa valeur, &
son cœur charmé de l'A-
mour de sa personne. Saül
ne put souffrir les loüan-
ges qu'on luy donnoit, par
ce qu'il ne les pouuoit me-
riter. C'est vne cause bien
equiuoque que la vertu,

X L.

D'où vient
que l'estime
produit la
haine &
l'amour.

dans l'homme de bien elle produit l'amour, dans le vicieux la haine. Cela n'arriue-t'il point de la diuersité des fujets où se reçoit son estime qui est son germe? Il semble que non; vn mauuais fol altere bien la plante qu'il nourrit, mais il ne change pas entierement son fruit: vne poire deuiët fauuage dans vne haye, elle ne s'y fait iamais nefle ou fenelle. Quelque mauuais que soit vn esprit, il ne deuroit pas faire degenerer l'amour de la vertu en haine; passe qu'il en fist vn amour

vicieux; il luy laisseroit sa nature, il ne luy osteroit que son merite. Disons donc que le meschant ne peut aymer la vertu, d'autant qu'elle le condamne; qu'il n'en peut souffrir la loüange, parce qu'elle le descrie.

L'excellence & le merite ont deux capitaux ennemis. Le meschant ne peut voir vne grande vertu sans enuie, il ne la peut connoistre sans crainte: aussi-tost qu'elle frappe son œil, elle blesse son cœur. Le dépit de luy estre inferieur, luy sugge-

XLI.

La crainte
& l'enuie
persecutent
la vertu.

re les moyens de la persecuter ; la croyance de ne la pouuoir destruire, fournit les motifs de la craindre. Il ne la voit grande, que pour se mesurer & paroistre petit ; il ne la croit puissante, que pour luy nuire & le trauerser. Sa propre malice l'oblige de iuger de l'intention d'autrui par la sienne. Il sçait que l'action ne s'échauffe qu'entre les contraires ; il confesse qu'il n'a rien de semblable à l'homme de bien ; sa timidité luy persuade d'un autre tout le mal qu'il voudroit

ou le vray Amy. 141

pouuoir faire. Voyez la difference du Pere & du Fils: Saül ne peut souffrir qu'on louë David, Ionathas ne le peut assez louer: Saül veut qu'on le redoute, Ionathas qu'on l'ayme. Quand on chante que ce Berger a tué dix mille hommes en un Geant, le pere creue de rage, le fils triomphe d'aise,

Ces deux passions sont sœurs, puis qu'elles naissent toutes deux de la vertu; elles ne sont pas jumelles, puis que l'enuie cesse, où la crainte commence. Mais certes la cadette vaut moins que l'aînée.

XLII.

La crainte est plus redoutable que l'enuie.

née ; personne n'est en-
uieux de nostre grandeur,
qu'il ne l'estime ; elle ne fe-
roit pas l'objet de sa jalou-
sie, si elle ne l'estoit de son
admiration. De sorte que
cét outrage nous oblige,
entant qu'il nous declare
possesseurs de la vertu ; il
nous honnore puis qu'il
croit nostre possession ex-
cellente. Au contraire la
crainte qui nous regarde
nous offence, parce qu'elle
nous suppose capables
de faire le mal, qu'elle ap-
prehende. On ne craint
que celuy dont on redou-
te le pouuoir ; on n'enuie

que celuy dont on recon-
noist le merite. Pour vne
autre raison la crainte est
pire que l'enuie ; en fin
l'enuie diminuë quand la
vertu s'augmente, la crain-
te croist avecque elle : auf-
si-tost que nous commen-
çons de ne pouuoir nous
comparer , nous cessons
d'estre jaloux ; plus nous
connoissons la grandeur,
plus nous la craignons. Les
eaux de la mer surpassent
quelquefois les plus hauts
rochers , parce que les ro-
chers ne suiuent pas leur
flux, iamais elles ne s'esle-
uent au dessus des vais-

seaux ; d'autant que les vaisseaux montent avecque leur deluge. L'Enuie est vn écueil où la vertu se brise ; la crainte vn esquif qui flotte & qui tremble sous elle : l'écueil se laisse cacher , quand la mer monte ; l'esquif s'esleue, parce qu'il l'a fuit. Je veux dire que l'heroïque Vertu surmonte l'Enuie & produit la crainte. Ce qui diminue la premiere , augmente la seconde : de la mesme façon que le flot qui couure le rocher, esleue le vaisseau.

XLIII.
Il est plus

Chose estrange, que la
crainte

crainte se fasse plus crain-
dre que la force mesme, &
que nous ayons moins à
nous parer du courage
que de la pusillanimité : en
voicy les raisons. La crain-
te qui est foible, oste la
défiance ; la force qui est
genereuse, la donne. Qui
se défie, se defend ; qui se
prepare contre les atta-
ques d'un Aduersaire les
repousse ; qui mesprise son
effort, s'expose à sa ruse.
Iamais vn hōme de cœur
ne surprend vn ennemy,
iamais il ne dérobe vne
victoire ; il ayme mieux
estre vaincu sans deshōn-

difficile de
se defendre
du foible
que du fort.

neur, que de vraincre avec
auantage. Le Soleil voit
toutes les entreprises ; le
courage luy persuade, que
la cause de son ressentiment
estant iuste , le dessein
de sa vengeance sera
heureux : Il croit que le
Ciel le fait iuge d'une injure,
qu'il defend ; & qu'il
a Dieu pour second dans
vn combat que la raison
luy commande. Au contraire
celuy qui connoist
sa foiblesse , appelle tout
ce qu'il y a de lasche à son
secours ; la fraude, la trahison,
le poignard & le poison
sont les confidens

de son secret & les compagnons de sa guerre. Il attaque, quand il n'a point de resistance; il triomphe, lors qu'il ne trouue pas mesme le soupçon en garde. Iugez donc qui l'on doit le plus redouter ou le foible ou le fort.

Jonathas ne s'attache pas plus tost d'inclination à David, qu'il luy donne sa robe & son manteau. Nos habits ne peuuent tenir que nous, n'estans faits que pour nous: Amour que tu es ingenieux, tu les donnes à nostre Amy, qui est vn autre nous mesme. La

XLIV.
III Partie.
Qualitez
du vray
Amy.

mere de Darius ne se mé-
prit pas , quand elle prit
Hephestion pour Alexan-
dre ; ce Prince vouloit que
son fauory fust vestu com-
me luy , puis qu'il estoit
presque luy. Ceux que
nous cherissons , ont nos
habitudes ; pour nous res-
sembler tout à fait , qu'ils
se parent de nos habits.
Les habitudes de l'esprit
sont les habits de l'ame ;
les habits de la chair les
habitudes du corps. *Io-
nathas ajouste à ce present
son espée.* Nos armes sont la
deffence de nostre vie ; la
vie de nostre Amy est à

nous ; nous ne deuons pas moins auoir d'armes pour luy que pour nous , puis que s'il est le parfait Amy, il n'est pas moins nous que nous mesmes. Mais pourquoy donner l'habit & l'épée ? pour montrer par ce qui est à nous plus que toutes choses , qu'il n'en faut épargner aucune à l'Amy.

L'Amour fait tousiours du bien à son objet , iamaïs il ne luy en demande : donner pour receuoir c'est mettre ses faueurs à frais , & les prester à vfure. Mais si i'accuse celuy qui seme , afin de recueillir ; ie

XLV.
Le vray Amy est liberal.

condamne celuy qui retient sa semance, de crainte de la perdre. Vn homme qui se donne à vn autre, n'a plus rien à luy ménager; s'il luy épargne son bien, il reprend son cœur. Les presens ne sont pas la cause de l'amour, ouy bien sa preuue & sa nourriture. Celuy qui dit qu'il ayme & qu'il serre la main, ouure la bouche pour se declarer menteur. Aymen c'est vouloir du bien, qui ne le fait quand il peut auoüer qu'il ne le veut pas, quand il le doit: il se confesse sans bienveillance,

puis qu'il n'a point de bon
effet. Pourquoi peint-on
l'Amour nud, sinon parce
qu'il se dépouille? Le bien-
fait est le truchement du
cœur, luy seul l'interpre-
te, luy seul l'exprime. Qui
ayme, s'abandonne à ceux
qu'il ayme; s'il leur refuse
quelque chose, il devient
propriétaire de soy-mes-
me. Dieu donne tout vn
Monde à l'homme pour
se faire aymen; ce feroit
peu à vn homme d'en don-
ner mille pour meriter
nostre amour; puis que
mille mondes ne le font
pas égal à Dieu.

XLVI.
Vn Amy
doit faire
beaucoup
de bien, en
recevoir
peu.

Je louë ceux qui font
tout le bien qu'ils doiuent
à leurs Ams, i'estime ces
Amis qui en reçoient le
moins qu'ils peuuent. Vn
generoux cœur ne se scau-
roit assez vendre, qu'il se
donne donc gratuitement:
on se doit plus deffendre
d'un bien-fait que d'une
injure, parce qu'il y a de
la gloire à la pardonner, &
de la honte à le souffrir.
Vn Amy qui me charge
de faueurs, me charge de
confusion; ie crains de luy
dire que ie l'ayme s'il peut
voir que ie regarde sa
main. Pour aymer pure-

ment, ie ne veux rien trouver d'aymable à l'entour de celuy que i'ayme. L'Amour est vray, quand il n'est plus suspect; tandis qu'il se peut attribuer aux effets de l'Amitié, i'apprehende qu'on ne le refuse à l'Amitié. Dieu fait toujours du bien à ses Amis, ses Amis s'en plaignent quelquefois; raison, ils ne cherchent que luy.

Qu'un Amy se deffende du bien-fait, qu'il attaque par le bien-fait; il y a de la gloire à vaincre dans ce combat, du malheur à y succomber. C'est

XLVII.
Celuy qui
donne est
l'obligé,
non pas
celuy qui
reçoit.

vne erreur de croire que
celuy qui donne , oblige
celuy qui reçoit, il s'obli-
ge soy-mesme. Voyons ce
que l'un fait , voyons ce
que l'autre souffre. Celuy
qui donne ouure sa bour-
se, celuy qui reçoit ouure
son cœur : le premier ex-
pose son argent, le second
sa vie. Vous me faites du
bien , louiez vostre fortu-
ne, non pas vostre coura-
ge ; peut-estre que ie le
dois à vostre abondance
plustost qu'à vostre bonté.
Si vous auiez peu , ie n'au-
rois rien ; vous ne vous
communiquez pas , vous

vous deschargez : on acquiert vn homme, quand on luy fait du bien ; parce qu'il ne faut qu'un peu de mépris pour le donner, & qu'il faut beaucoup d'amour pour se donner soy-mesme. Vn Philosophe a le courage de ietter ses richesses dans la mer, où il les pert ; vn Amy apprehendrait-il de les mettre dans le sein d'une personne, où il les conserue ? Qui preste à son Amy, se fait vn thresor ; il s'en fait deux ; l'un dans sa main, où il cache son argent ; l'autre dans son cœur, où il pro-

duit la gratitude : il y'a de la gloire à donner , il y a donc du plaisir ; puis que tout ce qui nous est glorieux , nous est agreable. Il a de la peine à receuoir, il y a donc de la honte; puis que tout ce qui nous afflige , punit vn crime ou declare nostre misere. Et partant que Ionathas sçache qu'il s'oblige , quand il soulage Daud. L'auarice craint vne perte, quand il fait vn present; le magnifique croit faire des conquestes: Donc soit que l'on prenne, ou que l'on donne, qu'on se souuienne avec-

que Pompée de donner
sans orgueil , & de rece-
voir avecque dignité, puis
que celuy qui reçoit obli-
ge celuy qui donne.

Charixene & Arethée
le iugerent ainsi. Eudami-
das leur pauvre & leur par-
fait Amy prest de rendre
l'esprit , regarde quel té-
moignage il leur peut lais-
ser de son amour. Il estoit
chargé de deux person-
nes fort vtilles, d'une mere
vieille & infirme , d'une
fille ieune & delicate ; il
appelle la iustice , il fait
son testament ; le voicy.
Il donne ma mere à Arc-

XLVIII.
Testament
d'Eudami-
das.

thée, & ma fille à Charixene ; celuy-là aura soin de nourrir & d'enseuelir, celuy-cy de marier & de dotter. Et au cas que l'un ou l'autre meure, ie les substitué toutes deux à celuy qui suruiura. Vn foible Amy se moqueroit de cét heritage, vn lasche y renonceroit. Charixene & Arethée approuuent la derniere volonté d'Eudamidas ; ils trouuent cette charge aussi douce que celle d'une couronne, chacun d'eux se louë de sa bonne fortune, vn seul en ioüit. Charixene meurt,

& laisse la fille de son Amy
à Arethée ; tout glorieux
d'une si précieuse succe-
sion il ne rend pas moins
d'honneur au tombeau de
sa mere adoptive qu'à ce-
luy de sa mere naturelle ;
il donne autant en maria-
ge à la fille de son amy,
qu'à la fille de sa chair. Il
leur partage également
sa maison, parce qu'il leur
partage également son
cœur. Qu'on ne parle
point de ces simulacres d'a-
mitié qui se plaignent d'e-
stre importunez, & qui ne
veulent avoir que d'heu-
reux Amis. On me fait ou-

XIX
Il ne faut
pas se plaindre
d'importunez

trage, quand on me fait du bien à regret; puis que le deplaisir qu'on a de nous donner, nous publie, indignes de receuoir. Vn Amy tiede me glace d'auantage qu'un Amy froid, parce qu'on s'échauffe quelquefois par antiperistase. *Je deteste Nabal, qui mesprise David; ie reuere Ionathas, qui l'assiste. Il l'honore de son amitié, sans chercher son service; son ame se cole à son ame, non pas à sa bouche.*

XLIX.

Il ne faut
pas rejeter
opiniastre-

Qui refuse les presens d'un Amy sans inciuilité, acquiert de la louange; qui les

les rejette avecque mes-
pris, merite du blasme. V-

ment les
bien-faits
d'un Amy.

ne trop grande facilité à
recevoir, nous fait croire
intéressés; une trop im-
portune constance à rési-
ster, nous déclare super-
bes. Ceux qui craignent
de recevoir, craignent de
s'obliger; ceux qui se de-
fendent de l'obligation,
n'approuvent pas la grati-
tude; ils veulent être libres.
Cette disposition ruine l'a-
mitié, puis que son pro-
pre effet est de nous ôter
à nous mêmes, pour nous
donner à nostre Amy. Si
le bien-fait est une chaif-

ne , qui nous attache à la
personne d'où il vient , ie
me resioüis de ne pouuoir
eschapper , ie triomphe de
me voir esclaué. Quand
on prend , on se lie ; donc
plus on prend , & moins
reste-t'il de franchise. Que
ie ferois glorieux de n'e-
stre plus à moy , de n'a-
uoir pas vn mouuement
qui me fust libre , pour-
ueu que ie fusse tout à mon
Amy, & que ma contrain-
te vint de mon attache à
sa personne. Dire à vn A-
my donnez moy , c'est luy
dire ajoustez encore vn
noeud aux liens qui me

ferrent ; c'est luy dire , ie ne veux pas fuir , la liberte m'est odieuse. Celuy qui en vse de la forte , gagne plus qu'il ne perd , parce qu'il se reprand , ou il se perd. A mesure qu'il se donne , il se recoit ; puis que l'Amy se dōnant reciproquement avecque tout ce qui luy appartient , rien n'estant plus à luy que cēt autre luy-mesme , qui s'est offert , il se retrouue en la personne de son Amy & dans la sienne. Ainsi son domaine s'accroist , & sa fortune deuient plus grande , d'autant qu'il se mul-

tiplie par cét artifice , & deuient le double de ce qu'il estoit. En tout cecy rien ne se fait au prejudice de l'Amy , puis qu'il a en nous tout ce que nous trouuons en luy. Encore luy faisons nous seruice d'une autre façon ; n'est ce point l'obliger , que le supposer genereux : qui craint de luy demander , le croit impuissant ou auare. Ces deux outrages l'offencent également , puis que l'un & l'autre ruinent l'amour , qui est puissant & liberal. Mais il ne faut pas importuner son Amy ; ie main-

ou le vray Amy. 165

tiens qu'on ne le peut importuner: s'il ayme, il souffre de ne rien donner; s'il souffre en donnant, il n'ayme pas. Donc on ne peut importuner vn Amy, puis que celuy qu'on importune ne merite point ce glorieux nom. Quand ce que nous desirons de nostre Amy, est proportionné à son pouuoir, nous le devons croire conforme à son desir. *Ionathas conjure David, qu'il ait soin de sa famille, quand il sera Roy.* Je condamnerois sa priere, s'il ne le faisoit Roy: en luy demandant cette gra-

ce, il le souhaite heureux.
Recourez-vous avecque
timidité à celuy qui vous
ayme, vous l'offencez,
vous vous offensez vous-
mesme; vous l'offencez,
parce que vous doutez de
sa bonté; vous-mesme,
parce que vous l'instruisez
à se défier de vos offres.
Qui apprehende de de-
mander, auertit les autres
de ne rien attendre de luy;
par sa crainte il oste la con-
fiance & defend d'esperer,
montrant qu'il n'a point
d'esperance.

L.
Qui pro-
met trop,

Receuons le bien-fait
avecque gratitude, pre-

sentons celuy que nous ne donne
voulons faire sans vanité. que des pa-
rolles.

Je me défie de ces magni-
fiques , qui promettent
beaucoup & souuent ; si
l'effet ne deuance la paro-
le , la parole me fait dou-
ter de l'effet : pour l'ordi-
naire vn grand promet-
teur n'est pas vn petit men-
teur. Qui ne riroit de cét
Extrauagant, qui desiroit
d'estre cheual pour por-
ter son Amy , quand il le
sceut en carosse ; & qui le
lendemain luy refusa son
asne, le voyant aller de pié.
Vn homme qui est tout de
cœur, n'a point de langue ;

s'il parle, c'est de la main.
On peut tromper, quand
on promet, puis que l'on
peut mentir; on ne trom-
pe pas quand on donne,
puis qu'on donne ce qu'on
n'a pas promis. Quel'excez
& l'hyperbole soit tous-
jours dans les effets, i jamais
dans les paroles : espar-
gnons nostre bouche, non
pas nostre bourse. Je serois
honteux d'offrir ce que ie
possede à mon Amy, par-
ce que ie serois marri de
posseder quelque chose
qu'il ne peut prendre sans
le demander. Si l'on croit
qu'il demande avecque

crainte, qu'on se condamne d'avarice; si nous n'estions tenans, il ne seroit pas timide: qui croit nous obliger en prenant, prend avec assurance. La retenue d'autrui naist de la nostre; mais il y a cette difference entre la mere & la fille, que celle-là est infame, celle-cy iudicieuse. Il y a de la honte à craindre qu'on nous importune; de la discretion à ne pas importuner, quand on nous tesmoigne de le craindre. Celuy qui nous donne sans peine, nous oblige de recevoir sans regret.

LI.
Estrange li-
beralite des
Amis.

Le vrai Amy ne ména-
ge pas ses biens , non pas
mesme sa vie. Le cœur est
vne des plus petites par-
ties de l'homme , il traïsne
pourtant tout l'homme où
il va : il en est le maistre,
il en est le prodigue. C'est
luy qui fait courre les piez,
quand il veut; luy qui don-
ne le mouuemēt à la main,
lors qu'il luy plaist. Tan-
tost nous sommes agiles,
tantost perclus selon qu'il
le desire ; mais certes no-
stre agitation & nostre re-
pos n'ont que le mesme
principe ; l'Amour est la
cause de ces effets equivo-

ques. Je ne sçay d'où vient qu'on appelle les personnes que nous aymons, nos yeux. N'est-ce point que l'œil estant la source des plus sensibles plaisirs de l'Ame, rien ne nous exprime mieux l'estime que nous faisons de nos chers Amis; que de les comparer à ce que nous possédons de plus cher. Peut-estre que comme il n'y a point de beauté pour nous dans le Monde, si nous n'auons des yeux; de mesme nous ne voyons rien d'aymable, si nous ne voyons ces aytables moi-

tiez de nos personnes: nous sommes mutilez, si nous ne sommes auprès de ce qui nous acheue. Qu'on en die ce qu'on voudra, cette façon de parler ne declare pas l'ardeur de celuy qui a de l'amour, puis que les yeux ne luy font rien à l'esgard de son amour. Je doute si nostre siecle a des exemples d'une parfaite amitié, mais ie sçay bien que la Scythie, d'où l'on veut que la cruauté soit originaire, a jadis nourri vn homme qui a perdu la veüe pour recouurer son Amy. Vn

Prince plus barbare que les Barbares ayant pris Amizoque en bataille , mit sa rançon au prix de deux yeux. A peine Dandamis son intime le sceut , qu'il s'escria ; que n'en ay-je dix mille , i'aurois moins de douleur de les arracher tous , que ie ne souffre de honte d'en pouuoir donner si peu. Il ne prend point de loisir pour examiner si l'on tente sa fidelité , il se fait aveugle pour estre sauueur ; il court à tâtons au Tyran d'Amizoque , & sans autre conduite que ce petit Dieu , qui

n'a point d'yeux, il en consacre deux à son amour. Ce Scythe ne pouuoit-il pas nommer son Amy ses yeux, n'en ayant plus d'autres que les siens.

LII.

Le secours
de l'Amitié
doit estre
prompt.

Mais si l'Amitié veut estre tout à fait magnifique, qu'elle soit prompte; dans l'occurrence d'une necessité qui prend le loisir de deliberer, prend du temps pour se raffroidir. Lors qu'on apporte tant de discretion à nous assister, on ne pretend pas de nous seruir, ouy bien de nous obliger. Faire vne faueur auecque tant de pré-

cautions & de delais, c'est
chercher vn honnestes pre-
texte pour le refuser; c'est
la vouloir mettre où elle
ne se perde pas; c'est la
vendre à la patience de ce-
lui qui l'attend. Quand vn
Amy permet qu'on luy
demande secours, il veut
qu'on remarque son affe-
ction; quand il souffre
qu'on la sollicite, il pre-
tend qu'on l'achette. Ce-
lui qui ayme parfaitemēt,
va au deuant des besoins
de celui qu'il ayme; il n'i-
gnore pas que la pauureté
est honteuse, & qu'elle
choisit plustost de gemir

en secret, que de prier en public. Il sçait quelque confiance qu'on puisse avoir, qu'il faut rougir, quand il faut demander; qu'un cœur genereux est à la gefne, quand il est dans la necessité. En vn mot il sçait qu'il y a quelquefois moins de peine à souffrir, qu'à parler. Il n'est pas de la misere comme des autres charges, celui qui la porte courageusement s'élève au dessus d'elle; celui qui demande d'en estre deschargé, confesse qu'il y succombe. Mais que peut pretendre outre ce que
i'ay

j'ay dit, cét impitoyable
qui veut qu'on pleure à sa
porte; sinon que dans le
temps qu'on laisse venir le
bien-fait, on remarque
l'endroit d'où il vient. Ce
procedé est lasche, puis
qu'il oste plus qu'il ne don-
ne: l'Amour rend les A-
mis esgaux, il fait que le
Pauvre & le Riche ont la
mesme fortune; que le
Puissant n'est pas plus ac-
commodé que le Foible,
dautant que la charité met
en commun, ce que la iu-
stice rend propre. Donc
obliger vn Amy à deman-
der, c'est le faire d'eschoir

du droit qu'il a de prendre ; c'est le bannir de chez luy , ne permettant pas qu'il y commande : parlons encore plus clairement , c'est luy raver la qualité d'Amy. L'Amitié est vne iustice particuliere , qui donne droit sur les biens de ceux que nous aymons ; qui possède , a liberté de prendre sans demander ; qui demande , avoüe qu'il ne possède pas. Espargnons donc à nos Amis la peine , espargnons leur la honte de nous importuner ; qui reçoit ce qu'il poursuit par ses lar-

mes & ses prieres, ne prend pas vn bien-fait, il l'arrache. Il faut imiter la Terre en ce qu'elle rend le centuple de ce qu'on luy a presté; mais on doit fuir son exemple, en ce qu'elle se laisse déchirer pour le rendre. Le Ciel nous offre vn plus beau modelle; il verse ses thresors sur nos testes sans que nous l'en prions: bien dauantage il nous les donne, lors que nos crimes l'obligent de nous les refuser.

Je parle de Dieu qui l'habite; il est le seul, qui peut parfaitement aymer; si celui qui ayme doit prom-

LIII.
Difference
du secours
de Dieu &
de celui des
hommes.

ptemēt secourir. Son pouvoir & sa bonté sont les garans de l'assistance, que le mal-heureux en attend : il ne veut pas que nous ouvrons la bouche, pour qu'il nous ouvre la main : son cœur va plus viste que nostre esprit, il a plustost fait vne grace, que nous ne l'auons pensée. Chose digne de nos admirations beaucoup plus de nos amours, il ne veut pas seulement nous promettre, parce que celui qui promet, donnera & ne donne pas encore : cēt intervalle qui est entre la pro-

messe & son acquit luy
semble trop long, ne fust-
il que d'un moment. Son
pouuoir est tousiours prest
pour donner puis qu'il est
infini ; il ne paroist pas
tousiours libre, parce qu'il
est craint. Sa bonté luy
fait cette douce violence,
qui l'empesche de delibe-
rer: aussi-tost qu'elle con-
noist le besoin, elle ordon-
ne au pouuoir de le soula-
ger. Qui ne scauroit sa
toute-puissance, pourroit
croire que Dieu se haste
de nous faire du bien, ou
parce qu'il craint que l'oc-
casion ne luy eschappe, ou

que nostre mal ne s'empire. Et neantmoins si quelqu'un pouuoit prendre du delay pour seruir son Amy, ce seroit celui-cy, que nous ne pouuons obliger d'estre nostre Amy. Quelque patience qu'il desirast de nous dans nos miseres, son retardemēt ne les peut augmenter ; quand c'est luy qui nous dit d'attendre, il commande au mal de suspendre son action. Nostre douleur se repose, non pas pour acquerir de nouuelles forces contre nostre vertu, mais pour nous donner le loisir de

connoistre l'aymable main
qui nous en deliure. Par
sa longueur il ne nous as-
siste pas seulement avec-
que soin, il le fait avec-
que profit: sa bonté trou-
ue le moyen de continuer
nostre peine sans qu'elle
nous blesse, afin que nous
en puissions triompher a-
vecque plaisir. Ce n'est pas
neantmoins son ordina-
re; l'inclination que nous
auons de nous garantir
plustost du mal, que cher-
cher la volupté, regle son
affection; il nous offre son
cœur, comme vne mere
offre son sein: elle souf-

fre, si elle differe; elle a du mal, si elle ne fait du bien à son enfant.

LIV.
Discretion
de l'Amitié
dans l'assi-
stāce qu'el-
le donne.

Si le secours de l'Amy est prompt, qu'il soit secret. Le bien-fait ressemble au musc & aux autres odeurs; qui ne les cache, dissippe leur vertu. Le mérite d'une bonne action est d'une nature fort delicate, il s'exhale, si on l'expose: aussi-tost qu'il paroist, il perit. Que ie hais cet oiseau importun, qui ne croiroit pas nous auoir donné vn œuf, s'il n'estoit vne heure à le dire. A iuger de son seruice par

ses cris on se pourroit persuader qu'il a hautement trauaillé à nostre auantage , qu'il a fait des merueilles ; ce n'est pourtant qu'un œuf. Le vrai Amy a honte de son peu de pouuoir, il couure ses faueurs, de peur qu'on ne les voye; il s' imagine que celui qui les regarde , les condamne. Il tient de l'humeur du meschant, celui-cy cache son action des tenebres , celui-là du silence. L'un fuit le reproche, l'autre la loüange ; l'un croit, si on le voit, qu'il est perdu , l'autre qu'il est payé.

Considerons les lieux où Jonathas fait du bien à Daudid ; s'il a quelque secret à luy dire , ou quelque auis à luy donner , il choisit la campagne , il y cherche de l'ombre pour mettre son amour à couvert. Le bien qu'il fait à Daudid , se desrobe tellement à Jonathas , que Jonathas ne le connoist qu'à moitié ; sa main gauche ignore ce que la droite fait. Peut - estre que la crainte l'oblige à cette conduite , & qu'il ne veut choquer personne en servant ce cher Amy. Cette

pensée offence son coura-
ge ; quand il faut repouf-
fer le mal , qu'on tasche
de luy faire , il n'y a point
de visage qu'il redoute ;
quand il luy veut faire du
bien , il apprehende son
ombre. Il souhaitteroit au
moins que sa main fust
autant invisible que son
cœur , & que l'on peut
aussi bien douter de l'un,
que soupçonner l'autre. La
main descouvre le cœur,
& par son œuvre declare
ce qu'il est ; que n'est-il é-
galement facile de cacher
la main avecque l'inten-
tion & le desir du cœur.

Personne ne verroit jamais
ce qu'un Amy fait pour
son Amy; c'est assez qu'on
sente le bien-fait, trop
qu'on le connoisse.

L V.

La misere
ne rebutte
pas l'Amy,
elle l'es-
prouue.

Cette sage conduite naist
de la generosité; mais si la
generosité cache les effets
de l'Amour, elle ne cache
jamais l'Amour: c'est un
feu qu'elle veut aussi peu
tenir secret, qu'il le peut
estre. Suiuant son inclina-
tion elle fait gloire de le
publier par tout; on ne luy
sçauroit dire, que la pro-
sperité donne la vie à l'a-
mitié; cette genereuse fil-
le auroit honte d'auoüer

des parens riches & puissans. Toute sa noblesse se prend de leur vertu, rien du tout de leur fortune. Diogene reprochoit à ce Denys, qui n'a pas moins esté le bourreau de ses Amis, que le Tyran de ses Peuples, qu'il se seruoit des hommes, comme des vases & des bouteilles. Il ne vouloit rien de vuide, son affection ne s'attachoit qu'au solide: quand vn Amy ne pouuoit plus luy donner, il craignoit d'estre obligé de luy donner. Il n'y a que trop de ces singes & de ces hypocrites

d'Amis: tandis que l'abondance se trouue dans vne maison, on les y voit; aussi tost que la pauureté y entre, elle les chasse. Vn bon potage amasse vn nombre infini de ces mousches; si on ne leur presente que de l'eau, ie veux dire, si la misere contraint la vertu de respendre des larmes sur l'estat de sa condition, elles s'enuellent. Ce Prince qui asseuroit que le coup qui l'auoit blessé, frappoit son feint Amy iusques au ventre, auoit bonne grace. Il n'y a que cette partie qui s'en ressente, & qui s'en

plaigne, parce que c'est-là le siege de son amour ; il n'est pas de la nature du veritable, qui se tient au cœur. De moy ie soupçonne toutes ces amitez, à qui la misere n'a point encore donné d'assaut ; il faut à mon avis, que l'infortune les examine, c'est leur pierre de touche. L'Austruche se nourrit des cailloux qu'on luy jette ; l'Amy des mal-heurs qui le poursuivent. Merueilleux sentiment de l'Amour ! il voudroit la personne à laquelle il s'attache heureuse, & s'il la voudroit mise-

nable. Il la voudroit heureuse, d'autant qu'il l'ayme; miserable, parce qu'il craint de regarder son bonheur. Je ne doute point que Ionathas, n'ait désiré de voir son David Monarque de l'Univers; ie croy pourtant qu'il n'eust pas désiré d'en estre connu dans cét estat, & que son sceptre & sa couronne luy eussent fait peur. Celui qui l'auoit fuiui dans les antres & les cauernes, n'auroit pas eu la hardiesse ou l'enuie de s'approcher de son throsne. Quand il le voit nud, il court pour le vestir;
rien

rien que sa misere ne le
peut attirer. *David perse-*
cuté plaist bien plus à son
cœur, que David triom-
phant.

L'exemple que ie pro-
duis peut nous instruire,
peut nous forcer à vne
semblable vertu : ie ne
crains pas de donner à la
France de moindres Mai-
stres que ceux-cy, luy don-
nant l'incomparable Pair
des Amis de nostre siecle.
VENISE ie ne t'admire
pas pour auoir fondé &
affermi des montagnes &
des rochers sur des gout-
tes d'eau : tes superbes Pa-

LVI.
Descriptiō
de Venise &
de ses mer-
ueilles.

lais qui ont ravi mes yeux,
ne charmēt pas mon cœur.
Tes ruës que le vent paue
tous les iours, où l'on mar-
che avecque les bras, &
qui suiuent ceux qui les
courent, n'arrestent pas
mon esprit. Ces thresors
infinis, qui font vn petit
bout de l'Hadriatique plus
riche que tout l'Ocean,
n'ont point fait d'impres-
sion sur moy, que ie puisse
appeller estonnement ou
desir : leur esclat a passé
comme vn esclair, & i'en
ay tant vëu, que le temps
m'a manqué pour les voir.
Tes Femmes qu'on peut

prendre pour des Deesses
ou du moins pour autant
de Reines , si la seule Ma-
jesté les compose , ont ex-
cité des mouuemens dans
mon ame , que i'ay peu
mespriser. Tes Hommes
qui sont plus qu'hommes,
si la bonne mine suffit ; O-
racles, si la sagesse ; Souue-
rains, si la dignité ; Demy-
dieux , si le merite , n'ont
pas fait que ie me sois re-
penté d'estre François. Ces
beaux Reglemens esprit
veritable qui donne la vie
à ta Republique, & qui de-
uroit animer le reste du
Monde , me laissent quel-

que liberté. Cét auguste
Senat de qui l'ancienne
Rome a esté jadis l'idée &
l'apprentissage, & qui pour-
roit estre maintenant le se-
minaire des Roys, & l'es-
cole de la Politique, m'a
contraint de douter, si ma
Patrie le premier Empire
de la Terre valloit mieux
qu'une seule ville. Venise
ce n'est pas cela que j'esti-
me: tu es de vrai le mira-
cle de l'Italie, mais ce mi-
racle en comprend vn plus
grand: ce sont deux Amis.
Leur capacité a plus d'e-
stenduë que toutes tes Pro-
uinces; ces Royaumes que

tu as , & que tu deffens à la
porte du Turc , ne sont pas
si loin que leur renommée,
qui remplit l'Vniuers. La
gloire qui les publie, sur-
passe celle, que tu as d'estre
la plus belle & la plus dura-
ble Republique du Mon-
de. Enfin ces tenebres qui
doiuent esteindre le der-
nier iour, obscurciront ta
splendeur : tu ne sçauois
tenir dans vn moindre tō-
beau que celuy de toute la
Nature, tu l'auras infailli-
blement, puis que Dieu
veut que les plus belles
choses perissent. Il est pour-
tant vray que tu ne peux

mourir toute entiere, parce que tu dois viure de l'eternité de deux de tes enfans. Ce sont ceux que j'ay nommez Amis, & que nous croyons veritablement tels, si nous en pouvons croire la veritable histoire.

LVII.
Exemple
notable d'une
ne parfaite
amitié.

Barbarigue & le Trevisan sont ces Illustres que ie propose : leur sang coule des plus nobles veines de l'Italie, mais ils ne possèdent pas tant de gloire d'avoir eu tous deux des Souverains dans leur race, que d'avoir de l'amour dans leur cœur. Leurs Ance-

stres ont donné des loix à la Republique , eux luy donnent des leçons : les Peres ont regné par leur dignité , les Enfans par leur vertu. Le merite n'a pas tousiours la fortune à sa suite, quelquefois cette aueugle jalouse de son esclat tasche de l'obscurcir, & de le faire vn objet de mespris ; mais son esclat est moins capable de s'esteindre par les tenebres , que de les dissiper. Le Treuisan n'ayant pas vn bien infini dans sa maison , l'eut bien-tost fini : l'auarice ne scauroit amasser en des siecles,

ce que la generosité respand en vn iour. Comme il se vit en estat de n'estre plus magnifique, il crut que sa Patrie n'estoit pas vn theatre pour luy; il s'en esloigne resolu de n'y plus viure, que lors qu'il y auroit vn nouveau thresor. Il le trouua dans le cœur de Barbarigue, lequel après l'auoir deschargé de toutes ses debtes, le fist son creancier vniuersel: c'estoit pour s'acquérir vn homme. Le premier de ses presens fut vne cession entiere de tout ce qu'il luy auoit presté, le moindre

de ses articles quatre mille ducats : l'Amour ne sçait pas mesnager ses faueurs, tout d'un coup il donne tout ce qu'il peut donner. Par vn contract solemnel voilà le Treuifan maistre des biens de Barbarigue, il en dispose comme il veut : on ne voit plus qu'une fortune à deux hommes. Ce n'est pas assez, le riche fait vn testament en faueur du pauvre, & veut que ses enfans despendent de sa conduite. Je ne croy pas qu'on puisse aller plus auant, si fait, si l'on va en exil. Il arriue que le Treuifan est

contraint par vn mauuais
accident de quitter sa Pa-
trie, qui pour punir les cri-
mes & respecter la nobles-
se ne chastie le desordre de
ses Nobles que d'une pro-
menade de quelques mois.
Mais qu'il est consolé,
quand il voit ce cher A-
my dans sa solitude; il ne
croit pas que Venise luy
manque en vn desert y te-
nant Barbarigue. Tout l'V-
niuers luy est moins que
ce coin de l'Esclauonie où
il possède son Amy. Il re-
mercie sa bonne fortune
de l'auoir escarté des com-
pagnies & du bruit, afin

d'en ioüir à loisir. Mais vn si grand bien ne doit pas estre pour vne seule personne ; il faut que Venise prenne part à ce beau spectacle de l'amitié. Le Treuifan veut que Barbarigue le connoisse ; il se consacre tout à ses interests ; le malheur ne luy fait point de tempestes , qu'il ne soutienne , point d'ennemis qu'il ne combatte. Pour couronner sa generosité , par vn testamēt qu'il veut estre son eternelle volonté , il prie ses parens de recevoir ses excuses , Dieu son ame , Barbarigue son

corps. Qui de tous les Amis a surmonté ceux-cy, qui de ceux-cy surmonte l'autre?

LVIII.
Comparai-
son de ces
deux Amis.

D'abord il semble que le riche a de grands avantages sur le pauvre (ainsi nomme-t'on encore ce rare couple d'Amis.) A n'en point mentir, c'est beaucoup à vn homme d'en choisir vn autre au milieu de la misere, pour en faire le plus cher objet de son affliction. Barbarique ne va point par degrez, tout d'un coup il donne tout ce qu'il possede : il ne se contente pas

de le rendre aussi heureux
que luy, s'il ne se voit aussi
mal-heureux que son A-
my; il prend part à ses mi-
seres & partage mesme
son bannissement; l'extre-
me necessité ne l'estonne
point; il s' imagine de por-
ter Venise avecque tout ce
qu'elle a de delices au mi-
lieu de l'Arabie deserte,
pourveu qu'il y trouue cét
autre luy-mesme. Peut-on
comparer quelque chose à
son feu? La victoire n'est
pas où vous pensez; celui
que vous croyez le pauvre
est le riche: on le fait mai-
stre d'une maison, pere de

deux filles ; maistre d'une maison , puis qu'il la doit conduire ; pere de deux filles , puis qu'il peut leur commander. Alcibiade n'a pas esté le plus reconnoissant des Disciples de Socrate ; celuy qui pour ne rien posseder s'offrit tout entier , le recompensa mieux qu'un Monarque n'eust fait s'il n'eust fait comme luy. Le Treuisan reçoit de l'or & de l'argent , il donne sa vie ; cent fois il expose sa personne , cent fois il verse son sang. Enfin après que le feu de l'amour l'aura consumé , il

ordonne que ses cendres demeurent à son Amy. Fouillez les precieuses reliques de ce phœnix, vous y trouuerez son cœur tout entier; ce cœur à mon gré vaut mieux qu'un Empire. De moy ie me confesse incapable de prononcer sur cette amoureuse querelle; quand ie ne regarde que Barbarigue, ie suis tout à luy; si ie me tourne au Treuisan, ie passe de son costé. Neantmoins ma perplexité cesse, lors que ie les contemple tous deux; car si ie suis à l'un, ie suis à l'autre, l'un & l'autre n'estant qu'un.

LIX.
Dieu est le
vray Amy
des misera-
bles.

Cette parfaite Amitié est vne des belles images de l'eternelle, en ce qu'elle a commencé par la misere, & que la misere ne la peut finir. L'amour de Dieu n'est pas differente de la nostre, parce qu'il ay-
me quelque autre chose que nous, mais parce qu'il l'ayme d'une autre maniere. Cette douce passion est en luy comme en nous du seul bien ; le cœur peut aussi peu aller à vn autre objet que la bonté, que l'œil s'attache à autre chose que la couleur. Il est pourtant vray que la souveraine

ueraine Majesté de qui viennent toutes nos richesses, ne trouue pas dans la creature de quoy aymen; mais si elle ne l'y trouue, elle l'y met. Considerons les deux plus déplorables estats de l'homme; nous l'y verrons despoüillé de toutes sortes de bien. Auant que de naistre ce n'est qu'une chimere pour la Nature, ie veux dire une chose qu'elle ne peut faire; pour Dieu, un courage qui peut estre, mais qui n'est pas. Des tenebres eternelles les cachent au fond de l'abyssme; son sort mal-heureux

O

l'y tiendra pour iamaïs , si cette Majesté souveraine ne luy estend sa main infinie. Après auoir tourné ses yeux & son cœur sur cet objet de pitié , il devient aussi-tost celuy de son amour ; non pas à raison du bien qu'il y voit , mais de celuy qu'il veut y produire. Le Peintre regarde avecque complaisance la toile , où il a le dessein de son portrait.. Bien dauantage plus vne creature est pauvre , plus a-t'il de tendresses pour elle , dautant que c'est vn sujet capable des effets de sa

bonté; c'est vn vuide où le torrent infini de ses biens infinis se descharge; s'il n'a qu'un petit fond, il n'en reçoit qu'un peu. Le neant n'est pas encore la pire condition de l'homme; là il n'offence point la bonté du Createur, il n'y a pas moins d'impuissance pour le mal que d'inclinations pour le bien. Quelle est est donc sa plus mauuaise fortune? sans doute le peché, qui le charge de tant d'ordures, qu'il ne peut plus estre qu'un objet de la haine de son Dieu. Croyrons-nous qu'il le rebutte,

& que cette chere creature, à laquelle il auoit donné toute la terre pour gage du Ciel, n'ait plus de partisan dans son cœur? L'Amour y est, il contraint cette bonté infinie de perdre ses auersions; il force Dieu; à quoy? à se faire homme, parce qu'il veut faire l'homme Dieu. Nous n'auions pas encore assez de miseres dans le neant pour l'obliger à cette estrange metamorphose: il falloit que nous fussions entierement rien pour deuenir tout.

LX.
Hardieffe

Que vostre Majesté ne

tache pas sa vie d'un si noir
crime : David est innocent ;
& pas une de ses actions ne
merite mauvais traitement.

de l'Amitié.
Ne peccet
Rex ; inno-
cens est &
opera eius.

Ionathas ne nous apprend
il pas, que c'est peu au vray
Amy d'estre genereux, s'il
n'est hardy. La hardiesse
regarde le peril , non pas
pour le fuir , mais pour le
combattre. Son action
nous interprete sa parole ;
Saül poussé du demon qui
l'agite , prend vne lance
dont il tasche de percer
son Gendre. Cét ardent
Amy détourne le coup ; &
pour tesmoigner à son pe-
re , qu'il ne reprouue pas

moins son dessein que son action ; qu'il condamne aussi bien son cœur que sa main , il luy parle hardiment , & ne craint pas de l'offencer. C'est peu de luy dire , qu'il persecute vn Innocent, il luy proteste qu'il ne le peut estre , s'il ne change de volonté. L'Histoire nomme Marcellus l'espée des Romains , Fabius son bouclier : l'Amy est l'un & l'autre de son Amy : s'il ne s'expose aux coups qui le menassent, s'il n'attaque quand il est attaqué, il renonce ouvertement à la qualité qu'il

porte ; ie dis peu , il con-
spire avec l'assassin , puis
qu'il ne l'empesche pas. La
fidelité a fait poignarder
vn seruiteur sur le corps
de son maistre ; il reçoit
cent coups pour luy en
espargner vn ; il meurt de
crainte qu'on ne le blesse.
Pourra-t'on reprocher à
vn Frere qu'il fasse moins
qu'un esclau. Apprehen-
dera-t'il d'asseurer qu'il est
le mesme qu'on cherche,
si l'on cherche son Amy.
Le mensonge de ce valet
qui se disoit le seigneur de
la maison , merite de la
louange des siecles à ve-

*Amicus
Frater quia
ferè alter.*

nir, puis qu'il n'attaque la verité que pour deffendre son maistre. Je me trompe d'appeller vne parole si genereuse vn menfonge; l'Amour ne peut mentir; l'Esclaue d'Vrbain dit qu'il est Urbain; s'il l'ayme, il le deuient.

LXI.
Lascheté
des faux
Amis.

Y a-t'il rien de bas dans cette basse fortune ? de moy quelque pauureté qui opprime ce grand homme, ie le tiens déguisé en esclaue non pas esclaue; ie le croy Prince plustost que valet. Mais que doit on dire de ces lasches, qui repudient leurs meilleurs A-

mis? n'en a t'on point veu
qui par la crainte de des-
plaire à ceux qu'ils crai-
gnent, abandonnent ceux
qu'ils aiment. I'en sçay qui
l'apresdinee n'ont pas con-
nu des personnes, qu'ils
auoient chargées de caref-
ses le matin. I'en sçay, qui
pour faire les Senateurs
ont condamné les meil-
leures actions de leurs A-
mis pour n'estre pas obli-
gez de les deffendre. I'en
sçay qui se vantent lasche-
ment de leur auoir don-
né d'vtils conseils, bien
qu'ils ayent la veuë trop
basse pour se conduire

eux-mesmes , ils veulent qu'on les croye des Argus pour ce qui concerne les autres. I'en sçay qui souhaitteroient de les voir sur le fumier avecque Iob, non pas pour les secourir, mais pour leur dire les beaux mots & les sentences , dont la fausse amitié affligeoit ce Patriarche. Ils ont tellement peur de prendre part à leurs miseres par la compassion, qu'ils les augmentent par la cruauté. Pour ne point auoir les ennemis de leurs Amis sur leurs bras , ils chassent leurs Amis de leur

cœur : pour n'estre pas per-
secutez des autres avecque
eux, ils persecutent avec-
que les autres. Je ne me
 plains de personne, parce
 que ie n'ay iamais peu me-
 riter l'amitié de personne;
 mais ie proteste que tou-
 te la fortune de mille sem-
 blables Amis (fut-elle cent
 fois plus grande) ne scau-
 roit acheter vne de mes
 pensées. Ce n'est pas que ie
 les estime rares ny pretieu-
 ses, c'est que ie les iuge
 mesme indignes des serui-
 ces d'un crocheteur; &
 que ie ferois plus de cas
 d'une reuerence du moin-

dre de leurs laquais , que de toutes les caresses qu'ils me pourroient faire. J'adore Saint Pierre par tout, si ie ne le trouue point chez Pilate ; mais quand ie considere qu'il s'y fait le premier Apostat de l'Amitié, j'ay peine de m'appaiser par cette penitence qui appaissa Dieu. S'il auoit mesconnu Iesus - Christ dans la gloire du Tabor, parmy les applaudissemens de son triomphe ou pendant l'esclat de ses miracles, on le pourroit croire genereux s'il est infidelle. Mais que quatre satellites

qui le traifnent , qu'une
corde qui le lie , que cent
maraux qui le blasphe-
ment , qu'une seruante qui
le mesprise , puissent luy
desguifer cét illustre A-
mant qui appelle son trai-
stre son Amy , c'est à mon
sens ce qui a besoin de tou-
te la misericorde du Ciel.

Après cela si l'on dit : *Je ne* Non noui
connois pas l'homme, le souff- hominem.
rira qui pourra, pour moy
ie ne veux point d'Amy
caché ; ie cherche vn Io-
nathas , ie renonce à Cu-
fée.

Je demande du zele non LXII.
pas de l'imprudence à ceux Il ne faut
pas se faire

l'Amy de
tous les
mal-heu-
reux.

qui m'ayment; ie reprou-
ue les infideles, ie blasme
les indiscrets. L'amitié à
ses fanfarons aussi biẽ que
la vaillance: les vns & les
autres me choquent esga-
lement. C'est lascheté de
ne vouloir point auoir d'A-
my mal-heureux, folie de
chercher tous les mal-heu-
reux pour Amis. Encore
voit-on de ces foux, qui
se precipitent inutilement
dans le naufrage; mais s'il
y a vn peu de gloire à s'y
jetter, il y a beaucoup de
rage à y perir. Le condam-
ne la charité de celuy qui
veut boire toute l'eau d'v-

ne riuiera , pour empes-
cher qu'un estourdi qui
tombe ne s'y noye ; c'est
moins que ne fait vn hom-
me qui prend part au de-
stin de tous les miserables,
sans qu'il les soulage ny
qu'il le puisse. Qui s'obli-
geroit à plorer tous les
maux de l'Vniuers, auroit
besoin d'en auoir tous les
yeux : Dieu seul possede
vne bonté infinie , parce
qu'il a vn pouuoir infini.
C'est entreprendre sur sa
gloire, de prendre la cau-
se de tous les affligez ; vn
cœur estroit comme le no-
stre ne les sçauroit loger:

il faudroit l'estenduë de toutes les mers pour recevoir toutes les tempestes. Qui deuore plus qu'il ne digere , festouffe ; qui se charge au dessus de ses forces, succombe. Quel auantage de perir avec vn Amy , quand on connoist qu'on ne le peut sauuer : il faut auoir les ailles de l'Amour pour courre au secours des mal-heureux , il ne faut pas auoir son auenglement pour sy engager avec imprudence. On ne guerit pas vn malade, pour prendre sa peste ; on ne releue pas vn boiteux , pour
tomber

tomber avecque luy. Mais qui pousse ces Amis de tout le Mōde à chercher tous les maux du Monde? ce n'est pas la charité, ouy bien vne ambition secreete, qui croit se signaler, quand elle entreprend quelque chose de signalé. Vn homme qui fait de grandes choses pour deuenir grand, est tousiours petit; la vanité qui semble l'esleuer, l'abaisse. Il ne faut pas tenir à la terre ny à ses maximes, pour monter au Ciel & à ses couronnes.

Vn des plus ordinaires fruits de cette trop gene-

P

LXIII!

Cōtre ceux
qui repro-
chent leur
amitié.

reufe amitié, est vne ample
matiere d'orgueil & de re-
proches : chacun voit la
vanité de celuy-là , voi-
cy la honte de celles-cy.
La derniere parole de l'A-
mour, c'est de dire; i'ay fait
telle chose pour vous : à
peine a-t'il prononcé ce
mot , qu'il expire. L'A-
mour est vn feu si delicat,
que le moindre froid le
tuë; quand il se plaint, il est
glacé. Qui reproche vn
bienfait, s'en repent; qui
s'en repent, le perd, puis-
que le reproche en oste l'o-
bligation. Peut on dauan-
tage offencer vn Amy, que

de l'appeller ingrat; on ne se plaint iamais de luy, qu'on ne luy dise cette injure. Mais qu'il prenne garde, qu'à mesme temps qu'il l'accuse d'ingratitude, il se condamne d'imprudence: qui de ces deux vices est le pire? le premier destruit la bonne volonté, le second le bon iugement. Si la raison ordonne de la honte à ceux qui reprochent leurs biensfaits, que doit elle à ceux qui les feignent. Le vray Amy cache le bien qu'il fait, le faux en suppose: le premier fuit la gloire que merite vne bonne

action, le second cherche la fumée que produit la vanité. J'ay pitié de ces Princes qui n'ont pas vne metairie, & qui se chargent de Royaumes & de Prouinces en leurs titres. Ils se consolent de l'image de la grandeur qu'ils ne possèdent pas; mais s'ils en ont perdu la iouissance, ils en peuuent retenir le droit. Ceux qui se vantent des liberalitez qu'ils ne scauroient faire, sont de plus misérables Gueux; car outre qu'ils ne sont pas riches, ils sont foux, supposant le Monde assez sot pour les

croire magnifiques sur leur parole. Je ne sçay s'il se trouue beaucoup de personnes de mon honneur; mais ie proteste que ie souffre auecque plus de paix vn outrage que ie n'ay pas attiré, que le reproche d'un bienfait que ie n'ay pas receu. La raison est, qu'il peut y auoir du merite à purger la bile d'un Colere, & qu'il n'y a que de la honte à supporter l'impudence d'un lasche.

Voicy vn autre qualité de l'Amy; s'il s'oppose hardiment aux iniures de son Amy, il ne souffre pas las-

LXIV.
L'Amy doit
corriger
l'Amy.

chement ses vices. La mesme charité qui nous oblige de cacher les fautes de nos freres, nous cōmande de les descouurir; elle veut que ceux qui les peuuent voir, les ignorent; que ceux qui les font, les cōnoissent. Son dessein est de conseruer en ceux-là l'estime, en ceux-cy la vertu; son desir de preuenir l'erreur des Premiers, de corriger celle des Seconds. Elle ne scauroit souffrir des defaux dans son obiet, par ce qu'ils en gastent la beauté, & accusent son iugement: l'imperfection de nostre Amy

rend nostre choix suspect
d'aueuglement ou nostre
amour coupable de las-
cheté. Il est vray que le
principal motif de son ze-
le ne luy vient pas de son
interest ; comme elle ne
peut procurer de plus so-
lides biens à ceux qu'elle
regarde, que la vertu , elle
ruine de tout son pouuoir
les vices qui la combat-
tent. Sa veuë n'est pas
moins delicate que la no-
stre ; ce qui ne la resioüit
pas la blesse. Toute la diffe-
rence que ie remarque en-
tre le Flateur & le Lasche
Amy , c'est que le crime de

l'un est vne tromperie, celui de l'autre vne trahison. Vn Flateur donne de fausses loüanges, par ce qu'il cherche de veritables biensfaits; l'Amy retient sa censure, par ce qu'il manque de courage: donc celui-là trompe, celui-cy trahit. Phocion eut la hardiesse de dire à Antipater qu'il ne pouuoit le flater & l'aymer; il iugeoit ces deux choses incompatibles; & certes elles le sont, puisque l'une renuerse ce que l'autre establit. La flaterie fard de nos defaux, l'Amitié nous les monstre à nud; la

flaterie diminuë nos vices, l'Amitié les augmente; la flaterie nous deguise à nos yeux, l'Amitié nous représente comme nous sommes. Mais si leur procedé est different, leur intention est contraire; la flaterie tasche de nous oster le sentiment de nos crimes, pour les entretenir; l'Amitié veut nous en donner de l'horreur, pour les corriger.

Le n'entens pas neantmoins qu'un Amy soit indiscret, ny que sa liberté degeneré en tyrannie. Il doit cōsiderer les auis qu'il

LXV.
Que la correction doit estre prudente.

veut donner; ce n'est pas assez qu'ils soient charitables, il faut encore qu'ils soient prudents. Qui prétendrait de nous rapporter tout ce qui se dit de nous, ne diroit jamais autre chose : il n'y a guere moins de langues qui parlent de nostre vie, que d'yeux qui la regardent. C'est vn extreme, mais inévitable mal-heur à vn honneste homme de ne pouuoir plaire à tout le Monde; s'il ne plaist, il offence. Ce que ie trouue de plus estrange en cette iniustice, c'est que s'il n'agrée, il ne peut estre

agreable ; chacun le iugeant par son humeur & le formant sur son idée, ce ne luy seroit pas assez d'estre Cameleon ; puisqu'à chaque moment il est considéré de plus d'une personne. Quel moyen d'estre tout à la fois cinq ou six choses & peut-estre toutes contraires. Si le Melancolique nous voit, il nous veut tristes & sauvages ; si le loyeux, il n'approuve que l'humeur gaye. Vn Hardy ne fait cas que de la vaillance ; le Sage blasme ses fougues & son impetuosité. Que toutes ces

differentes complexions
me considerent, ie ne suis
pas honneste homme, si ie
ne leur ressemble; ie ne puis
leur ressembler, si tout à la
fois & dans le mesme mo-
ment ie ne suis cinq ou six
Prothées, & ce qui sans
doute est plus criminel, si
ie ne suis Innocent & Pe-
cheur. Et cette tyrannie
n'est pas si commune à
tous les hommes, qu'elle
ne soit propre au Ver-
tueux; car si son merite a
plus d'esclat, il fait plus
d'Enuieux. I'ose mesme
asseurer qu'il n'y a guere
que les gens de bien de qui

l'on parle, par ce qu'il n'y a que les Meschans qui medisent : ils n'ont garde de condamner ce qu'ils reconnoissent en eux, ils feroient leur fatyre en la personne d'un autre. De cette reflexion vn Amy apprend quel examen il doit apporter aux auis qu'il nous donne, puis qu'il ne peut autrement s'il veut ramasser tous les desgousts qu'on a de nous & de nostre humeur, qu'il ne nous charge d'outrages, ou qu'il ne nous dise des sotises.

Encore doit-on fuir vn
autre escueil dans la corre-

LXVI.

Il faut éviter l'import-

runité dans
les auis
qu'on don-
ne.

ction; il y a des hommes
qui ne se contentent pas
d'estre nos Amis, ils veu-
lent estre nos Tyrans. Si
l'on n'escoute avecque res-
pect leur censure, ils s'ima-
ginent qu'on les mesprise;
si l'on ne se change du pre-
mier coup, ils protestent
qu'on est incorrigible. En
suite de cela contre ce qu'il
faudroit faire, s'il estoit
ainsi, sans cesse ils assiegent
vn Amy, & rebattent la
mesme chose. Ce procedé
l'importune & l'offence;
dautant qu'une si frequen-
te repetition des mesmes
auis forme vne habitude

qui empesche leur impres-
sion, & tesmoigne qu'on
est ou Meschant ou stupi-
de. Iugez de quel fruit est
la correction, quand elle
vous endurecit au mal, &
qu'au lieu de nous tirer de
nos imperfections, elle nous
y confirme. Donc apres
que nous aurons examine
auecque iugement les auis
qu'on doit à vn Amy,
qu'on les propose sans in-
quietude. L'empressement
que nous tesmoignerions,
marqueroit plus d'orgueil
en nous, que de desir de
changement en la person-
ne. Il est difficile qu'un

homme ne se croye trop,
quand il veut qu'on le
croye trop tost. Il faut que
nostre censure soit respec-
tueuse, autrement on nous
fait outrage plustost que
charité. Vn Amy doit sup-
poser que nous auons plus
d'interest en nostre repu-
tation, que personne du
Monde, & que nous sça-
uons de S. Pol ce qu'on
doit aux Foux & aux Sa-
ges. Et partant lors qu'a-
uecque douceur & amour
il nous aura auertis deux
ou trois fois, qu'il se persua-
de que nostre correction
ne despend plus de sa cha-
rité,

rité, & qu'il nous dit des choses fausses ou des choses inutiles.

La Confidence est vne vertu par laquelle nous entrons dans l'esprit d'un Amy, & le faisons entrer dans le nostre. Par son moyen ie descouure son cœur & ses pensées, son ame n'a point de ply qui me cache rien de luy; ce que ie voy dans son ame, il le voit dans la mienne: de sorte que ie puis nommer cette belle vertu la Portiere de l'Esprit. Si nous auons vn secret, ce n'est pas pour vn Amy;

LXVII.

L'Amitié
est confi-
dence.

Q

qui donne son cœur, ne le cache pas. Voyons comme Daud & Jonathas en usent: *le te diray* (promet celuy-cy) *le dessein de mon Pere*. Pourrions nous sçavoir quelque chose, qui regarde l'interest d'un Amy sans le declarer? si c'est du bien qu'on luy doit faire, nous serions enuieux de ne luy pas dire; c'est l'y desrober aussi long temps, que nous le celons. Si c'est du mal qu'on medite contre sa personne, nous y consentons en le tenant secret, nous deuenons par nostre silence complices

deses Traistres. L'Amour
donne tout à celuy qu'il
ayme; & certes ie ne con-
nois rien de si doux dans
l'Amitié que cette fami-
liere transfusiõ des cœurs
l'un dans l'autre; il n'y a
que Dieu qui le sonde, luy
seul le penetre; & partant
on me traite en Dieu,
quand on m'y donne en-
trée. Sçaurois-ie dauanta-
ge honnorer mon Amy
que de luy faire part deses
droits, & de l'associer à son
Maistre. Qu'un Amy me
donne tout son bien, &
qu'il me cache son cœur,
ie ne croiray pas auoir la

clef de son threfor. Je fais plus de cas d'une de ses pensées que des deux Indes : tout l'or qui m'en pourroit venir ne fçauroit faire voir une Ame; si bien la confiance, quand elle m'en communique le secret. Outre la gloire qu'il y a de connoître ce que Dieu seul connoist, il y a une incroyable douceur. Je fçay que ie pense autre part que chez moy ; que j'ay de l'amour hors de mon cœur, & que ie travaille, où ie ne suis pas. En un mot ie fçay qu'il est une personne, qui se tiendrait

119

mal-heureuse d'auoir vn mouuement qui me fust caché, quoy qu'inconnu à tous les autres ; est il rien de plus charmant ?

Mais quoy faut-il pour estre parfait Amy estre infidelle. Si quelqu'un m'a confié son secret , dois-je aussi tost le reueler ? Seneque interrogé par vne personne qui luy demandoit la censure ou l'approbation de ce qu'elle auoit caché quelque chose à vne autre , à qui sa lettre donnoit la qualité d'Amy, luy respond en cette sorte. Vous m'asseurez (dit-il)

LXVIII.
Si l'Amitié
peut souffrir vn secret.

dans la mesme epistre,
qu'il est vostre Amy, &
qu'il ne l'est pas. Ce Phi-
losophe croit donc qu'il
n'y a point d'amitié, où il
ya du secret, & que nous
chassons vn homme de
nostre cœur, quand nous
luy en refusons la pensée.
Il s'explique plus nette-
ment au mesme endroit:
C'est (ajouste t'il) vn hon-
neste vice de descouvrir
son secret à tout le Monde;
c'en est vn plus seur de ne
le descouvrir à Personne.
Donc au sentiment de Se-
neque vn secret est vn cri-
me dans l'Amitié. I'estime

pourtant qu'il faut icy distinguer. Vn secret qui ne regarde en rien l'intérest de l'Amy, neluy pouuant donner qu'une connoissance indifferante ou importune, peut sans outrage luy estre caché: à quoy bon l'entretenir d'une infinité d'affaires estrange-
res? Vn homme qui me voudroit faire le Depositaire de toutes les pensées de ceux qu'il pratique, me feroit vn honneur qui m'incommoderoit. Mais si quelqu'un me venoit dire à l'oreille, qu'il a de mauvais desseins contre mon

Amy ; ou qu'il voulust
m'employer contre luy ; ie
receuray aussi peu son se-
cret , que ie luy donneray
mon assistance. Aussi-tost
qu'il m'aura déclaré sa re-
solution , ie la combattray
par raison , ie la repousseray
par force. Et à n'en
point mentir ie ne pense
pas qu'un homme me
puisse contraindre à me
trahir moy-mesme ; il le
pretend neantmoins , s'il
exige mon silence au pre-
judice de mon amitié.
Que les Seconds appren-
nent d'icy , si l'honneur les
doit obliger à servir quel-

quefois contre leurs plus Intimes. Si l'on me demande cette courtoisie, i'arme ma main droite contre la gauche, ie fais vn duël avecque moy mesme. Je ne parle que du secret naturel, & ie ne pretens pas toucher celuy qui nous abandonne à la discretion d'un Prestre: la Confession a d'autres sceaux que la prudence & la fidelité. Et partant i'estime qu'un homme qui m'ordonneroit le silence contre mon Amy, feroit comme le Loup, qui enrrouë le Berger, de peur qu'il ne def-

fende son trouppeau. Il feroit pis, puisque nous ne pouuons taire le mal qu'on luy veut faire sans y consentir; nous n'y consentons pas sans l'approuuer; & iamaïs on ne l'approuue sans crime. Ouy mais on stipule la fidelité de ceux à qui l'on se descouure; qui nous peut obliger contre nostre deuoir? Les Vertus ne sont iamaïs de mauuaise intelligence; l'une d'elles ne commande pas, ce que l'autre deffend. De moy i'estime que l'indiscretion qui descouure nos pensées à tout le Monde, merite plus d'in-

dulgence, que la retenue
qui voudroit en cacher
quelqu'une à nostre Amy:
la raison est, que l'impru-
dence est tousiours moins
criminelle que la malice.
Il vaudroit mieux qu'un
enfant parlât trop, que
d'estre muet : l'Amour est
Enfant.

Que Chilon se taife, &
que sa langue criminelle
ne nous offence plus de ces
mots: *Ayme comme si tu de-
vois haïr.* Cette voix est le
funeste oyseau qui avertit
l'Amitié de sa mort; c'est
l'orfraye qui luy ouvre son
tombeau. Je sçay qu'un

LXIX.

Examen du
sentiment
de Chilon.

grand homme parmy
nous, a donne ce conseil;
mais outre qu'il pretend
par la de ruiner l'amour
humain, pour ne laisser
viure que le diuin, ie main-
tiens qu'il n'a pas deu sup-
poser ces deux amours
incompatibles. Ils peu-
uent triompher du mesme
cœur & dans le mesme
cœur, puisque celuy qui
en est legitime Monarque
l'ordonne. Toutefois l'hu-
main ne peut subsister sur
la mauuaise maxime de
cet Ennemy general de la
Nature. L'Amitié com-
munique nos biens au sujet

où elle s'attache; qui peut en faire à celuy qu'on croit & qu'on craint deuoir estre son Ennemy. L'Amitié se charge de toutes les playes qu'elle voit dans la personne aymée; il faut estre fou pour s'affoiblir contre vn Aduersaire qui nous peut attaquer. L'Amitié descouure ses pensées & fait scrupule d'en cacher vne seule; elle préd donc plaisir à donner les moyens aux autres de la trahir, & de luy estre infideles. L'Amitié ouure son cœur à celuy qu'elle cherit; ne pretend elle point

d'y mettre vne Vipere qui le doit mordre, ou vn Demon qui le peut dechirer. A vrai dire c'est donner vn notable soulagement à vn homme en luy donnant vn Amy, de l'obliger à croire qu'il a vne foule d'Espions en queue, s'il ne traîne toujours vne troupe de Notaires, qui luy fassent registre de ses paroles & de ses pensées. Que le Christianisme ne soit pas plus fauorable à Chilon & à ses sentimens, que les Payens luy ont esté.

LXX.
L'Amitié
est douce.

L'humeur de ce sauuage

blesse tellement mon esprit, & altere si fort mon cœur, que i'auouë le besoin qu'il a d'antidote: ie le trouue dans la douceur de l'Amitié. Nous n'auons point de plus secourable Medecin que l'Amour; si la douleur nous presse, si l'ennuy nous attaque, si la fortune nous bat, si l'enuie nous trauerse; nous sommes trop forts, si nous auons vn Amy. Il diminue nostre douleur par la pitié, il allege nostre ennuy par son entretien, il soulage nostre misere par sa magnificence, il repousse l'en-

uie par son courage. Nos yeux n'ont plus de larmes aussi tost qu'ils voyent vn Amy; que nostre cœur soit rempli de fiel, la moindre des paroles qu'il y coule, le purge. Tous ceux qui nous haïssent ne sçauroient empescher la consolation qui nous vient d'une personne, qui nous aime. Qu'on nous oste tout ce que nous possédons, qu'on nous despoüille de nos biens, on ne nous oste rien, lors qu'on nous laisse nos Amis: tous nuds & desarmez nous combattons avec eux la fortune.

Mais

Mais quant nous n'aurions point de maux à soulager, quel auantage ne tirons nous pas de leur presence: leur conuersation ne cause point de desgoust, iamais on n'est las de voir ce que l'on ayme. Les nuits & les iours se passent insensiblement dans vne si douce contemplation; lors qu'on la finit, il semble qu'on la cōmence. Pourquoy pensez vous, que deux Amis ayent prié Vulcain qu'il les ietaist en moule, pour ne faire qu'une seule personne? Nous ne scaurions nous separer de nous mesme?

R

voila ce que l'Amour desire, voila ce qu'il cherche avecque tant d'ardeur; jamais il ne voudroit s'esloigner de l'obiet qui l'attire; il souffre, quand il le quitte; s'il ne l'entraîne, quand il le quitte. Qui fait toutes ces extases & ces souhaitables transports? la douceur que produit l'entretien d'un Amy. Faites qu'il devienne chagrin, vous nous donnez un fascheux Pedagogue, qui tourmente plus qu'il n'instruit, un Censeur, qui profite moins qu'il ne nuit; exprimons tout en vne parole, nous

avons vn Tyran familier
de nostre vie, & vn bour-
reau domestique, qui nous
tuë de sa seule mine.

La douceur du cœur
passe iusqu'à la langue; c'est
elle qui luy trouue les ter-
mes qu'elle employe. I'ap-
prouue que l'Amitié ait vn
langage particulier, qui ne
soit connu que de ceux
qui aiment, puisque Iona-
thas & Dauid, qui sans
doute estoient serieux, s'en
seruent. Neantmoins ie ne
puis diffimuler, que la
bien-sceance ordonne be-
aucoup de moderation en
cét vsage, principalement

LXXI.
Des mots
dont l'A-
mour s'ex-
prime &
ceux qu'il
faut esuiter.

en public, où l'on ne doit rien produire, qui ne soit digne de la raison de l'homme. Le plus beau nom qu'une femme puisse donner à celui que l'Eglise luy donne, c'est de l'appeller son Mary; ie ne m'offence pas d'une façon de parler plus molle, mais ie soustiens que si elle exprime plus de tendresse, elle a d'autant moins de force. Saint Augustin accuse ses Confessions d'estre peu serieuses, parce qu'il nomme en quelque-endroit vn de ses Amis la moitié de son ame. N'est-

ce point qu'il apprehende de laisser vn doute de son immortalité la diuisant en parties. C'en'est pas ce qu'il reprend en sa pensée: tout le crime de ce terme se tient au langage. Il est honteux d'auoir abbaisé son esprit à vne pointe qu'il iuge plus pardonnable à vn enfant qu'à vn homme. C'en'est pas icy le lieu d'excuser ce mot, quoy qu'il fust difficile de defendre Augustin contre Augustin, parce qu'il a autant d'humilité que de science; il seroit aisé de trouuer grace à cette pa-

role. L'instruction que ie tire de cét incomparable Prelat, c'est que tous ceux qui ayment, ont besoin d'une grande discretion dans leur langage. I'ay peine de permettre aux Courtisanes de parler aussi mollemēt qu'elles vivent, d'autant que leur voix estant presque esprit, elle peut estre plus nette que leur vie. Quand ie regarde filer Hercule dans le sein d'Onphale, & que ie luy voy une coëffe sur la teste, i'ay honte qu'il soit homme; i'ay despit qu'il nous apprenne à deuenir femmes.

Mais si cette parole masle,
si ce ton de voix qui a
fait trembler les Monstres,
vient à degenerer , que
pouuons nous plus atten-
dre de luy ? On remarque
assez iudicieusement, que
les mœurs ont commencé
à se corrompre dans les
Estats & les Empires, lors
que le langage a plus cher-
ché d'affaiterie que d'ex-
pression. I'oserois prophe-
tiser à vne Amitié qui des-
cend à des affectations ri-
dicules, qu'elle va degene-
rer en vice. La vertu est sa-
ge, elle ne l'est que par le
iugement; si elle le pert,

elle deuient folle. Dites moy ce que vous voudrez; à moins que de le dire en des termes que Caton puisse approuuer, vous ne me dites que des sottises: vous prenez la peine d'inventer de nouuelles expressions, c'est seulement pour m'affermir dans la croyance que vous commencez de n'estre plus homme, si vous commencez d'estre badin.

LXXII.
L'Amitié
doit estre
gaye.

Je ne veux pas que l'Amitié soit folle ny ridicule, ouy bien qu'elle soit gaye. Vn visage trop seuer fait croire que le cœur

n'est pas content; le front est sa monstre; on iuge de l'un par l'autre. Le propre effet de la ioye est de dilater le cœur, & comme le mouuement qui se fait au milieu de l'eau, s'estend à ses bords; de mesme la passion qui s'esleue dans l'ame, se montre sur le visage. Quel iugement ferez vous d'un homme qui vit tous les iours avecque vous, & qui ne se relâche iamais de la grauité d'un Censeur? De moy ie ne le prendray pas pour Amy, mais pour quelque beste sauuage qu'on n'a pas encore ap-

priuoifée ; ie croiray s'il craint de donner trop de confiance , qu'il n'a pas beaucoup d'amour. Il n'est rien de plus naturel à l'Amitié que la ioye, c'est son propre aliment, ce sont ses delices ; si elles luy manquent, elle languit. Au contraire la triftesse luy fert de poison ; defechant le cœur qui est le fiegé de l'Amour, elle tuë l'Amour, ou du moins elle le fait tomber en chartre. Comme quoy me voulez vous perfuader que vous m'aymez, si vous ne pouuez viure vn moment avecque

moy, ou si vous ne viuez qu'auecque chagrin? Puis que ma conuersation vous offence, elle vous desplait: tout ce qui vient d'un Amy agréé, ie ne le suis donc pas puisque rien ne vient de moy qui ne vous choque. Si la Majesté & l'Amour ne peuuent seoir dans le mesme throsne, bien moins la seuerité & l'Amour pourront-ils occuper le mesme cœur?

Trois belles Meres enfantent trois Enfans bien difformes; la Science l'Orgueil, la Verité la Haine, & la Familiarité le Mespris.

LXXIII.
Elle doit
estre respec-
tueuse.

Je ne voudrois pas que l'Amitié fust, si gaye, qu'elle deuint importune ; ny si priuée, qu'elle manquast de respect. La misere de nostre condition est si deplorable, & nostre foiblesse si digne de larmes, que nous ne sçauons pas mesme bien vser de la vertu; nous la tirons quelquefois à d'autres fins que les siennes, nous en recueillons des fruits qui ne sont pas legitimes. Qui pourra croire que de l'Amitié on passe quelquefois à l'auersion ? & pourtant nous voyons ce desordre, quand

elle se rend trop priuée.
La Familiarité naist de
l'Amitié, l'Amitié de l'A-
mour, & l'Amour de l'E-
stime: la Familiarité peut
elle auoir vne plus illustre
Genealogie ? la noblesse
d'une si glorieuse race ne
deuroit-elle pas luy inspi-
rer de hautes pensées? Tou-
tefois nous voyons qu'elle
deschet, & que comme
vne production illegitime
elle degenerate ne conce-
uant rien digne de ses An-
cestres. Bien dauantage
autant qu'il est en son pou-
voir elle destruit ceux qui
luy donnent l'estre; par le

Mespris qu'elle enfante, elle deuiant Parricide de l'Estime, & par l'Estime de tous les autres Peres. Ce mauuais secret n'est pas de difficile intelligence. Ceux qui ont pris le loisir de regarder le Soleil, y ont trouué des taches; leur œil s'estant accoustumé à cet excès de lumiere qui le pare, n'en a pas esté esbloui. Qu'un Amy brille de toutes les bonnes qualitez qu'on scauroit s'imaginer, si l'on s'arreste trop à le voir, on commence à le mespriser. Cette grande perfection qu'on trouue,

n'excuse pas quelques petits defaux , qu'on y decouure. De la connoissance qu'on a d'un vice fort leger, on vient à l'examen de la plus solide vertu; & parce que nous auons plus d'inclination à condamner qu'à iustifier, nous ayons mieux croire que nous sommes trompez dans le iugement du bien que dans celuy du mal. En vn autre façon la Familiarité produit le mespris; c'est vne badine qui se relasche à des actions indecentes, dont vn Amy se scandalise. Quelqueliber-

té qu'on penne auprès de luy, il ne faut pas auoir moins de respect pour sa personne, que nous en auons pour vn Estranger. Ce seroit vn mauuais priuilege, si l'Amitié nous dispensoit des ciuilitéz ordinaires, & si nous auions droit d'offencer ceux qui nous aiment. Frapper & dire des iniures pour saluer; pincer & mordre pour caresser, sont des cōplimens de Village, on les permet aux Faquins. Prendre deuant les Amis la liberté de certaines actions messeantes, c'est en faire
des

des Valets, & les traiter en Esclaues. Voulez vous que l'Amitié dure, portez luy du respect; l'estime qui la produit, la nourrit.

La plus grande inciuilité dont on peut vser à l'endroit d'un Amy, seroit de luy demander des choses illicites: qui le mespriseroit iusques-là, luy feroit un sensible outrage. Un des Gracques ayant conspiré contre la Republique, Blossius qui l'aymoit avecque passion fut interrogé dans le Senat, s'il estoit Complice. Sa responce le tira de soupçon; mais comme on

LXXIV.

Si l'Amy
peut exiger
quelque
chose iniuste de son
Amy.

le poussa plus auant, & qu'on luy eut dit: Et au cas que vous l'eussiez esté, qu'auriez vous fait, s'il vous eust commandé de mettre le feu au Capitole; il respondit, ie l'aurois bruslé. Cette parole n'est pas si criminelle qu'il semble d'abord; voicy sa iustification, voicy sa loüange. En vertu de l'Amitié toutes les résolutions d'un Amy sont nostres, toutes les nostres siennes; nous pensons ce qu'il pense, il pense ce que nous pensons. Par la mesme raison d'identité; sa volonté m'ap-

partient, la mienne est à luy, dautant que les deux veulent, ce qu'un seul des deux veut. Donc dire si mon Amy m'auoit ordonné de ruiner vn Empire, ie l'aurois ruiné; c'est dire si i'auois voulu le ruiner, ie l'aurois ruiné, puisqu'on n'ordonne que ce qu'on veut. Et partant Blossius n'offence pas Rome, parce que par la protestation de brusler le Capitole, si Gracque l'auoit commandé, il assure seulement qu'il auroit fait cet embrasement, s'il en auoit eu la volonté. Cét aueu ne le condamne

pas, puis qu'il ne confesse point qu'il l'ait voulu, mais bien que s'il l'eust voulu il l'eust fait, non pas parce que son Amy l'auroit voulu, mais parce qu'il auroit voulu le mesme que son Amy. Venons à nostre question & sans pointiller, vn Amy peut-il nous demander quelque chose contre nostre deuoir ? Je respons que la plus grande vertu du Monde ne me sçauroit obliger au moindre vice qu'on puisse imaginer. De sorte que nostre Amy nous dispense d'obeir, lors qu'il exige de

nous quelque chose d'in-
iuste : l'Amitié est fondée
sur le bien , mais elle ne se
peut seruir du bien , pour
nous porter au mal : la mes-
me chose qui la soustient ,
luy deffend de pretendre
rien d'elle , qui ne puisse
estre loüé , or le crime n'est
iamais loüable.

Vn Amy perdrait tou-
tes ses bonnes qualitez, s'il
manquoit de constance ; ce
n'est pas la plus esclatante
de ses vertus, mais celle qui
doit estre la plus longue.
I'aymeroie mieux n'auoir
point d'Amy, que de ne
l'auoir que pour peu de

LXXV.
Constance,
derniere
qualité de
l'Amy.

temps; le desplaisir qu'on souffre de la perte d'un bien, nous fait repentir de l'avoir possédé: nous payons à trop haut prix la rente d'un thresor qui nous eschappe en un iour. Il est bien plus à propos de nourrir tousiours son estomac de grosses viandes, que de luy en faire goûter par interualles de delicates; bien plus d'entretenir son cœur à l'amertume, que de luy faire essayer la douceur. On souffre sans murmure de n'estre pas Roy; on se plaint de ne l'estre plus. Iesus-Christ vrai

& parfait exemple des Amis se vante de l'auoir esté iusques à la fin: ie sçay que quelques vns expliquent cette fin de la perfection de l'Amour, i'ayme mieux la prendre pour la mort de l'Amant. Vne Amitié n'est pas veritable, si elle ne dure autant que nostre vie; ie dis mesme, si elle change qu'elle ne change qu'en haine. Quel sentiment dois-ie auoir d'un homme qui cesseroit de m'aymer? ie maintiens qu'il a de l'inconstance, ou qu'il manque de iugement; il est inconstant, s'il

me refuse vn amour que
i'ay merit , peu iudicieux,
s'il m'a aymé sans merite.
Chose estrange ! qu'on
ne puisse rompre ce sacré
no ud, qu'en sacusant d'i-
gnorance ou d'infidelité.
Vne Amitié qui finit me
fait douter, si elle est Ami-
ti ; puis que tous ceux qui
ont aymé, ont aymé sans
fin. Pilade & Oreste dispu-
tent à qui mourra le pre-
mier: leur querelle est lo a-
ble, elle n'est pas prudente;
puisque celuy qui vit apres
la mort de son Amy, a la
gloire d'aymer plus long
temps. Castor & Pollux

sont plus heureux ; celui
qui meurt aujourd'huy vi-
ura demain ; jamais ils ne
meurent tous entiers, par-
ce que l'un n'est pas plu-
stost mort, que l'autre luy
preste sa vie. Mais ils ne
viuent alternatiuement,
que pour aymen successi-
uement ; pas vn d'eux ne
veut mourir tousiours,
dautant qu'il n'aymeroit
iamais. Laissons ces deux
astres dans le Ciel, quoy
qu'en caracteres eternels
ils y escriuent l'Amour ;
regardons en Terre la ve-
ritable idee de l'Amitié :
Ionathas prie Daud qu'il

se souuienne des siens,
 apres que Dieu l'aura esta-
 bli dans le throsne ; il se
 met au nombre de ses en-
 nemis, parce qu'il croit sa
 vie vn obstacle à son re-
 gne. *Quand le Ciel aura*

*Cum dele-
 uerit Deus
 inimicos Da-
 uid fac mi-
 sericordiam
 cum filijs
 meis.*

*ruiné tous vos Aduersaires,
 faites grace à nos Enfans.*

Voila vne constance que
 ce parfait Amy demande
 à Daud, & que les autres
 Amis n'ont pas conneuë.
 La haine d'un Ennemy ne
 doit pas s'eterniser dans les
 familles ; c'est vn monstre
 qu'il faut estouffer aussi
 tost qu'il est né ; pour l'A-
 mour c'est vn feu, qu'il se

conferue sous la cendre du tombeau, & qu'il s'y conferue pour iamais: l'Amitié veut estre constante; pourquoy les Peres ne laisseroient-ils pas cét heritage aux Enfans, puis qu'ils leur trans-mettent bien leur goutte & leur gravelle?

Du Discours precedent il est aisé de recueillir que l'Amitié ne deuroit iamais finir; considerons maintenant si elle peut toujours durer. I'ay dit que l'Amitié estoit fille de l'Amour; supposons la de la condition de son Pere, elle

LXXVI.
IV. Partie.
Des Acci-
dens qui
ruinent
l'Amitié.

Si l'Amitié
peut tou-
jours du-
rer.

doit perir. Si l'Amour n'est qu'un desir d'union à la chose aymée, il semble que l'Amour doit mourir, puisque ce desir cesse, quand l'union se fait. Ne croyons pas ce foible raisonnement: il est vray que l'union à la chose aymée arriue, mais il ne suit pas que nous ne desirions plus, d'autant que la perpetuité de cette union succede au defect de l'union: le premier moment qui nous attache nous fait souhaiter d'estre toujours attachez. Contemplons l'Amour dans sa propre sphe-

re ; la foy qui descouvre le
souuerain bien, l'esperance
qui l'attend perissent dans
le Ciel, où il n'y a rien d'ob-
scur ny d'esloigné, la cha-
rité subsiste. Et neant-
moins cette charité estant
la mesme dans le temps &
dans l'éternité, est, si elle
est amour, le desir de l'v-
nion à la beauté infinie ;
donc la jouissance n'em-
pesche pas le desir, car ce
que nous possedons pour
l'auoir vne fois desiré, nous
le desirons pour le posse-
der tousiours. Mais hélas !
l'Amitié humaine n'a pas
des fondemens si solides ;

il est difficile de la commencer, parce qu'il est difficile de trouver vn objet digne d'amour; & quand on la trouué, on a peine de le cōseruer, puisque l'homme nous eschappe à chaque moment, & qu'il se change tous les iours aussi bien pour l'estre moral que pour l'estre naturel. I'a-uouë qu'il y a de trois sortes d'Amitiez, & que de ces trois, l'honneste subsiste le plus long temps; la raison est qu'il s'appuye & qu'il se fonde sur la vertu, qui est vne habitude difficile à esbranler. Rien ne

nous oste la vertu que le
peché , le péché despend
de nostre volonté ; donc
l'Amitié qui a pour base
la vertu , dure autant que
nous voulons , puisque
nous ne perdons la vertu ,
que quand il nous plait.
Pour celle qui s'attache à
la beauté, elle tombe avec-
que la beauté ; la muraille
traisne le Lierre qu'elle
soustient ; le visage ruine
la passion qu'il a fait nai-
stre. Trois rides sur vn
front , quelques taches sur
la jouë guerissent vne fo-
lie de beaucoup d'années :
le temps nous desrobeno-

stre amour, en supprimant
l'esclat de ce que nous ay-
mons. Ne parlons pas de
l'Amitié qui n'a pour ap-
puy que l'utile ; les biens
nous eschappent encore
plus viste que la beauté :
la vieillesse ne vient qu'a-
uecque les années ; le temps
ne fait ses larcins que peu
à peu ; tout d'un coup la
Fortune enleue trop sou-
uent toutes nos richesses.

LXXVII.
L'Absence
ne destruit
ny l'Amour
ny l'Amitié.

Hannibal Romis dans
son Traitté de l'Amour
humain, fait dire à Siluia
Villa par Guarini, qui pos-
sible est l'Auteur du Pastor
Fido, que l'esloignement
fait

fait mourir l'Amitié; parce qu'il faut que l'œil qui fait naistre l'Amour, le conserue. Cette opinion suppose qu'on ne voit l'objet aymé qu'auecque les yeux du corps, de plus que les yeux du corps sont la cause de l'Amour. Je ne veux pas nier que l'absence ne luy donne d'estranges conuulsions, ie soutiens seulement, qu'elle ne luy donne iamais la mort: c'est vn poison lent qui la debilite, mais qui ne la ruine pas; il a assez de force pour affoiblir, trop peu pour tuer. Quand la

T

beauté où la bonté qui commence nostre amitié s'arreste au sens, & qu'elle ne penetre pas dans le cœur, i'accorde qu'on cesse d'aymer, quand on cesse de voir. Au contraire si cette passion passe de l'œil dans l'ame, i'ose asseurer, que l'esloignement approche nostre objet de nous, & que l'absence nous le represente mieux, que s'il nous touchoit. Quand les yeux & les autres sens s'occupent à jouir de la personne qui nous est chere, il arriue souuent qu'ils la retiennent & l'amusent

tellement au dehors, qu'elle ne se coule pas au fond de nostre esprit. Que si la condition de nostre vie nous en separe, alors l'Entendement qui en conserve le beau portrait, le regarde & le contemple d'autant plus profondement, qu'il n'est pas diuertí par le sens; & puis se reflexissant sur son action, il tient toujours la volonté colée où l'ame ne luy montre jamais que du bien véritable sujet de l'Amour. L'œil n'est pas à beaucoup près si respectueux ny si fidele; car s'il regarde la perfe-

Etion, il descouvre les defaux. Je ne sçay pas l'experience des autres, mais ie sens bien que ie n'ayme jamais mieux, que quand ie ne voy pas ce que i'ayme.

LXXVIII.

Les Rap-
ports ne
peuvent
rien contre
elle.

Toute ma raison ne me sçauroit fournir dequoy deffendre ceux qui reçoivent les rapports au prejudice de l'Amitié; ma bonté n'a pas assez de douceur, pour trouuer leur pardon. Quant mesme quelque chose m'auroit choqué, ie voudrois dementir mes yeux, pour tromper mon cœur. Il faut appuyer ceux qu'on aime iusques à vne

entiere conuiction de leur perfidie ; ie ne les croiray iamais trompeurs que ie n'aye sentileur tromperie. Nous deuons plus de fidelité à nos Amis, que de foy à tous ceux qui nous parlent contre eux. Sans offencer l'Accusateur , nous pouuons tenir pour l'Accusé ; parce que l'un peut se mesprendre sans crime, & l'autre ne doit pas estre condamné sans defence. Nous auons mille choses en sa faueur ; tous les biens-faits que nous auons donnez & receus sont des Cautionns qui nous assurent ; la

connoissance de ce que nous auons veu doit iustifier ce qui nous est caché. Et qui ne sçait la malice de ces Semeurs de Zizanie; pour moy ie prens tous ceux qui s'approchent de moy avecque ce dessein, pour des Assassins qui veulent faire vn meurtre dans mon cœur; ie ne les deteste pas moins que s'ils en vouloient à ma vie.

LXXIX.

Qui nous
oublie, nous
oblige à
oublier.

La plus iuste cause qui nous dispense d'aymer, c'est l'oubly. Veritablement ceux qui ont assez mauuaise memoire pour souffrir que l'absence de

trois iours, ou quelque autre accident aussi leger leur oste du cœur ceux qu'une longue pratique y auoit mis, ne doiuent iamais aymer. S'ils font des Amitez, ils s'obligent à en faire tous les iours : il leur faudra plus d'Amis que d'habits, puisque leur ame a moins d'arrest, que la moindre estoffe n'a de consistance. Mais il est à remarquer que si l'oubliance empesche d'aymer, elle ne souffre pas qu'on soit aymé ; c'est vne esponge qui ne passe pas sur vn cœur, qu'à mesme temps

elle n'efface l'impression de tous les autres. Il n'y a personne si prodigue de son Amour, qui le vueille exposer ; c'est vn thresor precieux qu'on place avec que plus de soin que toutes les richesses de la Terre ; parce que l'on possede plus dans vn Amy fidele, qu'on n'auroit en cent mines. De moy ie ne sçay point d'accident qui destruisse plus proprement l'Amitié que l'oubly, ny de qualité qui soit plus propre à faire des Timons que celle-là : celuy qui se souuient si peu des autres,

les oblige à l'oublier ; ce n'est pas tout il les oblige à le haïr : nous ne ſçaurions nous tenir à l'indifference, & partant il faut par neceſſité que nous haïſſions tous ceux que noſtre connoiſſance ne nous contraint pas d'aymer.

Je ſçay bien que ce n'eſt
ny l'huile, ny le bois qui
donne la vie au feu, mais ie
n'ignore pas auſſi, que c'eſt
l'huile ou le bois qui l'en-
tretient. On doit dire le
meſme de l'Amour qui eſt
la belle flame du cœur ; les
ſeruices ne l'allument pas,
ſi ce n'eſt que le Fils naiſſe

LXXX.
Quand on
refuſe de
nous ſeruir,
on refuſe de
nous ay-
mer.

plustost que le Pere, & qu'il vienne au Monde auant qu'on l'y mette; il est pourtant vray que les petits soins que nous rendõs aux Amis, sont des suites necessaires de nostre Amour, c'en sont des preuues infaillibles. Quand on ayme, on veut du bien; qui n'en peut faire, le desire; le desir se tesmoigne par ces empressemens & ces importunitez qui sont toujours agreables iamaïs incommodés. Vn certain demandoit vne fenestre au cœur, pour en voir le secret; ie ferois bien le mes-

me fouhait que Momas,
mais pour vne autre fin.
Il m'est indifferent de con-
noistre vne pensée qui
peut-estre m'offence; mais
le plus ardent de mes
vœux feroit de descouurir
vn amour, qui sans doute
m'oblige. En voyant vne
chose i'en verrois deux,
puis qu'il est impossible de
connoistre l'amour d'un
homme, qu'on ne sçache
son secret. Je ne dois pas
neantmoins blasmer ce-
luy qui demandoit cette
ouuerture au cœur; on ne
peut voir sa pensée que
par cét endroit: la langue

que la Nature nous donne pour la descouvrir, la cache ; les paroles qui la doiuent exprimer, la trahissent. La main est le véritable Interprete de l'Amour, son langage ne peut mentir: qui donne, qui fert, qui oblige, ayme sans faintise. Personne n'a encore employé le bien-fait, pour tromper ; si quelqu'un en use, sa dissimulation dure peu. Tant-il est vray que l'affiduité des bons offices est la grande & inuincible preuue de l'Amour. Voulez vous l'esteindre ou le faire languir, ostez luy

cette nourriture.

Ceux qui ruinent l'Amitié par la negligence, l'attaquent quand elle est née; ceux qui l'offencent par le mespris, taschent de l'empeschier de naistre. Le mespris ruine l'estime qui engendre l'Amour, dont l'Amitié est fille legitime; donc celuy qui mesprise, fait mourir l'Amitié; & cela d'autant plus cruellement qu'elle se soüille de trois meurtres pour en faire vn. Il ne faut point douter, que celuy qui commence de ne plus estimer, cesse d'aymer: bien davan-

LXXXI.
Le Mespris
est vn des
plus cruels
Ennemis de
l'Amitié.

tage il commence de haïr: il n'y a pas moins de nécessité d'avoir en aversion la personne qui attire nostre mespris, que de cherir celle qui merite nostre estime. Mais il semble que ce mauuais accident ne supprime l'Amitié que dans ceux qui aiment & non pas dans ceux qui sont aimez? veritablement il les faudroit supposer fort genereux, & les croire bien prodigues d'amour, de vouloir en faire profusion en faueur de celuy qui le mesprise. Je ne connois pas le temperament des esprits,

mais ie puis asseurer que l'humeur du mien est de plustost souffrir la haine que le mespris. La haine est tousiours innocente ou aueugle ; elle est innocente , quand elle s'attache au mal ; aueugle , lors qu'elle s'arreste au bien. En quelque façon que ie la considere , ie luy trouue des excuses , ie luy donne des eloges. Car si elle attaque le mal , son traitement est iuste , puisque le mal ne merite que nostre auersion ; si elle persecute le bien , son erreur est pardonna-ble , puisque l'imagination

luy deguise le bien. Il n'y
a pas moins d'impossibi-
lité à haïr ce que nous
croyons bon, qu'à aimer
ce que nous iugeons mau-
vais. Je ne veux pas nier
que nous ne puissions haïr
la vertu & cherir le vice,
mais ie maintiens que c'est
sous vn masque emprun-
té, & sous vne apparence,
que quelqu'autre passion
que la haine & l'Amour
leur ont donné. Allons de
la raison à l'histoire, elle
nous dira que ce qui a rom-
pu les plus estroites Ami-
tiez, & poussé les hommes
contre leur deuoir, ç'a esté
le

le mespris. La France & toute l'Europe fume encore des embrasemens qu'un de nos Princes mesprisé à excitez ; rien ne les a peu esteindre que le sang qu'il a versé.

Qui dira que la defiance ou la ialousie est le poison des Amitiez, trouuera son vrai nom ; & pour moy ie l'honnorerois de ce titre, si le poison estoit assez cruel. J'ayme mieux dire que c'est un Demon, qui agite ceux qui aiment pour tourmenter ceux qui sont aimez. De-là il n'est pas malaisé de concevoir

LXXXII.

De la defiance & de la ialousie,

quel damage il procure
aux vns & aux autres : ie
ne parle point des ombra-
ges & des inquietudes que
donne la ialousie, point des
fureurs qu'elle inspire. Je
viens à son principal effet.
Quelques vns tiennent
qu'elle naist d'un Amour
vehement, ie ne comprans
pas ce parentage. Quand
on ayme beaucoup, on
estime parfaitement; quand
on estime parfaitement,
la ialousie peut aussi peu
nous oster l'asseurance, que
l'amour de la vertu. L'esti-
me & l'amour sont deux
mouuemens qui s'auan-

cent à pas esgaux vers le
mesme objet; de sorte que
comme vn amour parfait
exclud entierement la hai-
ne, l'estime veritable ne
souffre point de defiance.
C'est vn Ennemy qu'il
chasse en faueur de la per-
sonne qu'il regarde; car en-
core qu'elle ait assez de
merite pour estre desirée
de plusieurs, il connoist
qu'elle a trop de vertu pour
se laisser posseder. Ce seroit
vne estrange Meduse que
la ialousie, puis qu'elle
transformeroit son Pere
en ce qui luy est le plus
contraire: aussi tost que la

crainte destruit la confian-
ce de la fidelité que quel-
qu'un nous doit, nous
changeons en haine le
mesme amour que nous
auons pour luy. Et qui fait
naistre cette crainte? sans
doute c'est la ialousie; elle
ne peut donc tirer son ex-
traction de l'amour qu'on
a pour vne personne, mais
bien du peu d'estime de sa
vertu. I'ayme mieux dire
que la defiance est vne
marque de la grandeur de
l'amour passé & de la foi-
blesse du present: vne gran-
de fumée ne descouure
qu'un peu de bois pourri

ou de paille allumée, mais il est certain que si elle ne cache vn grand feu, qu'elle la estouffé. Ajouſtons encore que la ialouſie montre l'amour du cœur, mais de la meſme façon que les ronces & les orties declarent la fecondité de la terre. Plus elles ſe haufſent pour le publier, plus elles l'eſpuisent du ſuc neceſſaire aux bonnes herbes. Voila ce qui arriue à vn cœur quand il eſt piqué de defiance; on connoiſt qu'il eſt capable d'amour, mais auſſi toſt on voit qu'il n'en a point, parce que la

ialoufie le ruine ; dans la
personne qui ayme par le
soupçon d'un iniuste par-
tage, dans celle qui est ay-
mée par le despit d'un mes-
pris iniurieux.

LXXXIII.
Sçauoir si
l'ingratitu-
de nous dis-
pense d'ay-
mer nos
Amis.

A peine peut-on iuger
qui de la defiance ou de
l'ingratitude trauaille plus
fortement à la destruction
de nostre Amour ; mais il
n'y a rien de plus seur que
l'une & l'autre y arriue.
La premiere en la maniere
que ie l'ay déclaré, la se-
conde, dautant que nous
croyons deuoir oster no-
stre cœur à ceux qui mes-
prisent nos biens-faits. Le

doute qui me reste c'est de
sçavoir, si l'ingratitude de
nos Amis nous dispen-
se de les aymer. S'ils de-
viennent nos Ennemis par
la lascheté de ce vice, nous
ne pouuons iustement les
hair, puisque Dieu nous
commande d'aymer nos
Ennemis. Il le commande
par les paroles expressees de
son Euangile, qui est en
faueur du plus amer fiel du
Monde; par son exemple,
qui tous les iours nous fait
de pressantes leçons de ce
deuoir. Pensez-vous qu'il
n'esclaire que ceux qui
doiuent marcher dans la

voye de ses commandemens? chaque matin nous voyons leuer son Soleil sur le Coupable & sur l'Innocent. Peut-estre qu'il ne sçait plus faire de tenebres qui n'esteignent le iour que pour les Egyptiens? quand il seroit ainsi, il peut ne laisser les yeux qu'aux Israëlites. Il a mille moyens de punir les Pecheurs, & de les exclure du partage des ses graces; mais il n'en est pas le Maistre, s'il ne les dispense qu'à ceux qui les meritent. Ce n'est pas la peine qu'il auroit de separer les champs d'Abel & de

Cain, ou de connoistre ce-
luy qui luy doit brusler de
bonnes gerbes, qui l'obli-
ge de respendre sa rosée
aussi bien sans discerne-
ment que sans reserue. Il
n'y a que les foudres & les
orages qu'il porte sur cer-
taines testes, parce qu'il ne
veut pas qu'ils tombent in-
discrettement sur les gens
de bien. Pour ses faueurs
il les rend communes aux
vertueux & aux Meschans,
dautant qu'il a dessein de
recompenser ceux-là, &
de changer ceux-cy. Et
quoy que la malice les em-
pesche de se conuertir, sa

bonté ne souffre pas que ce motif manque au projet de leur conuersion. Il voit bien qu'il verse inutilement ses graces ; il aime mieux les perdre que les espargner à ses Ennemis. Contemplons cette Misericorde infinie panschée sur la face du neant, il y porte son bras pour en tirer des Ingrats, dont il preuoit l'iniure ; des Ingrats qui le mordent, & qui luy dechirent la main au mesme moment qu'il les esleue. Voila vn beau triomphe de l'Amour ; voicy quelque chose de plus.

Cette mesme Maiefté s'estant cachée sous nostre chair, pour nous tromper heureusement, monte sur vne Croix, elle ouure son cœur & verse ce qui luy reste de sang, quoy qu'il ne doiue santifier pas vne des testes qu'il touchera, quoy qu'il doiue estre profané par les sacrileges piez qui le fouleront. Que pretend Dieu? de faire vne abondante redemption aux hommes, & par l'excez de sa bonté les tirer de celuy de leurs crimes. Ne considerons pas qu'en continuant les biensfaits on

change quelquefois les Ingrats ; qu'il y a beaucoup de gloire de ietter des charbons ardens sur des personnes glacées ; qu'on se surmonte soy-mesme, lors qu'on triomphe de ses ressentimens, & que ce qui nous fait plus de difficulté, nous donne plus de merite. Je ne pese point tout cela ; pour ne pas ceder à l'ingratitude, c'est assez de sçauoir, que celuy qu'elle ne rebute pas, deuient vn Dieu par imitation, s'il ne l'est par nature.

LXXXIV.

Ce que font
les querel-
les des A-
mis.

On se moque de nous,
quant on nous veut per-

suader que les querelles de
ceux qui s'ayment mutuel-
lement serrent de nou-
ueaux nœuds en l'Amitié.
L'experience montre bien
qu'elles les rōpent plutost
qu'elles ne les conseruent;
& de moy ie croiray plus
facilement que l'ingrati-
tude les redouble, que de
m'imaginer que la guerre
les enflamme. Vn homme
peut ignorer que son Amy
mesprise ses biensfaits; il
sçait infailliblement quand
il le querelle. Celuy qui ne
se veut pas auoüer obli-
gé, ne pretend pas touf-
jours d'offencer son Bien-

facteur, il affecte seulement vne sotte independance; celuy qui dispute la personne, qu'il ayme, n'a point d'autre but que de luy desplaire. L'Ingrat cache son vice en niant la faueur receuë, le Querelleux publie l'iniure estudiée; de sorte que le crime du premier est vne faute timide, qui craint de nous aborder, celuy du second vn outrage insolent, qui nous braue avec gloire. Je consens que la colere excuse nos transports à l'esgard des Estrangers, ie ne puis souffrir qu'elle tasche de

nous iustifier contre nos
Domestiques : c'est assez
d'auoir vn peu de bile
pour s'esleuer contre vne
personne indifferente ; il
faut auoir de la rage pour
s'animer contre celle qui
est chere. Il y auroit de la
foibleffe à se rendre à la
premiere impatience qui
nous sollicite ; de la stupi-
dité à tenir tousiours bon
contre vne mauuaise hu-
meur qui nous persecute
fans relasche. Vn chagrin
ordinaire , des reproches
continuels sont bons pour
faire vn Saint ; mais s'ils
exercent la vertu , ils de-

struisent l'Amitié.

LXXXV.

Vn Amy ne
doit pas e-
stre infidele,
si on luy
manque de
fidélité.

Finissons les fascheux
accidens de l'Amour, par
ce qui finit infailliblement
l'Amour: ie puis dire que
les autres vices ne sont que
ses maladies, mais que l'in-
fidélité est sa mort. A t'on
veu vn seul homme rom-
pre ses Amitiez, qui ne se
plaigne qu'on luy a man-
qué de foy? il croit se pur-
ger du crime d'infidélité,
s'il en charge avec pretexte
son Amy. Et certes quoy
qu'on ne puisse iamais
estre lasche, la raison sem-
ble le permettre en cette
occasion. Pourquoi me
vou-

voudroit-on contraindre à
aymer constamment vn
Infidele; veut on m'obli-
ger à estre trahi plus d'une
fois? Il faudroit manquer
de iugement pourvouloir,
qu'une personne qui sçait,
& qui le sçait sur des ex-
periances qu'on ne peut
dementir, prit confiance
à celuy qui l'auroit sou-
vent trompée. Si quel-
qu'un me donnoit ce con-
seil ie le prandrois pour le
Complice de mon Trai-
stre, ie l'accuserois d'avoir
conspiré avecqueluy. De-
fiez vous, mais ne trompez
pas; soiez en garde, mais

ne soiez pas en embusches: on n'est iamaïs blasmé de trauailler à la seureté de sa personne: ou bien à la ruine d'un autre. C'est vne erreur bien grossiere à vne Femme, de croire qu'elle puisse se vanger de l'infidelité de son Mary par la sienne propre; c'est pretendre de guerir vne playe estrangere en s'ouurant l'estomac d'un coup mortel. Je n'examine pas si vn homme peut ou ne peut pas exiger iustement l'obeïssance, le respect & les autres deuoirs du mariage, lors qu'il en a choqué

les priuileges ; ce que ie
veux, c'est qu'une Femme
ne peut iamais manquer à
l'honnesteté, ny punir le
crime d'autruy par le sien.
Ne deuez-vous rien à vn
Infidele? vous deuez beau-
coup à vostre honneur,
tout à Dieu & à vostre
conscience. Vous a t'on
manqué de foy, n'en man-
quez pas pourtant, si vous
n'offencez plus vostre Ma-
ry, vous offenceriez vostre
ame, son Createur & vo-
stre famille. Peut-estre que
personne n'a ces dangereu-
ses maximes? ie le veux
croire pour le suiet que

i'ay proposé ; mais au regard des autres Amitiez, qui ne se croit dispensé d'estre fidele , s'il arriue qu'à son prejudice, on ait usé de perfidie? C'est neantmoins vne heresie si on s'y arreste, foiblesse, si on le pratique. Vne ame genereuse ne s'amusera iamais à descouurir le secret qu'on luy aura confié dans le cours de ses plus ardentes amours. S'il ne respecte plus son Amy, il respecte son amitié passée : il ne veut pas deshonnorer son choix d'une vangeance si lasche ; il ayme tousiours

ce qu'il a vne fois aymé.

Tous ceux qui en vsent de la sorte, meritent d'avoir des Amis, ils sont propres pour l'estre. Apres que l'Innocence se fut retirée de la Terre au Ciel, toutes les Vertus en mespriserent le seiour; pas vne d'elles n'y retourne qu'en cachette, & lors qu'elles y rencontrent quelques personnes dignes de les recevoir. Mais à vray dire, il n'en est point qu'on y voye si rarement quel'Amitié; car enfin c'est assez qu'il se trouue icy bas vn Gene- reux pour inviter la ma-

LXXXVI.

Pourquoy
l'en voit si
peu d'Amis.

gnificence d'y venir; assez d'une personne, qui mes-
prise la fortune pour atti-
rer la liberalité. Chaque
vertu ne demande qu'un
homme, la seule Amitié
en veut deux, & deux qui
soient tout à fait sembla-
bles. Il luy faut deux cœurs
pour luy faire vn seul
throsne; & ce qui rend en-
core sa descente plus diffi-
cile, c'est qu'elle n'y vient
pas, qu'elle n'y sçache des-
ja les autres Vertus. Et
partant qu'on ne s'estonne
pas de voir si peu d'Amis,
il faut qu'ils soient ver-
tueux & la vertu est rare;

il faut que ces Vertueux
se ressembtent, & la ressem-
blent, & la ressemblance
est difficile. Encore est-il
par fois des Freres, qui ont
quelques traits pareils,
mais ils ne le sont pas tel-
lement qu'on les prenne
l'un pour l'autre; il y a tou-
siours vne marque qui fait
leur distinction, & qui em-
pesche cette mesprise. Au
regard des Amis l'esprit &
l'inclination ne doit rien
auoir de contraire, puisque
la vertu qui les conioint
pretend par l'vnion de fai-
re l'vnité. Comme quoy
feriez vous de deux cœurs

vn cœur, de deux volon-
tez vne volonté, de deux
Ames vne Ame, & de deux
hommes vn seul homme,
si leur matiere n'est pres-
que la mesme. Où trouue-
rez vous deux personnes,
qui ayent toutes les Ver-
tus, puisqu'à peine en trou-
uez vous vne, qui en ait
vne. Mercure ne se fait pas
de tout bois, bien moins
l'Amy de toutes sortes
d'hommes. Vous connoi-
strez ceux qui peuuent
receuoir cette excellente
forme, par ceux qui en
sont incapables.

LXXXVII.

Quelles
Personnes

Dans le premier rang ie

metts les Auares ; dans le
second les Humeurs Sau-
uages ; dans le troisieme
les Inconstans ; dans le qua-
triefme les Superbes. L'A-
uarice, la Rusticité, l'In-
constance & l'Orgueil,
sont les quatre Elemens
dont on ne compose pas
les Amis ; qui possede les
qualitez contraires peut
pretendre à l'Amitié. Exa-
minons ce que j'ay dit.
Ceux qui sçauent le pro-
pre genie de l'Auare, ne
croyront pas qu'il puisse
iamais aymer que l'argent,
encore ne l'ayme-t'il que
parce qu'il s'ayme. C'est

sont inca-
pables d'A-
mitié.

l'idole de son cœur, c'est le
cher objet de ses pensées ;
il le reuere si religieuse-
ment , que comme vne
chose sacrée il ne le touche
presque iamais. Son coffre
est son temple , sa cassette
son tabernacle, c'est là qu'il
le tient, c'est là où tous les
iours il enferme son esprit
avec son Dieu. Je me re-
pens d'auoir dit, que l'A-
uare ayme l'or, parce qu'il
s'ayme ; il se hait, puis qu'il
se l'espargne. Iugez donc
si l'Amour peut entrer
dans le cœur de l'Auare ;
l'Amour ne se reserue rien,
il espanche tout au dehors ;

l'interest se mesnage tout,
quoy qu'il le ramasse dans
foy-mesme : l'Amour se
despoüille, & veut estre
nud, à cause des flames qui
le bruslent ; l'interest se
charge de mille robbes,
parce qu'il est de glace :
l'Amour est riche, quand
il est pauvre ; l'interest pau-
vre, quand il est riche : ce-
luy-là triomphe dans les
miseres celuy-cy trancit
dans l'abondance. En vn
mot l'Amour se donne en-
tierement aux autres ; l'in-
terest se donne les autres.
Faites vn Amy d'un Aua-
re, vous composez le feu

de neige. J'ay mis les Humeurs sauvages dans mon second ordre; qui les iugeroit capables d'Amitié? Cette Reine des cœurs cherche la compagnie, se plaist à l'entretien de la personne qui luy est chere; iamais elle n'a plaisir, que lors qu'elle luy tesmoigne sa complaisance. Confidez les Loups-garoux de nostre Nature; voyez ces Hiboux faits en hommes, ils aiment la solitude, leur ombre les met en ombrage; elle les offence, si elle les suit. La plus belle voix du Monde les importune;

leur plus douce musique
c'est le silence des bois ou
le murmure des vents qui
les battent. N'attendez
aucune civilité d'eux, la
courtoisie ne sçait pas leur
mettre vne bonne parole
dans la bouche; l'accortise
leur est vne vertu incon-
nuë, ils souffrent la gesne,
quand la biensceance les
oblige à quelque civilité.
Iaignez l'humeur sauuage
à l'Amitié, vous assemblez
le iour & la nuit. Les Incō-
stances ne sont pas moins
incompatibles, il faut ob-
seruer leurs bons momens
pour les posseder; si l'on n'a

porte de grands soins à les tenir, ils eschapent. Ce qui leur plut hier, les choque aujourd'huy ; ce sont des malades toujours desgoutez. Difficilement peut-on les contenter ; espanchez leur vostre cœur, vous les importunez ; moderez vos caresses, vous les mesprisez ; qui les adore, les incommode ; qui ne les adore pas, les outrage. Trouvez le moyen d'arrester l'inconstance, vous fixez le vif argent. Vn Superbe a bien moins encore de disposition à l'Amitié : l'Amour esgale tout, il fait

qu'un Esclaue deuient
Roy, si un Roy l'ayme; le
plus pauvre du Monde
possede tout le Monde, si
son Amy en est le Seigneur.
Qu'il soit trop haut, & que
ce qu'il regarde ne puisse
monter, il s'abbaisse; s'il
traisne à terre, il se couche.
Dieu veut aymer l'hom-
me, il se fait homme; sa
creche ne peut s'esleuer au
Ciel, il apporte son thros-
ne dans sa creche. L'or-
gueil a des maximes bien
differantes, sa conduite est
toute contraire; iamais il
ne se mesure, tout ce qui
se pousse au dessus de luy

l'opprime. Point de supérieur, point d'Esgal, il veut estre Monarque ; il se tire tousiours de pair, iamaïs il n'y vient. Je ne croy pas qu'on doiue entreprendre d'auoir vn Superbe pour Amy.

LXXXVIII

Cōtre ceux
qui s'abais-
sent trop.

Quand ceux qui aiment sont trop grands, il faut qu'ils s'esgalent, & qu'ils s'aiustent à la condition des personnes, qui leur sont cheres: qu'on descende donc à terre, qu'on n'y traïsne pas pourtant. On ne m'accusera iamaïs d'exclure vn seruiteur de l'amitié de son Maistre ; mais
file

si le Maistre donne son
cœur & sa fortune au va-
let, qu'il se garde bien de
prendre les qualitez de Va-
let. Je louë ces Debonnai-
res; qui ont de la douceur
pour leurs Domestiques
que Seneque appelle nos
seconds Amis; ie condam-
ne ces Farouches, qui s'en
font les Comites: il y a vn
milieu entre le trop & le
peu, le Sage n'affecte ny
l'vn ny l'autre. C'est las-
cheté à vne personne de
condition d'obeir en sa
maison, infamie de per-
mettre qu'une beste ou vn
viciieux y commande: il

faut qu'un Seigneur re-
çoive les avis des Prudens
quoy que domestiques,
mais il ne doit pas suivre
la passion des Brutaux. Ce
desordre est ordinaire :
on voit trop souvent que
ceux qui par le droit de
leur naissance peuvent
commander, par la con-
trainte de leur humeur
obeissent ; ils mettent
sur eux, ce qui doit estre
dessous, & se font une
teste de leur piez. Mon des-
sein ne m'oblige pas de
combattre icy cette er-
reur, ny de defaire ce char-
me ; que ceux qui sont en-

forcelez se guerissent, s'ils veulent. Ils le peuuent par la seule consideration de ce qu'ils sont, & de ce qu'ils doiuent à leur reputation: on ne les croira iamais genereux, s'ils obeissent à des lasches, ny sages, s'ils escoutent des foux.

Nous auons marqué les personnes propres pour estre Amis, montrons celles qui sont preferables entre les Amis. Ien'ay reiecté ny sexe ny condition; ie n'ay regardé ny les âges ny la fortune; il est pourtant vray que comme il y a des humeurs plus ou

LXXXIX.
Quels Amis meritent d'estre preferes aux autres.

moins capables d'Amitié,
il y a de mesme des Amis,
dont on doit faire plus de
cas que des autres. Je ne
parle icy du sentiment de
personne, ie ne touche que
le mien, que ie croy pour-
tant estre celuy de la rai-
son. Sans examiner tou-
tes les differences qu'on
peut trouver en ce sujet,
i'estime qu'il faut servir
tous ceux qu'on ayme,
mais que dans la concur-
rence, si leur service estoit
incompatible, on se doit
plustost attacher aux An-
ciens qu'aux Nouveaux,
& servir les Pauvres que les

Riches. Le droit de ceux là est si clair qu'il n'y a pas lieu de douter : leur possession est si longue , qu'elle est legitime ; ils ont la premiere hipoteque de nos bons offices , & qui voudroit leur disputer nos premiers devoirs , s'en rendroit indigne. On donne bien la meilleure portion de l'heritage aux Aînez , pourquoy refuseroit-on nos plus notables seruices à nos vieux Amis, qui sont les premiers Enfans de nostre cœur. J'ay touché en vn autre endroit de cét Ouurage les raisons qui

nous obligent dauantage
aux Pauures qu'aux Ri-
ches, en voicy l'exemple.
Mon esprit à tousiours ad-
miré vne parole que ma
langue n'a iamais dite. Un
iour vne personne, dont
i'honnoreray toute ma vie
le merite, & que ie cheri-
ray dautant plus qu'elle
n'est ny des puissantes ny
des grandes, m'entrete-
nant du choix qu'elle auoit
fait, ferma son discours de
cette sorte. Tout mon re-
gret, c'est qu'elle estoit
heureuse, & que ie n'estois
pas Reine, quand i'ay com-
mencé de l'aymer. Le ne

ſçay ſi i'entens le langage de l'Amitié , mais il me ſemble que des harangues toutes entieres m'en diroient moins que ceſtrois mots ; i'en fais toute ma preuue & mon extaſe.

A mon auis voila beaucoup de choſes de l'Amour & de l'Amitié ; voila quelques remarques , qui en montrent la neceſſité : Mais où pourrons nous rencontrer vn Amy ? Dauid & Ionathas ne ſont plus ; il y a grande difficulté de trouuer à choiſir, bien du hazard au choix de ce qu'on a trouué. Mon

X C.
Dieu doit
eſtre le vray
Amy.

pauvre cœur il y a long-temps que tu teournes de tous costes, que tu cherches par tout, que tu regardes s'il y a dans le Monde de quoy te contenter. Je ne veux pas faire iniure à ceux qui me font grace de leur bienveillance; ie ne les offence pas aussi protestant qu'il faut & à eux & à moy quelque chose de plus qu'un homme. Sans doute ils me scauront gré si ie les auertis avecque Saint Augustin, que nous souffrirons d'éternelles inquietudes, si nous ne portons nos soins

& nos pensées au veritable
obiet de l'Amour. C'est
donc icy que ie rappelle
mon cœur, & avecque luy
tous les cœurs, qui sont
capables d'aymer. Vous
cherchez vn parfait Amy,
considerez que les Creatu-
res sont pleines de defaux,
qu'il faut du temps pour
les gagner, & que bien
souuant sans les gagner,
nous perdons nos seruices
& nos peines. Pretendez-
vous à l'amitié d'un de vos
semblables? il a peut-estre
des desseins plus genereux
que vous, & des ambitions
plus releuées que les vo-

Itres. Vn Prince fait-il vo-
stre desir? il vous coustera
bon, & apres auoir acquis
son affection, & merit  la
faueur, vous ne la possede-
rez qu'en crainte, iamais
en seurete. Peut-estre aussi
que tout d'un coup vous
tomberiez dans le precipi-
ce, d'où vous vous estes ti-
r  degré apres degré &
auecque des trauaux qui
vous ont fait gris, auant
que de vous rendre heu-
reux. Et voila   merueille
digne de tous nos trans-
ports, tout aussi tost au
moment que ie parle, si ie
veux, DIEU est mon

Amy. Dix puissantes raisons preuuent que nous ne deuons point en chercher d'autre.

Si la beauté seule me-
rite d'estre aymée, pour-

XCI.
Dieu est
beau.

quoy n'aymons nous Dieu

I Raison.

seul. C'est luy qui a fait
toutes les choses belles;
luy qui pare le Ciel de tant
de luisans astres, qui cou-
ure la Terre d'une infinité
de fleurs, qui mesme dans
les choses laides met des
graces qui plaisent à nos
sens, & qui charment no-
stre esprit. C'est sa main
inuisible qui trauaille les
perles au fond de la Mer, les

metaux sous la Terre, & les diamans dans les plus rudes cailloux. L'homme chef-d'œuvre de la puissance & miracle de la beauté n'est qu'une des moindres idées de son esprit. Croyriez vous (dit-il) que j'eusse versé tant d'esmail sur les fleurs & de thresors dans la bouë, & que ie māquasse de l'esclat, dont ie suis si prodigue? Non non tout ce qu'il y a de ravissant dans le Monde, n'est qu'un rayon qui s'eschape de moy: ces Belles qui dans tous les siècles se sont montrées aux hom-

mes , n'ont esté que des crayons qui ne m'ont pas exprimé. La coppie fust elle parfaite, n'attaint jamais son original. Mais si Dieu est beau , il le sera toujours, & toujours sans defect & sans bornes. Vous dites que cette femme est belle , attendez vn peu , elle ne le sera plus: vne maladie luy osterá ce qui vous charme ; peut-estre n'ose t'elle l'entreprendre , la vieillesse n'aura pas tant de respect. Ce visage vous ravit , il tuë quelqu'autre ; de vray son œil est beau , mais sa

bouche put. Regardez
avec attention ce que vous
nommez miracle, vous ne
le iugerez pas vn ouurage
acheué ; ie veux que le
corps soit poli ; l'esprit en
est rude : & quant il auroit
toutes les perfections que
la Nature peut donner,
c'est vn homme, ce n'est
pas vn Ange. Ces Crea-
tures possèdent des quali-
tez propres, & qui ne sont
pas autre part ; si vous vou-
lez les aymer toutes deux,
vous partagés vostre cœur.
Dieu ramasse en soy tout
ce qu'il y a de beau dans la
Nature, & d'une façon

eminante, qui ne souffre
ny limitation ny defaut.
Regardez cette glace, elle
represente l'aspic sans ve-
nin, la flame sans ardeur,
& cette plante sans poison:
contemplez Dieu miroir
immortel où l'on voit les
Creatures, vous y trouue-
rez tout ce qu'elles ont de
charmant, rien du tout de
ce qu'elles ont de repro-
chable.

La beauté donne de l'a-
mour à l'œil, la bonté à l'es-
prit, pourquoy n'ayme-
rions nous pas Dieu qui est
la souveraine bonté; nous
sommes moins corps que

XCII.
Dieu est
bon.
2. Raison.

nous ne sommes esprit ?
Nous ne pouuons ignorer
qu'il est bon , puisque no-
stre propre malice nous en
afléure : S'il ne l'estoit, he-
las où feroit le Monde, qui
depuis qu'il est sorti du
neant, tafche tous les iours
d'y retourner par l'énor-
mité de ses crimes. Nous
ne pouuons accuser cette
adorable Maiefté d'igno-
rer nos defordres , ou de
manquer de force pour les
punir ; fa science luy def-
couure iufques à nos plus
fecretes penfées ; fon pou-
voir luy foufmet toutes les
rigueurs de l'Enfer. Il faut
donc

donc croire qu'il est bon,
& que c'est dans la dou-
ceur de son cœur qu'il
esteint ces foudres, qui se
presentent à sa main. Vne
femme ne scauroit dauan-
tage iriter la patience de
son Mary, que de se tour-
ner à ses Valets par le mes-
pris de sa personne; ie ne
puis mieux exprimer la
bonté de Dieu, que de
souffrir que nous aymions
les Creatures, qu'il n'a fai-
tes que pour nous seruir, &
que nous les aymions au
preiudice de sa grandeur.
Nous prouoquons sa colere,
& neantmoins nous meri-

tons sa pitié; il se fasche moins de l'affront qu'on luy fait, que de la perte que nous souffrons. C'est à regret qu'il nous voit attachez aux petits biens de la Terre, qui ne sont que de legeres images de sa bonté: il tasche plustost de nous rappeler par nostre interest que par nostre deuoir; s'il nous nomme Adulteres & non pas Aueugles, c'est qu'il croit que ce reproche nous fera plus de honte que l'autre. Il mets la supression de sa colere pour vne des plus sensibles preuues de sa bonté; non

pas que les faueurs dont-il nous comble ne soient plus considerables que les chastimens qu'il nous espargne, mais parce que nous meritons encore plus souvent ceux-cy que nous ne ressentons celles-là. Que nostre volonté ne s'esgare donc plus, qu'elle ayme Dieu, ou parce qu'il est bon, ou parce qu'il est bien.

Pourroit-elle mieux trouver ailleurs de quoy se satisfaire? Il n'y a que le souverain bien qui soit plus grand que nos ambitions: le Ciel n'est qu'un grain de

X C I I.

On a en luy
de quoy se
contenter.

3. Raison.

fable dans nostre cœur ; la terre moins qu'un atome ; si on la partage. A peine deux hommes peuuent aymer tout ce qu'il y a de thresors dans l'Vniuers sans les aneantir ; la moindre diuision qu'on en fait, les rend presque inuisibles. Alexandre auoit raison de plorer, quand il voyoit un Monde, qu'il ne possedoit pas tout entier ; pour peu qu'on en oste, il n'y a pas dequoy contenter un enfant. Dieu seul peut estre aymé de plusieurs sans ialousie, dautant qu'on le possede sans partage ; ce

qu'un autre tient ne nous
est pas osté ; quelque peu
que nous en ayons , nous
l'avons tout. Que ie sois
Seigneur d'une Prouince,
si j'ay un Compagnon , ie
souffre un Larron ; ce qu'un
autre possede, me perit ; ce
qui luy appartient , n'est
plus mien. Prenons ce que
nous voudrons de Dieu,
nous ne le prenons pas
tout, s'il est infini ; nous
n'en laissons rien, puis qu'il
est simple. Pour cette rai-
son il n'y a point d'En-
uieux ny de Jaloux dans le
Ciel, chacun y jouit de ce
que les autres possedent ;

tous n'en ont pas plus
qu'un seul, un seul pas
moins que tous. Bien da-
vantage un Bien-heureux
se resjouit d'en voir plu-
sieurs, parce que Dieu
estant infini & son cœur
ne l'estant pas, il est rauy
qu'un autre ayme ce qu'il
ne peut tout aymen: il sup-
plée son desir par le desir
de ses Compagnons, &
tient par eux ce qu'il ne
peut tenir luy-mesme. Il
y a encore un autre avan-
tage à aymen Dieu de com-
pagnie. Qui ayme quel-
que chose deuient la chose
qu'il ayme; donc qui ayme

Dieu deuient Dieu , son amour l'identifie ; & partant celuy qui ayme Dieu, est Dieu, & toutes les autres choses qui le deuiennent en l'aymant. De sorte qu'un Saint n'a point de ialousie , d'autant que l'amour qui l'vnit à la bonté infinie, le fait en quelque façon tous les autres Saints qui en aymant le mesme Bien, le deuiennent. C'est là amplement estendre son cœur , c'est le multiplier d'une noble maniere. I'ay moins de compassion d'un tas de fourmis qui s'occupent à un grain de bled,

laissant des moissons entières à costé de leur chemin, que d'un Roy qui s'amuse à un Empire pouvant posseder le Monarque de tous les Empires. Les hommes sont ils foux de recueillir des gouttes de rosée auprès de la Mer ; n'ont-ils point de honte de se charger de paille, & de negliger l'or qui traîne à leurs piez. Et bien puisque vous le voulez ayez faim, cherchez comme des bestes immondes un gland dans la boüe , & mesprisez les delices d'une table, où vous auez de quoy vous rassa-

ou le vray Amy. 361
fier, & où vous mangez
par la bouche de tous ceux
qui y sont conuiez.

Peut estre que ceux qui
aiment, veulent estre ay-
mez? ce desir est raisonna-
ble; on ne paye le cœur,
qu'avecque le cœur, & ie
croyrois perdre mon ami-
tié de l'offrir à vne person-
ne, qui me refuseroit la
sienne. Il ne faut donc pas
aimer les Creatures, si l'A-
mour demande le recipro-
que. Ie ne me plains pas
qu'elles se partagent, il y
auroit de l'iniustice de
vouloir qu'elles fussent in-
grates, pour estre fidelles;

XCIV.

Qui ayme
Dieu vne
fois, l'ayme
toufiours;
& en est
toufiours,
aymé, s'il
veut

4. Raison

vn autre a possible mieux
merité leur affection que
moy. Qu'elles la diuisent,
mais qu'elles ne la refusent
ny ne la changent. Voila
les deux notables dangers
qu'un homme court, quand
il s'attache à vn homme;
qu'il fasse tout ce qu'il
pourra, souuent il n'auan-
ce de rien son dessein. Ce
n'est pas le mal-heur d'une
seule experience de ren-
contrer des personnes qui
reçoient tous nos hom-
mages, sans les reconnoi-
stre d'une œillade fauora-
ble ; elles croyent que les
regarder c'est les acheter.

Après des années d'adorations on dira froidement, que l'honneur d'auoir serui, recompence le seruice, & qu'une si grande gloire vaut bien quelque peine. Peut-estre ne voudra-t'on pas perdre de si belles paroles, & qu'on dira sans detour, ie ne veux pas aimer. Supposons neantmoins qu'on trouue de la correspondance; il n'y a point de si boüillât amour, qui ne se puisse raffroidir, point qui ne se puisse changer. Après qu'on a longtemps aimé, on s'en repent ou l'on s'en ennuie: il vient

vn Riual, qui apporte plus de bonne mine, ou qui a plus de bon-heur que nous, qui rait nostre conquiste. Et ce qui est le plus cruel de cette iniustice, on trouue la cause de ce changement dans des defaux que nous n'auons pas, ou dans des iniures que nous n'auons pas faites. Veut on mettre des precautions à ces disgraces, n'aymons que Dieu; qui l'ayme vne fois l'ayme tousiours, s'il veut; avec l'ayde de cette souveraine bonté il en est tousiours aymé, s'il continue avec tout cela à le

vouloir aymen. Iamais cette haute Majesté ne refuse son amitié, iamais elle ne la change; son extreme bonté l'oblige de l'offrir la premiere; son immutabilité de la continuer tousiours. En cecy personne ne peut troubler nostre fortune, d'autant qu'il a dequoy satisfaire à tout le Monde; le merite d'un autre ne fait point d'impression à nostre preiudice; sans se detourner de son ancien Amy, il se tourne au nouveau. Si nous auons de l'imperfection, il la cor-

rige; au lieu d'en tirer vn
sujet de reproche, il en fait
vne matiere de misericor-
de. Mais ce qui charme
dauantage mon cœur, &
ce qui combat plus dire-
ctement la coustume des
hommes, c'est qu'il témoi-
gne auoir, & il a sans fain-
tise, plus de tendresse pour
les defectueux que pour
les parfaits. Pourueu qu'il
y voye vne disposition à
se laisser faire du bien, il
triomphe de signaler son
amour, & de montrer que
le seul interest de sa Crea-
ture l'oblige d'aymer; que
si elle estoit moins misera-

ble, il feroit moins amoureux.

Combien faut-il de souf-
pirs pour faire connoistre
nostre amour aux Crea-
tures, combien de serui-
ces pour meriter le leur?
L'absence rend quelque-
fois tous nos vœux inuti-
les en les rendant inuifi-
bles; pour l'ordinaire ce
qui ne touche point les
yeux, ne frappe pas le
cœur. Vne separation d'un
demy iour de chemin met
en eclipse mille esclatantes
preuues d'une sincere ami-
tié; bien moins que cela
l'espaisseur d'une muraille

XCV.

A peu de
frais on se
fait aymer
de Dieu.

s. Raison.

en oste la veuë & le ressentiment : que celuy que nous aymons tourne la teste , nous pardons nos seruices. Quant bien l'esloignement ne nous feroit point de tort, nous pouuons souffrir vne autre disgrace ; le iugement n'approuue pas tout ce que l'œil apperçoit ; trop souvent l'ignorance de nos Amis les empesche d'estimer ce que nous les contrainçons de voir. Nous pouuons leur donner de l'attention à nos biensfaits, non pas l'estime de nos biens-faits ; il ne faut que
le

le sens pour regarder, il faut de l'esprit pour iuger. La presence de Dieu par tout fait que nous n'entreprenons rien pour sa gloire, qu'il ne tourne à nostre avantage; il a des yeux au fond de nostre ame, qui luy en découurent les plus secrets mouuemens; s'il les voit il les recompense. Il ne mesure pas son bien-fait à nostre merite; sa couronne est tousiours plus grande que nostre teste. Il ne regarde que l'intention de nostre seruice, iamais l'effet. C'est assez que nous ayons la volonté de luy té-

moigner nostre affection ;
pour l'obliger à nous abandonner toutes les tendresses de la sienne : pas vne de nos larmes ne luy est cachée, pas vn de ses thresors ne nous est fermé. Nous ne perdons rien, il n'espargne rien ; il voit tout, il recompense tout.

XCVI.
Celuy qui
ayme Dieu,
vit de sa
vie.
6, Raïson.

L'Amour est vn transport, c'est vne sortie de l'ame , qui va dans le sujet qu'elle ayme ; mais si elle laisse le corps qu'elle anime, l'Amour est la mort de celuy qui ayme. Examinons où nous allons, lors que nous cherchons la

Creature; voyons où nous sommes, quand nous sommes dans Dieu. Celuy qui ayme l'or cette bouë precieuse, cette terre qui esclate vn peu, meurt en l'aymant. N'ay-ie pas dit que l'Amour estoit vn transport & vne sortie de l'ame dans l'objet cheri; donc si celuy qui ayme ne vit plus de sa vie, mais seulement de la vie de la chose qu'il ayme, on ne peut douter que celuy qui a toute sa passion pour l'or & les choses inanimées ne soit mort, puis qu'il ne peut viure de la vie de ce qui n'en

a point. Faisons le tombeau des Amis de ce traistre metal, qui tuë plus de personnes que le fer ; il est desia preparé, ils sont tous de cœur & de pensée dans le coffre, qui le ferre. Ouy, mais i'aymeray vn homme, de forte que si ie meurs en aymant, ie peux reuiure estant aymé, parce que si mon ame va dans luy, la sienne vient en moy. Vous voila reffuscitez pourueu que celuy pour qui vous auez de l'affection en ait pour vous ; mais si vous doutez de son amour, vous n'estes pas asseuré de vostre

vie : au moins vous exposez vous à la mort. Celuy qu'on ayme & qui n'ayme pas est homicide ; voyez à quel hazard vous vous presentez, sçachant que la mesme personne que vous faites viure, vous peut faire mourir, puis qu'elle vous peut hair. Mais quant vous ne seriez pas mort, parce que celle que vous aymez, vous ayme reciproquement, vous auriez bien de quoy vous glorifier : vous vivez peut-estre de la vie d'une infame ou d'une inconnuë. Si vous n'auez point d'autre ame que la

siennne, seruez vous en seulement pour vous traifner en quelque lieu, où vous puissiez eternellement cacher vostre honte. Cette pensée est trop foible pour ceux qui ne comprennent ny la vie de l'Amour, ny la mort de la haine; touchons en vne plus sensible, sans peser que ceux qui sont aimez de Dieu viuent de sa vie. Toutes les Creatures qui semblent nous aymer, s'ayment elles mesmes: cela n'est pas difficile à conceuoir, puis que nous voyons toute leur ardeur finir avecque nos seruices,

& qu'elles sont aussi-tost
froides que nous sommes
impuissans. De plus qui-
conque les possède, en est
possédé; de sorte qu'en les
gagnant on se pert : pau-
vre conquête qui nous en-
leue à nous mesmes, pour
nous donner ce qui vaut
moins que nous mesmes,
il ne faut faire qu'un seul
gain semblable pour se rui-
ner tout à fait. Par tout où
nous acquerons, nous nous
perdons; il n'y a que Dieu
seul dans qui nous nous
possessionons, parce qu'il n'y
a que luy dans lequel nous
nous trouuons, puis que

nous y trouuons toutes choses.

XC VII.

Pour se cō-
seruer il
faut estre
dans Dieu.

7. Raison.

I'auance vne proposition qu'il sera bien aisé de recevoir, s'il est vray que les Amis de Dieu viuent de son immortelle vie, & vn motif de l'aymer qu'on ne refusera pas, si l'homme s'ayme encore quelque peu. Tout le trauail de la Nature, tout ce que font les Animaux ne tend qu'à la conseruation de l'estre. Que doit faire l'homme raisonnable que d'employer sa raison, pour arriuer à vne si noble fin; & s'il cherche de se conser-

uer, où peut il en mieux
trouuer le moyen, qu'au-
pres de celuy qui se dit le
bouclier du Iuste, non seu-
lement parce que sa gene-
rosité l'oblige de prendre
la protection des foibles,
mais encore parce que son
interest l'y inuite. Enfin
nous sommes ses Creatu-
res, & quelque mediocre
auantage qu'il tire de no-
stre bien, il perd quelque
chose du sien, quand quel-
qu'autre que luy nous pos-
sede. Qui croira que Dieu
qui opere avecque conseil,
ne fist pas à l'esgard de
l'homme ce que les cho-

ses inanimées accordent
sans y penser, aux parties
qui retournent à leur masse ?
Confiderez ce petit ruisseau qui
marque ce fillet d'argent sur la terre ;
malgré les cailloux qui le retardent,
& qui le font murmurer de son retardement,
il se precipite vers la Mer qui est sa Mere & son Tout.
Que pretend-il ? de ne pas perir, & de se perpetuer
par son vnion à ce vaste corps : c'est ce desir
qui luy donne le mouvement, & qui haste sa diligence.
L'homme est vne particule de la Diuinité ti-

rée par la Creation de cét
Ocean infini de l'Estre ; il
seiche s'il s'arreste ; c'est vn
rayon qui part de ce Soleil
inuisible, il s'esteint s'il n'y
retourne , & si l'ardeur
qu'il conçoit en se refle-
chissant vers son principe
ne l'y rejoint. L'Amour est
vne cole, ie tiens nostre cō-
seruation assuree , pour-
ueu qu'il nous vnisse.

N'apprehendons nous
point de perdre quelque
chose dans cette alliance ?
quiconque ignore les for-
ces de cét aymable Tyran
des cœurs le pourra croire ;
de moy ie sçay tout le con-

XCVIII:
L'Amour de
Dieu nous
rend meil-
leurs , celuy
des Creatu-
res moin-
dres ou mé-
chans.

8. Raïson.

traire. Je ne puis m'espri-
ser vne doctrine pour estre
vieille ; il n'y a personne
qui n'ait appris, que la vo-
lonté, a la difference du iu-
gement, qui attire son ob-
jet, se laisse tirer par le sien.
Et comme le plus materiel
des Estres prend vne natu-
re toute spirituelle estant
connu ; de mesme la plus
noble & la plus spirituelle
des Creatures deuient ce
qu'elle n'est pas, quand el-
le l'ayme. Pour cette rai-
son Saint Augustin nous
inuite de bien placer nos
affections, dautant que
nous prenons les condi-

tions de la chose, où elles s'arrestent : vne Princeſſe perd ſon rang, & deuient roturiere, ſi elle eſpouſe vn villageois. Regardez cette couleur hors d'œuure, ce bois que le cifeau n'a pas encore touché, nous ne pouuons le nommer que bois & couleur : auſſi-toſt que l'Ouurier en a fait ſon deſſein, c'eſt Scipion ou Pompée. Quoy que cette qualité eſtenduë ſur la toile reçoie vne diſpoſition, qu'elle n'auoit pas, elle retient ſon eſſence propre, & ce noyer pour perdre quelques eſclats demeure tout

ce qu'il estoit ; & neant-
moins on l'appelle du nom
de la forme qu'on luy don-
ne. L'Amour nous trans-
forme en la chose où il s'at-
tache ; tu es donc fange si
tu aymes la bouë ; femme
ou effeminé , si tu t'atta-
ches à ce sexe. Je ne t'ex-
horte pas à aymmer le Ciel,
tu ne serois que celeste ; ay-
me Dieu tu seras diuin. Qui
ne sçait que nous auons les
conditions & les qualitez
de ceux qui nous obligent
à les estimer, & à les che-
rir ; nous panchons la teste,
si nostre Maistre la porte
comme Alexandre ; nous

begayons, si nous apprenons d'Aristote. Pourquoi donc n'esleuons nous nos affections au dessus de nostre condition, afin de la changer en vne meilleure. Ne nous arrestons pas aux Anges, Dieu ne nous ayant faits qu'un peu moins qu'eux, nous ne serions qu'un peu plus que nous ne sommes. A proprement parler, il n'y a que Dieu au dessus de l'homme, qu'il ne considere, qu'il n'ayme que luy.

Veritablement il y a peu de profit à regarder autre chose. L'Amitié est vne

XCIX.
Qui ayme
la Creature
perd beaucoup,
qui
ayme Dieu
gagne tout.
9. Raison.

communione de biens & de maux, vne societé de pertes & de gains, vn commerce de dangers & de bonnes fortunes, & vn trafic de seruices & de persecutions. Par l'Amitié nous entrons dans le partage des grandeurs & des prosperitez de la personne qui nous est chere; si elle est à son aise, nous sommes heureux. Tout ce que nous voyons à elle, est à nous; pas vne de ses maisons ne nous est fermée, nous entrons iusques dans son cœur, pour y partager ses ioyes secretees & ses delices

cachées. Mais hélas ! qu'il y a bien plus de mal à prendre, que de bien à posséder ; quelque fortuné que soit vn homme, il a beaucoup plus de miseres que de contentemens : il ne iouït que d'une santé, il souffre dix mille maladies. Si quelque Generoux le louë, cent Lasches le déchirent ; il goust le plaisir en vn lieu, on le soule d'amertumes en plusieurs. Que fait l'Amour qui veille tousiours sur les interests d'un Amy, il ramasse par la pitié tous ses desplaisirs, & se les fait propres ; il se

desespereroit s'il luy en
laissoit vn seul ; & ce qui
est encore plus propre à
l'Amour, c'est que comme
il quitte autant qu'il peut
tout le bien à l'Amy, il se
charge de tout son mal: il
prend toutes ses medeci-
nes, parce qu'il sent tou-
tes ses infirmittez. Il entre-
prend ses guerres, il sou-
stient ses Ennemis. Que
faisons nous donc en ay-
mant vn homme ? nous
cherchons d'estre malheu-
reux, nous voulons pleurer
& gemir inutilement tou-
te nostre vie. Voila Amis
du Monde le profit qu'on

trouue avecque vous ; voila les auantages qu'on tire de vostre commerce. Il me semble lors que ie regarde deux personnes vnies & coniointes d'affection, que j'ay encore deuant les yeux ces deux pauures Freres, que Paris a veu depuis peu. Quand on en piquoit vn, l'autre souspiroit ; l'vn ne sentoit pas plûtoſt le froid, que l'autre eſtoit tranſſi. Amour que tu es cruel de nous attacher à vn homme, pour nous mettre à la geſne. On ne peut nier ce funeſte gain, & cette dangereuſe acquisition, mais

elle n'arriue qu'entre les Amis de la chair, qui est vne feconde source de malheurs. Qui fait amitié avecque Dieu, a ses thresors, il a sa puissance; il deuiant bien-heureux d'une felicité infinie, parce que Dieu n'en peut auoir vne moindre. Toute l'immensité de son Empire, estend les largeurs de son domaine; le Ciel n'est qu'une partie de ce qu'il possède. On n'a point d'Ennemis à combattre, dont on n'ait à triompher; les peines que nous donne l'interest de sa gloire, sont tranqui-

les & sans inquietudes, d'autant que nous sçauons que toute la rage de l'Enfer ne peut rien contre le Ciel. Nous n'auons aucune misere à partager avecque luy, & s'il permet que nous portions quelque temps les nostres, nous sçauons qu'il veut en augmenter le merite. Donc Dieu est le seul Amy desirable.

Je mets les biens-faits de Dieu pour le dernier motif que nous auons de l'aymer, d'autant que c'est le moins noble ; mais s'il a moins de dignité, il a plus de force. Les bien-faits

C.
Les biens-faits de Dieu nous obligent à l'aymer.

10. Raïson.

sont les enchantemens du cœur, il n'y a plus moyen de résister, quand on nous tire par là ; nous sçavons par l'expérience que la plus part des hommes ne mesurent l'Amour que par la grandeur de ses dons. Je condamne la bassesse de ce sentiment, mais ie soutiens que si les presens d'un Amy nous gagnent, que nous ne sommes plus libres, ou que nous sommes stupides. Que tenons nous de Dieu ? La Terre, c'est ce qu'il abandonne à ses Ennemis ; Le Ciel ? il le promet à ses Serviteurs. Il

se donne luy mesme, conceuez si vous pouuez vn plus grand & vn plus precieux present. On dit que Cupidon ayant vn iour inutilement employé toutes ses fiesches contre vn cœur, qui refusoit d'aimer, tesmoigna sa colere par ces mots, & se vangea d'une estrange sorte. Quoy (dist ce petit Dieu) le Soleil n'esclate que de mes flames, i'allume mon feu au fond des abysses, & la Mer n'a point de glace, que ie n'eschauffe; faut-il donc que la Terre resiste. Comme il eut acheué cet-

te plainte, il recommence
sa douce guerre ; & pour
la finir avecque auantage,
il s'ajuste luy mesme dans
son arc, & se lance contre
le cœur rebelle. Cupidon
triomphe ; quand l'Amour
se fait luy mesme les armes
de son combat, il est infail-
liblement l'instrument de
sa gloire. Que cette Fable
m'apprend vne belle veri-
té. Dieu voit que tous ses
biens-faits ne luy peuuent
meriter l'amour des hom-
mes ; que toute la Nature
n'a pas dequoy acheter vn
cœur ; d'ailleurs il sçait que
rien ne nous doit gagner

que les presens , & bien il se fait luy mesme present, il se communique dans la gloire , plus amoureusement dans l'Incarnation. Cœur humain si tu ne l'aymes , parce qu'il donne ; ayme le , parce qu'il est don. Te faut-il quelque chose de plus ; à n'en point mentir , celuy-là est trop auare à qui Dieu ne suffit. Nous nous rendons à la Creature pour vne legere faueur , & neantmoins assez souuent son bien-fait est vne restitution ; quand elle donne , elle rend. Si nous n'auions semé , nous

ne pourrions recueillir; nostre profusion cause sa liberalité ; elle feroit auare, si nous n'auions esté prodigues. De plus quand la main d'un Amy s'ouure, il nous fait iustice ; il ne peut refuser son secours, sans retenir nostre salaire ; il nous vole, s'il ne nous assiste. Il n'en est pas ainsi de Dieu, iamais il ne donne, qu'il ne fasse misericorde, parce qu'il ne doit rien ; personne ne luy peut demander, puis que personne ne le peut obliger. Luy seul à droit de receuoir nos seruices, & de ne les pas cou-

ronner, d'autant qu'ils sont
moins à nous, qu'ils ne sont
à lui. Et toute fois il ne nous
refuse rien, il nous donne
tout puis qu'il se donne, &
pour tousiours. Apres ce-
la resiste qui pourra, pour
moy ie m'abandonne.

Glorieux Esprit, diuin Pa-
raclet, Lien sacré de l'au-
guste Trinité, c'est à vous
qui estes l'Amour Saint de
santifier les nostres, & de
les porter par vos charita-
bles soins à l'objet verita-
ble, qui merite seul d'estre
veritablement aymé. S'il y
a quelque chose dans cét
Ouurage de l'Amitié, qui

C I.
Conclusion
de l'Ouurage.
gc.

m'empesche celle de Dieu,
ie coniure toutes vos bon-
tez de la vouloir perdre,
plustost que de me perdre.
Je renõce volontiers à tou-
te la gloire, que la vanité y
sçauroit pretendre. S'il y a
quelque trait qui vous ho-
nore, honorez-le de vostre
approbation & de vos gra-
ces. Sur tout imprimés mes
dernieres pensées dans le
cœur de ceux qui les ver-
ront ; & pour comble de
vos faueurs, si la Creature
ne peut estre innocemment
aymée, apprenez moy vous
mesme qui estes l'Amour,
L'ART DE HAIR.

F I N.



TABLE
DES MATIERES
PRINCIPALES.



Essein de cét Ouvrage.

Section I. page 1.

*Histoire de Ionathas, fon-
dement de ce Dessein.*

Section II. p. 8.

*I. Partie. De la nature de l'Amitié. De-
scription de l'Amour par ses effects.*

Section III. p. 13.

Definition de l'Amour. Sect. IV. p. 20.

Difference de l'Amour & de l'Amitié.

Section V. p. 25.

Si l'Amour peut estre sans l'Amitié.

TABLE

Section VI.	p. 29.
Raisons de la necessité des amis. Sect. VII.	
page 31.	
S'il vaut mieux estre Aymé qu'honoré.	
Section VIII.	p. 36.
L'interest ruine l'Amour. Section IX.	
p. 41.	
L'abus de l'autorité en fait la dispençe.	
Sect. X.	p. 43.
L'amour est vne mort. Sect. XI.	p. 46.
Puissance de l'Amour de l'Homme à l'en- droit de la femme, & d'où elle vient.	
Section XII.	p. 48.
Si l'on peut Aymen quelqu'un plus que soy mesme. Sect. XIII.	p. 51.
Si l'Amitié consiste plus à Aymen qu'à estre Aymé, & lequel on doit preferer.	
Sect. XIV.	p. 59.
Amour de bienveillance & d'estime; leur difference. Sect. XV.	p. 63.
Le Meschant ne peut rien Aymen, parce	

DES MATIERES.

qu'il est Meschant. Sect. xvi. p. 67.

*L'Amour n'est pas Aueugle. Sect. xvii.
p. 71.*

*C'est plus aux Grands & aux Riches,
qu'aux Pauvres d'Aymen. Section
xviii. p. 74.*

*L'Amitié rend les Amis esgaux. Sect.
xix. p. 78.*

*Les vrais Amis sont rares. Section xx.
p. 80.*

*Si l'on peut auoir plusieurs Amis. Sect.
xxi. p. 83.*

D'où naist la Ialousie. Sect. xxii. p. 88.
*Ceux qui n'ont pas beaucoup de merite,
ont ordinairement beaucoup de Ialousie.
Sect. xxiii. p. 90.*

*La Ialousie merite de la loüange en Dieu,
du blasme dans l'homme. Sect. xxiv.
p. 91.*

*L'homme ne scauroit estre Ialoux de Dieu.
Section xxv. p. 93.*

TABLE

Notable iniustice de la Jalousie. Section

xxvi. p. 95.

*ii. Partie. Cause de l'Amour & de l'A-
mitié. L'abondance & le defaut ne pro-
duisent pas l'Amour. Sect. xxvii. p. 97.*

Il ne vient pas de la ressemblance. Sect.

xxviii. p. 99.

Le temperament y contribuë peu. Sect.

xxix. p. 101.

Ce n'est pas une influence des Astres.

Section xxx. p. 103.

La société ne produit pas l'Amour. Sect.

xxxi. p. 105.

*La beauté n'est pas la seule cause de l'A-
mour. Section xxxii. p. 107.*

*Dieu ne fait pas les Amitiez en nous sans
nous. Section xxxiii. p. 111.*

Amitiez naturelles entre deux Animaux.

Section xxxiv. p. 112.

*Origine veritable de l'Amour & de l'A-
mitié. Sect. xxxv. p. 118.*

S'il

DES MATIERES

S'il peut y auoir amitié entre l'homme & la femme. Sect. xxxvi. p. 120.

La femme n'estime pas l'homme, parce qu'elle a besoin de luy. Sect. xxxvii. p. 124.

La femme est plus capable d'Amour que l'homme. Sect. xxxviii. p. 126.

L'Amitié de l'homme & de la femme n'est pas sans peril. Sect. xxxix. p. 132.

D'où vient que l'estime produit la haine & l'Amour. Sect. xl. p. 137.

La Crainte & l'Enuie persecutent la vertu. Sect. xli. p. 139.

La Crainte est plus redoutable que l'Enuie. Sect. xlii. p. 142.

Il est plus difficile de se deffendre du foible que du fort. Sect. xliii. p. 144.

iii. Partie. Qualitez du vray Amy. Sect. xliv. p. 147.

Le vray Amy est liberal. Sect. xlv. p. 149.

T A B L E

*Vn Amy doit faire beaucoup de bien, en
recevoir peu. Sect. XLVI. p.152.*

*Celuy qui donne est l'obligé, non pas celuy
qui reçoit. Sect. XLVII. p.153.*

*Testament d'Eudamidas. Sect. XLVIII.
p.157.*

*Il ne faut pas rejeter opiniastrement les
bienfaits d'un Amy. Sect. XLIX. p.160.*

*Qui promet trop ne donne que des paroles.
Sect. L. p.166.*

*Estrange liberalité des Amis. Sect. LI.
p.170.*

*Le secours de l'Amitié doit estre prompt.
Sect. LII. p.174.*

*Difference du secours de Dieu & de celuy
des hommes. Sect. LIII. p.179.*

*Discretion de l'amitié dans l'assistance
qu'elle donne. Sect. LIV. p.184.*

*La misere ne rebute pas l'amy, elle l'es-
prouve. Sect. LV. p.188.*

Description de Venise & de ses merueils.

DES MATIERES.

les. Sect. LVI. p. 193.

Exemple notable d'une parfaite amitié.

Sect. LVII. p. 198

Comparaison de ces deux amis. Sect.

LVIII. p. 204.

Dieu est le vray amy des miserables. Sect.

LIX. p. 208.

Hardiesse de l'amitié. Sect. LX. p. 212.

Lascheté des faux amis. Sect. LXI. p. 216.

Il ne faut pas se faire l'amy de tous les

malheureux. Sect. LXII. p. 221.

Contre ceux qui reprochent leur amitié.

Sect. LXIII. p. 225.

L'Amy doit corriger l'amy. Sect. LXIV.

p. 229.

Que sa correction doit estre prudente.

Sect. LXV. p. 233.

Il faut esuiter l'importunité dans les ad-

uis qu'on donne. Sect. LXVI. p. 237.

L'amitié est confidente. Sect. LXVII.

p. 241.

TABLE

Si l'amitié peut souffrir un secret. Sect.

LXVIII.

p. 245.

Examen du sentiment de Chilon. Sect.

LXIX.

p. 251.

L'Amitié est douce. Sect. LXX. p. 254.

Des mots dont l'amour s'exprime & ceux qu'il faut esuiter. Sect. LXXI. p. 259.

L'Amitié doit estre gaye. Sect. LXXII.

p. 264.

Elle doit estre respectueuse. Sect. LXXIII.

p. 267.

*Si l'Amy peut exiger quelque chose d'in-
iuste de son amy. Sect. LXXIV. p. 273.*

Constance derniere qualité de l'Amy.

Sect. LXXV.

p. 277.

*IV. Partie. Des accidens qui ruinent l'a-
mitié. Si l'amitié peut toujours du-
rer. Sect. LXXVI. page 283.*

*L'Absence ne destruit ny l'amour ny l'a-
mitié. Sect. LXXVII. p. 288.*

Les Rapports ne peuvent rien contre elle.

DES MATIERES.

Sect. LXXVIII.

p. 292.

Qui nous oublie nous oblige à oublier.

Sect. LXXIX.

p. 294.

Quand on refuse de nous servir, on refuse de nous aymer.

Sect. LXXX. p. 297.

Le mespris est un des plus cruels ennemis de l'amitié.

Sect. LXXXI. p. 301.

De la defiance & de la jalousie.

LXXXII.

p. 305.

Sçavoir si l'ingratitude nous dispense d'aymer nos amis.

Sect. LXXXIII. p. 310.

Ce que font les quereles des Amis.

LXXXIV.

p. 316.

Vn amy ne doit pas estre infidele si on luy manque de fidelité.

Sect. LXXXV. p. 320.

Pourquoy l'on voit si peu d'amis.

LXXXVI.

p. 325.

Quelles personnes sont incapables d'amitié.

Sect. LXXXVII. p. 328.

Contre ceux qui s'abaissent trop.

LXXXVIII.

p. 336.

TABLE

Quels Amis meritent d'estre preferez aux autres. Sect. LXXXIX. p. 339.

Dieu doit estre le vray Amy. Sect. LXXXX. p. 343.

Dieu est beau. 1. Raison. Sect. LXXXXI. p. 347.

Dieu est bon. 2. Raison. Sect. LXXXXII. p. 351.

On a en luy dequoy se contenter. 3. Raison. Sect. LXXXXIII. p. 355.

Qui ayme Dieu vne fois l'ayme tousiours, & en est tousiours aymé. 4. Raison. Sect. LXXXXIV. p. 361.

A peu de frais on se fait aymmer de Dieu. 5. Raison. Sect. LXXXXV. p. 367.

Celuy qui ayme Dieu vit de sa vie. 6. Raison. Sect. LXXXXVI. p. 370.

Pour se conseruer il faut estre dans Dieu. 7. Raison. Sect. LXXXXVII. p. 376.

L'Amour de Dieu nous rend meilleurs; celuy des Creatures moindres ou mes-

DES MATIERES.

chans. 8. Raison. Sect. LXXXVIII.

P. 379.

Qui ayme la Creature perd beaucoup ;

qui ayme Dieu gagne tout. 9. Raison.

Sect. LXXXIX.

p. 383.

Les biens faits de Dieu nous obligent à

l'aymer. 10. Raison. Sect. c. p. 389.

Conclusion de l'Ouvrage. Sect. ci.

P. 395.

E R R A T A .

Extrait du Priuilege du Roy.

PAr grace & Priuilege du Roy, en datte du 17. Mars 1645. signé Contrart. Il est permis au Sieur de Ceriziers Aumosnier de Monseigneur le Duc d'Orleans, d'imprimer ou faire imprimer, vendre & debiter, par tel Libraire ou Imprimeur que bon luy semblera vn Liure intitulé *Ionathas, ou le vray Amy*, & ce durant l'espace de cinq ans entiers & consecutifs; Faisant deffences à toute sorte de personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, de l'imprimer ny faire imprimer, vendre ny debiter, sans le consentement dudit Sieur, à peine de quinze cens liures d'amende, comme il est plus au long porté par ledit Priuilege.

Et ledit Sieur de Ceriziers a cedé & transporté son Priuilege à la veuve Iean Camusat, pour en iouir comme luy mesme, suiuant le transport du 25. Mars 1645.

Acheué d'imprimer pour la premiere fois, le 29. May 1645.

E R R A T A.

PAge 113. ligne derniere, nuire, lis. viure, p. 121. lig. 15. solitude, lis. sollicitude, p. 156. lig. 15. l'Auarice, lis. l'Auare, p. 160. lig. 16. bouche, lis. bourse, p. 171. lig. 8. craint, lis. contraint, p. 204. lig. 15. affliction, lis. affection, p. 209. lig. 15. courage, lis. ouurage, p. 229. lig. 4. honneur, lis. humeur, p. 296. lig. 14. proprement, lis. promptement.

Cerisiers, René <<de>>,

Jonathas

Paris 1645

Ph.pr. 263

urn:nbn:de:bvb:12-bsb10040116-1